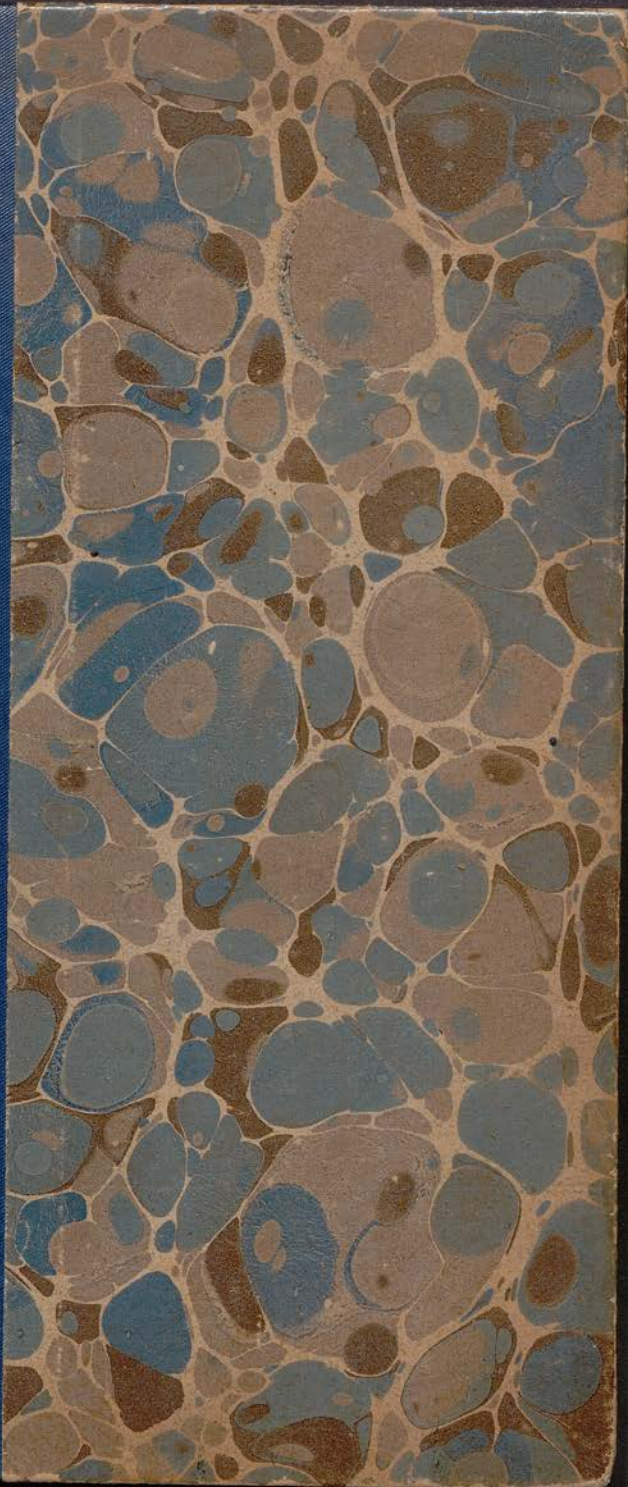


1R
364



29 f 8-2 f

10R
364

L'HISTOIRE DES QUATRE FILS D'AYMON,

10R
364

Revue et corrigée de nouveau et
augmentée de plusieurs Figures.



LA-1611
BIBLIOTHÈQUE
- M.N. -
LOUVRE
A.T.P. 1089

A LIMOGES,
Chez F. CHAPOULAUD, Imprimeur-Libraire ;
Place des Bancs.



HISTOIRE

DES Nobles et vaillans Chevaliers, les
quatre Fils d'Aymon.



*Comme Charlemagne fit Chevaliers les quatre fils d'Aymon,
& comme le Duc Beuves d'Aigremon tua Lohier fils
ainé de Charlemagne.*

DANS l'Histoire de Charlemagne, nous lisons qu'un
jour de Pentecôte, il tint une grande Cour à Paris,
après qu'il fut venu d'Italie où il vainquit les Sarrasins,
commanda plusieurs Rois, Ducs, Princes, Barons, &
Chevaliers; comme Salomon de Bretagne, Huon comte
du Mans, Messire Aymon de Beaulan, Galerand de

Bouillon, & plusieurs autres Seigneurs. Les douze Pairs de France étoient venus en Cour, plusieurs Allemands, Anglais, Normands, Poitevins, Brétons, Lombards, & entr'autres le vaillant Duc Aymon de Dordonne, lequel avoit amené ses quatre fils, savoir: Renaud, Alard, Guichard & Richard; ils étoient beaux, sages, puissans & généreux; mais principalement Renaud qui étoit le plus grand homme de son temps; car il avoit douze pieds de hauteur. Et en cette fête & assemblée le Roi dit: Barons mes frères & amis, vous savez que par votre aide j'ai conquis beaucoup de pays & détruit le maudit Guitelin avec les Sarrasins, non sans perte de beaucoup de sang, & de plusieurs braves Chevaliers & Gentilshommes, ce qui est arrivé par la faute de plusieurs de nos Vasseaux & sujets qui ne nous ont point voulu secourir bien que nous leur eussions mandé: comme le Duc Girard de Roussillon, le Duc de Nanteuil & le Duc Beuves d'Aigremont, qui sont tous trois frères germains, dont j'ai grand sujet de me plaindre, & sans le secours de Messire Salomon qui vint avec trente mille hommes, & Messire Lamber Berroyer, Messire Geofroi de Bourdelle, Galerand de Bouillon qui portoit notre étendard, nous eussions été vaincus. Je manderai de rechef aux trois frères, & particulièrement au Duc Beuves d'Aigremont, que s'ils ne se rengent à leurs devoirs & n'obéissent à nos ordres, je les irai voir en personne, & j'en ferai une punition exemplaire.

Le bon Duc Nesme de Bavière se leva, & dit au Roi: Sire, il me semble que vous ne devez pas vous emporter si fort, & si vous me voulez croire vous enverrez un Messager au Duc d'Aigremont qui sera bien escorté; il faut qu'il soit sage & prudent pour rapporter au Duc, ce que vous lui direz, & quand vous ferez sa réponse, vous verrez ce que vous devez faire. Vous dites vrai, dit le Roi. Il demande qui étoit celui qui vouloit entreprendre ce voyage, & qu'il n'appréhenda en rien le Duc Beuves; personne ne s'offrit, car plusieurs étoient parens de ce Duc; & il avoit quatre frères qui étoient de vaillans guerriers,

Le Roi fut bien en doute sur ce sujet, & jura que le pays de Beuves seroit pillé & détruit, & qu'il n'y avoit homme qui put l'empêcher. Il appela hautement Lohier, & lui dit: Mon cher fils, il faut que vous fassiez ce message, & mettez avec vous cent Chevaliers bien armés. Vous direz au Duc Beuves que s'il ne vient nous servir à la saint Jean prochaine, que j'irai assiéger Aigremont & détruirai tout son pays, & le ferai pendre avec sa femme & son fils. Sire, dit Loyer: je le ferai volontiers & ne manquerai pas de faire un fidèle rapport de ce que vous m'avez chargé. Charlemagne se mit à pleurer de voir la bonne disposition & l'obéissance de son fils, & se repentit de lui avoir donné cette commission; mais puisqu'il l'avoit acceptée il fallut partir.

Le lendemain matin Lohier & sa compagnie montèrent à cheval & vinrent devant le Roi & lui dirent: Sire, nous voici prêt d'obéir à vos ordres. Mon fils, je te recommande à Dieu, & le prie de te garder avec ta compagnie, de mal & d'infortune. Ils partirent aussitôt, & le Roi s'attrista fort, non sans sujet, car son fils n'en revint plus. Ils alloient à Aigremont en menaçant le Duc Beuves, dont un espion ayant entendu ce qu'ils disoient, revint promptement à Aigremont annoncer au Duc ce qui se passoit, & que les Députés du Roi venoient avec son fils, lesquels le menaçoient si fort. Alors le Duc dit à ses Barons qui étoient plusieurs à cause des Fêtes de la Pentecôte: Messieurs, le Roi me prise bien peu de vouloir me contraindre d'aller à la guerre avec toutes mes forces, & me renvoie son fils pour me faire des menaces. Que me conseillez-vous mes frères & amis? Lors un sage Chevalier, nommé Messire Simon, lui dit: Monseigneur, si vous me voulez croire, recevez les Députés du Roi; car vous savez bien qu'il est votre Seigneur, & que qui agit contre son souverain, offense Dieu. N'ayez pas égard à vos parens ni à vos frères. Vous savez que le Roi est puissant, & vous détruira de corps & de biens si vous ne lui obéissez; & si vous allez devers

lui il vous pardonnera. Le Duc dit qu'il n'en feroit rien & qu'on le conseilloit mal; & je ne suis pas si bas que je n'aye trois frères qui m'aideront en cas qu'il me fasse la guerre, ainsi que mes quatre neveux, fils de mon frère Aymon de Dordonne qui sont de vaillans guerriers. Hélas! dit la Duchesse: Monseigneur, croyez votre conseil; car aucun ne vous conseillera de faire la guerre à votre Souverain; si vous avez mal fait, accordez-vous avec lui; & suivez l'avis de Messire Simon. Il regarda de côté sa femme, lui disant de se taire & de ne lui point parler de cela.

Il y eut de grandes contestations dans le Palais sur ce sujet, les uns disoient que le conseil de la Duchesse étoit bon, les autres disoient le contraire. Lors le Duc remercia ceux qui étoient de son sentiment, & protesta de ne point obéir au Roi, & qu'il lui feroit paroître qu'il avoit de bons amis.

Les Messagers du Roi étant arrivés au Château d'Aigremont, qui est bâti sur un rocher escarpé de tous côtés, & environné d'un double rempart: fortifié de plusieurs bastions pour sa défense, tellement qu'on le croyoit imprénable, sinon que par famine. Lohier dit aux Seigneurs qui étoient avec lui: Voyez quelle forteresse & ce fleuve qui l'environne: je ne crois pas que dans la Chrétienté il y aye une place si forte.

Lors un Chevalier nommé Saurai, dit à Lohier: Sire, je crois que le Roi votre Père a entrepris une grande folie, de s'imaginer qu'il viendra à bout du Duc d'Aigremont: je crois qu'il aura autant de soldats que Monseigneur votre Père, si tant qu'il lui veuille faire la guerre; c'est pourquoi je vous prie de parler doucement au Duc; car il est fier & orgueilleux, il y pourroit avoir grand bruit entre vous & lui, & nous sommes trop peu de gens pour lui faire tête. Lohier dit qu'il parleroit avec modération; mais s'il dit chose qui nous déplaise, il s'en repentira le premier.

Ils heurtent à la porte du Château, le portier leur demanda: Messieurs, qui êtes-vous? Ami, dit Lohier,

ouvrez-nous la porte, nous voulons parler au Duc Beuves de la part du Roi. Attendez-là, dit le Portier, je vais parler à Monseigneur le Duc. Il s'en alla de suite dire au Duc qu'à la porte du Château, il y avoit cent Chevaliers bien armés qui désiroient de lui parler de la part du Roi: Monseigneur, vous plaît-il que je leur ouvre? Oui, dit le Duc, faites-les entrer. Le Portier leur ouvrit: Lohier & ses compagnons entrèrent & montèrent jusqu'au donjon du Château. Le Duc dit à ses Barons: Voici le fils aîné du Roi qui vient, nous verrons sa commission; s'il nous parle sagement, il sera bien venu; mais s'il fait autrement il s'en repentira.

Beuves étoit accompagné de plus de deux cents Chevaliers, quand Lohier entra dans la salle du Palais; il étoit richement armé avec tous ses gens, & voyant tant de Noblesse assise autour de leur Duc; la Duchesse auprès de lui & leur fils Maugis qui, au monde, n'avoit pas son pareil en l'art de Nigromence, & fort adroit aux armes. Lohier les salua & leur dit: Que Dieu qui créa le Ciel & la terre, bénisse le Roi & toute sa Cour, & te confonde Duc d'Aigremont. Le Roi mon Père te mande qu'incontinent tu viennes à Paris avec cinq cents Chevaliers pour le servir où il lui plaira t'envoyer, aussi pour lui demander pardon de ce que tu ne fus pas avec lui en Lombardie combattre les Sarrasins; car à ta faute, y sont morts Boudouin de Meulan, Geoffroi de Bourdeille & plusieurs autres grands Seigneurs. Si tu ne le veux faire, je t'assure que le Roi viendra fondre sur toi avec cent mille hommes; tu seras pris & mené en France comme un larron & écorché vif; ta femme brûlée, & tes enfans hannis. Fais ce que le Roi te demande & tu seras sage; car si tu ne le fais, tu te rendra criminel & coupable.

Quand le Duc Beuves eut ouï ainsi parler Lohier, il te mit en colère & dit qu'il ne dépendoit point du Roi, qu'il ne le craignoit en rien, & qu'il se défendroit bien de lui & ruinerait tout son pays. Lohier lui dit: Vassal, comment parle-tu? Si le Roi favoit tes

menaces, il viendroit sur toi & te détruiroit : je te conseille de lui obéir promptement pour sauver ta vie, tes biens & ton honneur. Quand le Duc l'ouit ainsi parler, il se leva en furie, & dit qu'à la malheure il étoit venu faire ce message. D'abord un des principaux Chevaliers du Duc se leva, & lui dit : Monseigneur, ne faites rien qui ne soit bien, laissez dire à Lohier ce qu'il voudra, il n'en fera ni plus ni moins ; & comme vous savez que Charlemagne est très-puissant, croyez-moi, allez devers lui, vous êtes son Vassal & tenez ce Duché de lui ; je vous conseille votre profit, croyez-moi.

Le Duc lui en fut bon gré : mais pourtant le fit taire, & dit qu'il ne dépendroit jamais du Roi, tant qu'il pourroit porter les armes & monter à cheval. Je manderai à mes frères Gerard de Roussillon, Duon de Nanteuil, Garnier son fils, j'irai sur Charlemagne, & où je le rencontrerai je le détruirai, je ferai de lui ce qu'il croit faire de moi. Quand il me donneroit tout l'or de Paris, je ne donnerois pas la vie à son fils, à la malheure vient-il ici me menacer. Lohier lui dit, je ne te crains point du tout. Ce qu'entendant le Duc, il se leva en colère & dit : Orsus Barons, prenez-le moi afin que je le fasse vilainement mourir. Les Barons n'osèrent contredire à leur Seigneur : mais tirèrent leurs épées & se jetèrent sur les gens du Roi, Lohier & les siens se défendirent comme des Lyons, & il se fit un si grand bruit dans le Palais que toute la Ville l'entendit. Lors vous eussiez vu les Bourgeois, Marchands, avec des épées & autres armes, au nombre de sept mille ; mais la porte étoit trop petite, & les Français qui étoient dedans les gardoient bien d'entrer tant qu'ils pouvoient. Hélas ! quel terrible combat y eut-il ce jour-là entre les gens du Roi & ceux du Duc ; mais ceux du Roi, étoit trop peu pour résister à tant de monde. Ils combattirent pourtant généreusement & Lohier voyant que ses gens avoient du pire frappa un Chevalier si rudement qu'il tomba mort par terre en présence du Duc Beuves. Puis Lohier s'adressa à Dieu en ses termes :

ô Dieu

ô Dieu Tout-puissant qui formâtes l'homme à votre image & ressemblance, gardez-moi aujourd'hui de mes ennemis ; car sans votre secours je me vois perdu. Le Duc dit à Lohier : aujourd'hui est ton dernier jour. Ne sera dit Lohier, il lui porta un coup d'épée sur son casque qui le blessa : mais le Duc lui en donna un sur la tête & le fendit jusqu'aux dents.

Lohier étant tombé mort sur la place, Beuves plein de rage & de cruauté lui coupa la tête, dont les gens du Roi voyant cet spectacle, n'osèrent faire grande résistance ; car de tous ceux qui étoient entrés dans le Palais ; il n'en restoit que vingt, desquels le Duc en fit tuer dix, & aux dix autres il leur dit : Si vous me voulez promettre & jurer sur votre foi de Chevalier, que vous emporterez votre Seigneur Lohier à son père, & lui dire que je lui envoie son fils qu'il m'envoya à la malheur, je vous laisserai la vie ; vous lui direz aussi que pour lui je ne dépenserai pas un denier : au contraire, que pour me mieux venger, je détruirai lui & son pays avec cent mille hommes. Sire, dirent-ils, nous ferons ce qui vous plaira. Il fit faire une bierre, & fit mettre le cadavre dedans, puis le mirent sur une charrette & on le conduisit jusques hors la Ville.

Quand ils furent en campagne, les Chevaliers se mirent à pleurer, en disant : Hélas ! que dirons-nous au Roi, quand il verra le corps de son fils en cet état ? nous pouvons bien être certains qu'il nous fera mourir, & arrivèrent en cette sorte à Paris où étoit le Roi, lequel dit un jour à ses Barons : je suis bien en peine de mon fils Lohier, que j'ai envoyé à Aigremont, j'ai bien peur qu'il y ait eu débat avec le Duc Beuves, qui est fier & courageux, je crains fort qu'il l'aye tué ; mais par ma Couronne s'il l'a fait, je l'irai voir avec cent mille hommes & le ferai mourir cruellement. Sire, dit le bon Aymon de Dordonne, quoiqu'il soit mon frère, s'il a fait du mal, je veux bien que vous fassiez justice, puisqu'il est votre sujet & qu'il dépend de vous. J'ai ici mes quatre fils, Renaud, Alard, Guichard &

B

Richard ; qui sont fort généreux & qui désirent vous servir , s'il vous plaît les honorer de vos commandemens. J'accepte votre offre dit le Roi , faites-les venir ici afin que je les fasse Chevaliers.

Le Duc Aymon envoya quérir ses enfans & les fit venir devant le Roi. Quand le Roi les vit ils lui plurent fort , & Renaud lui dit : Sire , vous plaît-il de nous faire vos Chevaliers , & nous nous obligeons de vous servir. Charlemagne appella son Sénéchal , & lui dit : Apportez-moi les armes du Roi de Cèdre que je rui à la bataille devant Pamperonne : je les donne à Renaud , & à ses trois frères je leur en donnerai d'autres. Le Sénéchal obéit , & lors furent armés les quatre fils d'Aymon ; & Oger le Danois qui étoit le cousin mit les éperons au nouveau Chevalier Renaud. Le Roi ceignit l'épée , & l'embrassa , en disant : Dieu te croisse en honneur , honneur & générosité. Puis Renaud monta sur son cheval bayard , qui n'eut jamais son pareil ; car après avoir courut vingt lieues il n'étoit pas las.

Ce Cheval avoit été nourri en l'isle de Borceau , & Maugis fils du Duc d'Aigremont l'avoit donné à son cousin Renaud : qui étoit un très-beau Chevalier & de haute stature.

Le Roi fit faire un tournoi , où il fit joûter les nouveaux Chevaliers , qui s'acquittèrent fort bien de leur devoir ; mais Renaud emporta le prix & mérita que le Roi lui dit : dorénavant il iroit en sa compagnie : Renaud le remercia & lui promit sa fidélité.

Après les joûtes , Charlemagne s'en retourna au Louvre , & dit à ses Barons qu'il s'étonnoit fort de ce que son fils Lohier demeureroit tant en son voyage : j'ai grand peur que quelque accident ne lui soit arrivé : car la nuit dernière , j'ai songé en dormant que la foudre du Ciel tomboit sur lui , & que le Duc d'Aigremont lui avoit coupé la tête , mais s'il l'a fait , jamais il n'aura de grace de moi. Sire , dit le Duc Nesme : ne croyez pas cela , tous songes sont mensonges.

Pendant ces discours , il arriva un Chevalier bien fai-

gué & blessé dangereusement. Charlemagne étoit aux fenêtres , il descendit d'abord avec le Duc Nesme de Bavière & Oger le Danois. Quand ce Chevalier fut devant le Roi , il le salua humblement , & lui dit : Sire , vous fites fort mal d'envoyer Monseigneur votre fils vers le Duc d'Aigremont pour le menacer ; car lui ayant parlé brusquement , ce Duc qui est fier & altier , commanda à ces Chevaliers d'arrêter Monseigneur votre fils ; en cette prise il y eut grand combat , où Monseigneur fut tué par le Duc ; & de tous ceux que nous étions , il n'en revient que neuf , qui conduisent le corps de Lohier dans une bierre.

Le Roi entendant ce discours tomba pâmé , & se mit à dire : Ah ! grand Dieu , quelles nouvelles sont ceci ? ôtez-moi la vie. Alors Nesme le consolant , lui dit : Sire , ne vous affligez pas de la sorte , ayez confiance en Dieu : faites ensevelir très-honorablement votre fils , puis vous irez voir le Duc Beuves avec toutes vos forces & ruinez tout son pays. Le Roi se remit un peu , & dit que Nesme disoit vrai. Il commanda à sa Cour de s'appréter pour aller au convoit de son fils , & tous les Princes & Barons obéirent.

Ils trouvèrent le cadavre à deux lieues de Paris : le Roi y vint avec le Duc Nesme , Oger , Sanson & plusieurs autres Seigneurs. Quand le Roi vit son fils de la sorte , il dit : hélas ! faut-il qu'on me traite si inhumainement ? Ah ! mon fils Lohier est mort ; & mettant pied à terre , il leva le tapis qui étoit sur la bierre , & vit son fils qui avoit la tête coupée & le visage tout déchiré. Hélas ! dit-il , en voilà bien assez pour me faire mourir. Ah ! Duc d'Aigremont , je te dois bien haïr. Lors il baïsa son fils qui étoit encore tout sanglant , en disant : hélas ! mon fils , vous étiez un brave Chevalier , je prie le Roi des Rois de mettre votre ame en Paradis.

Lors Thieri d'Ardenne & Sanson de Bourgogne prirent la bierre où étoit le corps de Lohier , & le portèrent jusqu'à St. Germain des prés , où il fut inhumé honorablement. Nous laisserons ce discours & reviendrons au Duc

Aymon & à ses quatre fils qui étoient à Paris. Mes enfans, leur dit-il, vous savez comme Charlemagne est fâché de ce que mon frère a tué son fils. Je fais qu'il ira sur lui avec toutes ses forces; mais nous n'y irons pas; allons à Dordonne, & si le Roi lui fait la guerre nous lui aideront. Ils montèrent à cheval & ne s'arrêtèrent qu'à Lyon, puis ne cessèrent jusqu'à Dordonne.

Quand la Duchesse vit le Duc & ses quatre fils, elle fut joyeuse & demanda si Renaud & ses frères avoient été fait Chevaliers. Le bon Duc Aymon, lui dit qu'oui: puis elle demanda, pourquoi ils avoient quitté le Roi. Il lui raconta comme Beuves son frère avoit tué le fils aîné du Roi. La Dame fut bien fâchée, connoissant bien que c'étoit la destruction de son mari, de sa maison & de son pays.

Renaud menaçant fort le Roi, sa mère lui dit: mon fils, écoute-moi, aime & craint ton Souverain, porte lui honneur & respect, & Dieu t'aimeras. Et vous, Monseigneur Aymon, je m'étonne de ce que vous êtes parti de la Cour du Roi sans son congé, lequel nous a tant fait de bien, que d'avoir donné à vos fils de si riches armures & de si beaux présens; de les avoir fait Chevaliers de sa propre main. Je vous prie de ne vous point mêler de cette affaire; car il ne pourroit vous en arriver que du mal. Je vous conseille donc de servir notre Roi. Madame, je voudrais avoir perdu la moitié de mon pays & que mon frère n'eut pas trouvé Lohier.

Pendant que Charlemagne déplorait la mort de son fils aîné, on lui vint dire qu'Aymon & ses quatre fils étoient allés en leur pays, dont il fut bien fâché, il protesta qu'il exterminerait Aymon & sa race, s'il défendoit son frère Beuves d'Aigremont. Le dîner étant prêt ils se mirent à table; mais le Roi ne pouvoit manger à cause de sa tristesse.

Après dîner, le Roi dit à ses Barons: Seigneurs vous savez le grand outrage que m'a fait le Duc Beuves d'Aigremont d'avoir tué si lâchement mon fils Lohier; mais s'il plaît à Dieu, je l'irai voir au printems pour désoler

son pays, & si je peux l'attraper, je vengerai la mort de mon fils. Pour son frère Aymon je suis marié d'avoir fait ses fils mes Chevaliers. Sire, dit Nelme, votre fils a été tué lâchement; mais cette vie coutera la vie à plusieurs qui n'en font point coupables. Mandez par-tout & assemblez toutes vos forces pour aller vers Aigremont, & si vous pouvez tenir le Duc, vengez la mort de votre fils. Nelme, dit le Roi, je suivrai ton conseil.

Il commanda à ses Officiers d'aller en leur pays & de lever tous les soldats qu'ils pourroient & de se tenir prêts au mois de mars; chacun obéit à son commandement. Le Duc Beuves ayant appris la nouvelle de cet armement, manda à tous ses parens & amis principalement à ses frères Gerard de Rouffillon & Duon de Nanteuil.

Quand tous furent rassemblés, ils se trouvèrent quatre-vingt mille hommes des mieux faits du monde. Lors ils dirent entr'eux, que si le Roi venoit les attaquer, il n'auroit pas du meilleur. Le Duc dit: mes amis, allons vers Troyes, & là nous combattons vigoureusement, moyennant l'aide de Dieu. Ce fut au commencement de Mai que Charlemagne attendoit à Paris ses troupes. Richard de Normandie vint avec trente mille hommes, Gui, amena une belle troupe. Après vint Salomon de Bretagne, le Comte Huon, & tant d'autres qui étoient prodigieux, & se campèrent devant S. Germain. Quand le Roi sçut que ses gens étoient tous arrivés, il fit marcher ses équipages, suivis de Richard, de Galerand, de Guidelon, de Sacher, d'Oger & d'Estou fils d'Oedon, avec quatre mille combattans, qui faisoient l'avant-garde. Ils partirent de Paris & prirent le chemin d'Aigremont.

Après avoir marché pendant plusieurs jours. Oger qui menoit l'avant-garde, vit venir un Messager bien monté qui demanda à qui étoit ces soldats. Oger répondit qu'ils étoient à Charlemagne. Il dit qu'il voudroit bien lui parler, & on le mena vers le Roi. Quand ce Messager le vit il le salua & lui dit que le Gouverneur de

Troyes lui demandoit du secours ; le Duc Beuves & ses deux frères l'avoit assiégé avec trente mille hommes, & que s'il ne le secouroit promptement il seroit obligé de rendre la place.

Quand Charlemagne entendit que Troyes étoit assiégée par le Duc Beuves & ses frères, il fut bien étonné, & jura par St. Denis qu'il y iroit avec son armée, que s'il pouvoit tenir le Duc, il en feroit bonne justice. Il appella Nesme, Godebert de Frise, le Duc Galerant, & leur commanda d'aller promptement vers Troyes pour la secourir. Ils partirent aussitôt & se rendirent devant Troyes. Un espion vint avertir Gerard que le Roi venoit fondre sur eux avec une puissante armée pour secourir Auberty. Gerard dit à ses frères qu'il seroit bon d'aller à leur rencontre avec toutes leurs forces, ce qu'ils firent ; Gerard prit l'avant-garde, & ses deux frères menèrent le reste de l'armée.

Quand Oger vit venir Gerard, il dit à Richard : voici nos ennemis qui veulent nous combattre, tâchons de nous bien défendre, afin que l'honneur en demeure au Roi & à nous. Lors ils poussèrent leurs chevaux de part & d'autre ; Gerard frappa un Allemand de sa lance tellement qu'il le tua & emporta son guidon, & cria vive Rouffillon. Alors il se fit un terrible carnage ; car quand Oger vit que les siens lâchoient le pied, il les rallia le mieux qu'il put, & perça le corps d'un Chevalier d'un coup de lance & le tomba mort par terre, ce que voyant Gerard, il frappa ceux d'Oger & les renversa.

C'étoit un pitoyable spectacle de voir la terre jonchée de corps morts & d'autres qui crioient miséricorde. Alors vint le Duc Beuves en piquant son destrier & frappa Oger de Peronne si rudement qu'il le tomba mort, & se mit à crier vive Aigremon. Lors son frère de Nanteuil vint vers lui avec ses soldats, & tombant tous ensemble sur les gens du Roi, il y eut un grand combat où furent tués plusieurs grands Chevaliers.

Richard de Normandie montra alors sa grande valeur,

car il frappa le favori de Gerard de telle force, qu'il tomba mort par terre. Quand Gerard vit cela il en fut bien fâché & protesta qu'il s'en vengeroit. Aussitôt il cria Rouffillon & son frère Nanteuil, qui vint aussi le secourir, lui dit : mon frère, je crois qu'il faut se retirer ; car voici le Roi & toute son armée, je vous assure que si nous l'attendons nous perdrons le combat. Pendant qu'ils parloient, Galerand de Bouillon frappa devant eux un des neveux de Gerard, & lui passa son épée au travers du corps & mourut sur le champ. Aussitôt Gerard manda au Duc Beuves de le venir secourir, ce qu'il fit de suite.

Le Roi ayant assemblé tous ses gens, le combat fut sanglant de part & d'autre, il y eut plus de quarante mille hommes sur la place. Hé Dieu ! quel malheur pour la Chrétienté, de voir les piliers de notre Foi s'entretuer eux-mêmes ? Richard de Normandie montra encore sa générosité en cette occasion : car il jura contre le Duc d'Aigremon si bien qu'il lui perça son écu & le blessa grandement ; puis il dit : vous ne pouvez manquer d'être tué aujourd'hui ; car je vengerai sur vous la mort de Lohier, & le frappa de tant de coup de son épée qu'il pensa le tuer. Il cria à haute voix : d'Aigremon son enseigne, & ses frères vinrent à son secours.

Du parti du Roi, vinrent Oger, Nesme, Galerand, Huon, Salomon, Léon, l'archevêque Turpin & Estou, le fils d'Oédon. Le Roi survint alors, criant hautement : mes amis s'ils nous échappent cette fois, ils se moqueront de nous, & nous ne trouveront pas une si belle occasion. Et alors il courut contre Gerard de Rouffillon, qui sans le secours étoit mort ; car le Roi lui donna un tel coup qu'il le renversa par terre.

De l'autre côté vint Oger qui se faisoit bien faire place ; & frappa un Chevalier de Gerard de telle force, qu'il le fendit jusqu'aux dents. Quand Gerard vit cela, il s'écria : hélas ! j'ai perdu aujourd'hui de fort bons Chevaliers. Le Duc Beuves s'adressa à Dieu, pour le prier de le pré-

server de mort & de tomber entre les mains de ses ennemis. Le Roi se trouvant las, voulut se reposer; car il étoit quatre heures du soir; les combattans de part & d'autre étoient aussi bien fatigués.

Les trois frères s'en allèrent sous leurs tentes bien fâchés, spécialement Gerard, qui ce jour-là avoit perdu Almonis son cousin, cent autres des meilleurs de sa compagnie. Il commença à dire que le fils du Roi avoit été tué à la malheure. Lors le Duc Beuves vint vers lui tout sanglant, étant fort blessé. Quand Gerard le vit en cet état il fut fâché, & lui dit: mon frère êtes-vous blessé à mort? Non, dit-il, je serai bientôt guéri, & jura que le lendemain matin à soleil levé, il commenceroit un tel combat, que trente mille hommes des gens du Roi y périroient.

Le Duc de Nanteuil s'opposa à cela, & leur dit: Mes frères, si vous me voulez croire nous enverrions trente des plus sages de nos Chevaliers vers le Roi, qui lui diront de notre part: qu'il nous pardonne & que notre frère Beuves, lui fera telle satisfaction de la mort de son fils Lohier, qu'il seroit dit par les Seigneurs de son armée. Vous savez que nous sommes ses sujets, & que nous faisons mal de lui faire la guerre. De plus, quand il auroit perdu tous ceux qu'il a ici amenés, avant un mois il en auroit trouvé deux fois autant; mais nous ne pouvons pas autant tenir, c'est pourquoi il faut songer à cela.

Les deux frères trouvèrent ce conseil bon & conclurent d'y envoyer des députés à l'aube du jour. Ils firent bonne garde autour de leur Camp pendant la nuit, & firent disposer leurs Députés pour partir; Gerard leur dit: Messieurs, remettez bien au Roi, que nous sommes bien fâchés de la mort de son fils aîné, & que notre frère le Duc d'Aigremon s'en repent fort, & que s'il lui plaît de nous pardonner, nous le serviront par-tout où il lui plaira de nous envoyer avec dix mille combattans, & vous direz au Duc Nesme que nous le prions de faire cet accord.

Quand

Quand les députés eurent reçu leurs instructions, ils monèrent à cheval, & chacun d'eux prit un rameau à la main en signe de paix, & ne cessèrent de cheminer jusqu'à ce qu'ils furent devant le Roi. Lors Messire Etienne commença la harangue en ces termes: Sire, je prie Dieu de vous donner longue & heureuse vie. Sachez que les Ducs Gerard de Rouffillon, Beuves d'Aigremon & Duon de Nanteuil, nous ont ici envoyés pour vous demander pardon de la mort de votre fils Lohier, de quoi ils sont bien fâchés, & le Duc Beuves vous demande que si votre Majesté les veut pardonner, ils se soumettront entièrement à vous, vous promettant la fidélité & vous viendront servir avec dix mille hommes bien équipés, par-tout où il vous plaira les commander. Sire, souvenez-vous que Jésus-Christ notre Sauveur, que vous servez avec tant de zèle & d'affection, a pardonné à ses ennemis; Hélas! pour l'amour de lui, sauvez tant de sang Chrétien qui se répand de tous côtés.

Quand il ouït ainsi parler les Ambassadeurs des trois frères, il ne leur répondit rien, mais un peu après il leur dit: Mes amis, je ne sais pas à quoi songeoit le Duc Beuves, de se révolter contre moi, & de tuer mon fils si misérablement: Il falloit bien qu'il eut perdu la tête: il est mon Vassal, venille-t-il ou non, & pourtant il doit obéir. Sire, dit Etienne: il vous fera toutes sortes de satisfactions, & se soumet à votre Conseil. Lors le Roi se recula en arrière & appella le bon Duc Nesme, Oger, Messire Salomon, Huon, Gerald de Bouillon, Oger de Langres, Léon de Frise, & leur dit: Mes amis, voici les envoyés du Duc d'Aigremon & de ses frères, qui me mandent qu'ils me viendront servir où je voudrai avec dix mille hommes en bon point, si je veux leur pardonner leurs fautes passées, nous promettant de nous servir fidèlement à l'avenir & d'obéir à nos ordres. Que me conseillez-vous sur cela?

Sire, dit le Duc Nesme, je vous conseille de les pardonner; car ils sont forts vaillans & de grand renom. Aussitôt il fit venir les Envoyés & leur dit qu'il pardon-

C

noit aux trois frères, à condition qu'ils viendroient servir fidèlement à l'avenir par-tout où il leur commanderait avec dix mille combattans, & leur direz qu'ils viennent vers moi avec toute assurance pour nous prêter serment de fidélité. Les Envoyés s'en allèrent bien contents vers leurs Maîtres; ils leurs racontèrent leur négociation, & comme ils étoient d'accord avec le Roi, dont les trois frères remercièrent Dieu très-humblement. Lors Gerard de Rouffillon dit: Il faut que nous nous présentions au Roi nuds & lui demandions pardon en cette posture, pour lui témoigner les regrets de l'avoir offensé, & le zèle que nous avons de le servir, & de relever absolument de lui. Ses frères furent du même avis, & se mirent pieds nuds avec quatre mille hommes qui les suivirent dans le même état, & se vinrent jeter aux pieds du Roi.

Le Roi voyant venir les trois frères avec leurs Barons, appella le bon Duc Nesme & plusieurs autres Seigneurs, & leur demanda quels gens c'étoient? Sire, dit Nesme, c'est le Duc Beuves avec ses gens qui viennent vous demander pardon & se soumettre à vous. Le Duc Beuves se jeta à ses pieds, & lui dit: Sire, pour l'amour de Dieu faites-moi miséricorde, nous sommes venus ici par votre commandement; si j'ai tué votre fils, c'est par un coup de promptitude; je me rends à vous comme votre sujet, faites de moi ce qu'il vous plaira; moi & mes frères nous soumettons entièrement à vous. Quand Charlemagne vit une si grande humilité, il en eut compassion, & leur pardonna tout le passé. Lors vous eussiez vu de part & d'autre, ces Princes s'embrasser ainsi que les parens, les uns pleuroient de joie & les autres de pitié. Les trois frères jurèrent fidélité au Roi, & lui promirent de le servir toutes les fois & quand il voudroit. Puis ils prirent congé du Roi: qui dit à Beuves de venir le servir à la saint Jean prochaine.

Le Roi s'en retourna à Paris, & les trois frères se retirèrent joyeusement chacun en leur pays. Ils croyoient

être de bon accord avec le Roi, mais les flatteurs gâtèrent tout; car un peu avant la saint Jean, le Roi tenant cour ouverte à Paris, le Duc Beuves ne manqua pas de s'y rendre comme il avoit promis, & partit d'Aigremont avec deux cents Chevaliers, & vint pour prendre les ordres du Roi.

Le Roi étant encore à Paris, le Comte Ganelon, Fouques de Montmorillon & Berranger lui dirent: Sire, le Duc Beuves vient ici avec deux cents Chevaliers: comment pouvez-vous souffrir la présence d'un homme qui a trempé ses mains dans votre sang, en tuant votre fils aîné que vous aimiez tant, si vous voulez nous vengeons sa mort? Le Roi dit que non, qu'il lui avoit donné grâce & qu'il n'useroit jamais de perfidie. Il l'importunèrent tant qu'il leur dit de faire comme ils voudroient, pourvu qu'il n'en valut pas de moins. Prenez bien garde à ce que vous ferez, leur dit-il, car le Duc est puissant & de grand lignage; vous pourriez bien vous repentir de lui mal faire. Sire, dit Ganelon, ne vous fouciez de cela, il n'y a homme au monde qui ose m'attaquer: je vous promets que demain matin je partirai avec quatre mille hommes qui vengeront la mort de mon cousin Lohier. Le Roi lui dit qu'il ne vouloit point de trahison, qu'il en seroit coupable, & lui en voudroit du mal. Ne craignez rien, dit Ganelon, vous n'y paroîtrez point, & j'en prends tout le blâme.

Le jour suivant Ganelon & ses complices partirent de Paris avec quatre mille combattans, qui ne s'arrêtèrent point jusqu'à ce qu'ils furent dans la vallée de Soissons: où ils rencontrèrent le Duc Beuves & ses gens. Quand le Duc les vit venir, il dit à ses gens: mes amis je crois que voilà les gens du Roi qui reviennent de la cour. Ce n'est pas cela, dit un Chevalier, c'est Fouques de Montmorillon & Ganelon, qui ont tramé quelque méchanceté contre nous.

En effet, Ganelon & Fouques cheminèrent tant qu'ils abordèrent le duc, & lui dirent: Vous fîtes très-mal quand vous tuâtes notre cousin Lohier; car bien que le

Roi vous ait pardonné, n'avons pas nous, qui voulons venger la mort de notre cousin. Le Duc regardant le Ciel, s'écria : Hélas ! grand Dieu, qui pourroit se défendre contre tant d'ennemis ? Ah ! traître Ganelon, un échantillon de ta perfidie paroît ici, il y a long-temps que l'on te connoît pour un perfide & déloyal : mais qui pourroit se garantir de tant de traîtres ? Je m'étois fié sur la parole du Roi, la croyant bien sincère : & j'allois à lui pour m'acquitter de mon devoir & de ma promesse, mais ces traîtres m'en ôtent le moyen. Allons mes amis, dit-il, vendons notre mort chèrement, & défendons-nous jusqu'au dernier soupir de notre vie.

Aussitôt la bataille commença bien rudement : Ganelon tua d'abord Regnier cousin du Duc Beuves, puis cria : braves Chevaliers frappez, il faut à présent venger la mort de notre cousin Lohier, & courut à toute bride sur les gens du Duc, qui se défendoient fort vaillamment. Lors fut tué un brave Chevalier, nommé Messire Faucons, & plusieurs autres. Ce que voyant le Duc d'Aigremon, il se mit à pleurer, détestant son sort & regrettant ses frères, il s'écria : Ah ! mes frères, où êtes-vous ? mes neveux où êtes-vous ? Ah ! Maugis mon fils, où es-tu à présent ? Que n'êtes-vous ici pour me secourir ! Si vous saviez cette trahison, vous ne me laisseriez pas périr de la sorte. Ah ! pauvre peuple Chrétien, que ma mort te causera de perte ! J'allois pour secourir les Chrétiens & de faux Chrétiens me détruisent. Ah ! Charlemagne doit-on jamais se fier à vous ! comment vous êtes-vous laissé aller aux discours flatteurs des traîtres Ganelon.

Le combat dura long-temps & fut opiniâtre, mais la partie étoit inégale : le Duc d'Aigremon n'avoit avec lui que deux cents Chevaliers, & les autres étoient plus de quatre mille. Le Duc se battoit en retraite pour prolonger sa vie, connoissant bien qu'il ne pouvoit éviter sa perte. Vous eussiez vu la terre couverte de corps, de têtes, de bras, de jambes, de casques, & autres armes : enfin c'étoit une chose pitoyable à voir. Lorsque

le Duc d'Aigremon vit Threiffaume de Blois mort, il s'affligea plus que devant, & connut bien que c'étoit fait de lui.

Mes chers amis, dit-il, vous voyez que nous sommes morts si nous ne nous défendons vaillamment : qu'un en vaille dix. Lors il frappa un chevalier nommé messire Hélié & le tua sur la place. Puis il cria : mes amis il faut exterminer tous ces traîtres. Lors Griffon de Hautefeuille donna un coup de lance dans le poitrail du cheval du Duc & le fit tomber. Il mit d'abord l'épée à la main pour frapper Griffon, mais malheureusement il frappa son cheval & le tua. D'abord le traître Ganelon vint sur lui & le perça d'un coup de lance. Lors le père de Ganelon descendit de cheval & lui enfonça son épée dans le bas ventre & le tua.

Aussitôt Griffon s'écria qu'il avoit donné au Duc d'Aigremon Lohier pour Lohier qu'il tua si vilainement. Puis ils coururent sur les gens de Beuves qui se rendirent à discrétion, & il n'en restoit que dix. Les traîtres les firent jurer qu'ils porteroient le corps de leur Maître à Aigremon, comme il avoit fait emporter celui de Lohier à Paris. Ils prirent ce corps & le mirent dans une bierre, & l'emportèrent à Aigremon.

Pendant la route ces Chevaliers blâmoient fort la conduite du Roi d'avoir ainsi fraudé sa foi si vilainement, & au grand scandale de toute la Chrétienté, car il périt à ce combat de fort leste Noblesse. Ceux qui conduisoient le corps étant près d'Aigremon, firent avertir la Duchesse de ces tristes nouvelles ; elle sortit du château toute troublée, & voyant ce triste spectacle, elle tomba pâmée ainsi que son fils Maugis. Les habitans de la ville sortirent dehors, & vinrent au-devant du corps de leur Seigneur. On le porta à l'Eglise où il fut enseveli avec grande pompe & magnificence. Son fils Maugis lui succéda, qui ne fut pas moins vaillant que son père, & qui vengea sa mort, ainsi que nous le verrons dans le cours de cette Histoire.





Comme Renaud tua Bartelot, neveu de Charlemagne, en jouant aux échets, & de la guerre qui en vint en France.

Après que l'Empereur Charlemagne fut d'accord avec les frères du Duc Beuves d'Aigremont, il tint Cour ouverte à Paris, où plusieurs Princes & Seigneurs se trouvèrent, entre lesquels se trouvèrent Galerant de Bouillons, Guillaume d'Anglois, quinze Rois, trente Ducs, quarante Comtes & le Duc Aymon de Dordonne avec ses quatre fils, auxquels le Roi témoigna grande amitié, & dit qu'il vouloit que Renaud fut son Sénéchal & les autres ses grands Veneurs. Aymon le remercia fort humblement, & lui dit qu'ils le serviroient fidèlement, bien que sous son seul conduit eut permis que son frère Aigremont fut assassiné; croyez que je le regrette fort, Aymon, dit le Roi; vous savez ce que

méritoit votre frère pour avoir tué Lohier mon fils; plut à Dieu qu'ils fussent tous deux en vie; mais n'en parlons plus.

Lors arrivèrent les quatre frères qui dirent hardiment au Roi, qu'ils le haïssoient de ce qu'il avoit fait tuer leur oncle par trahison, mais nous en auront raison quelque jour. Le Roi rougit de colère & lui dit: fils de putin, ôte-toi d'ici, je te jure que si n'étoit la compagnie, je te ferois mettre en prison, où tu pourrois bien te repentir de ce que tu dis. Renaud ne dit plus mot.

Le dîner étant prêt ils s'assirent tous à table, excepté Salomon & Godefroi qui servoient ce jour-là à table. Mais Renaud ne pouvoit rien manger à cause de l'affront qu'il avoit reçu, & songeoit comment il pourroit se venger. Après le dîner les Seigneurs s'en allèrent à la récréation, & Bartelot neveu de Charlemagne appella Renaud pour jouer aux échets avec lui.

Bartelot & Renaud s'assirent pour jouer aux échets qui étoient d'ivoire & l'échiquier d'or massif. Ils jouèrent tant, qu'ils eurent dispute entr'eux, de sorte que Bartelot appella Renaud fils de putin & le frappa au visage, dont il en sortit du sang. Renaud se voyant ainsi outragé & blessé, prit l'échiquier de furie & en cassa la tête à Bartelot, qui mourut sur le champ.

Il s'éleva un grand bruit par-tout le Palais, disant que Renaud avoit tué Bartelot. Charlemagne sachant cela, s'écria: Barons, prenez Renaud; par saint Denis, je le ferai mourir, si je le peux tenir. Lors ils coururent tous sur Renaud, mais lui & ses parens se défendirent si bien, qu'il y eut grande mêlée dans le Palais. Maugis cousin de Renaud donna plusieurs coups tandis que ses cousins sortoient du Palais & se fauvoient. Maugis le suivit, & ils montèrent promptement à cheval, & partirent pour Dordonne. Le Roi sachant que les quatre fils d'Aymon étoient sortis de Paris, fit armer deux mille Chevaliers pour les suivre: mais Renaud & les siens ne s'arrêtèrent point jusqu'à ce qu'ils furent en sûreté. Lors ils préparèrent leurs chevaux, & se voyant

suivis de fort près, Renaud s'écria : Hélas ! grand Dieu, assistez-nous, s'il vous plaît, gardez-nous de tomber entre les mains de nos ennemis. Les Français galopèrent si fort qu'ils les attrapèrent, & un des mieux montés cria à Renaud de se rendre, mais Renaud se tournant vers lui le perça d'un coup de lance, lui prit son cheval & le donna à son frère Alard, puis il en frappa un autre & le tomba mort, il prit son cheval & le donna à Guichard. Puis vint un autre Chevalier du Roi, qui lui cria : gloutons vous serez amenés au Roi qui vous fera tous pendre. Ha ! par ma foi, dit Renaud, tu mentiras, & lui donna un coup d'épée sur la tête & le fendit jusqu'aux dents, puis il prit son cheval & le donna à Richard, qui en avoit besoin.

Voici les trois frères montés, & Renaud sur bayard ayant son cousin Maugis derrière lui. Les gens du Roi les poursuivirent de près, mais inutilement, & entrèrent à la faveur de la nuit dans Dordonne où leur mère leur fit un bon accueil & demanda où étoit leur père, s'ils étoient partis de la Cour dans les bonnes grâces du Roi ? Non pas trop, dit Renaud, car j'ai tué son neveu Bartelot, parce qu'il m'a appelé fils de putain, & m'a donné un coup de poing sur la figure, dont le sang en est sorti abondamment.

La Dame entendant ce discours tomba pâmée, mais Renaud la releva, & étant revenue, elle dit : ah ! mon fils, cela va vous occasionner une rude guerre ; mais prenez de l'or & tout ce qui vous sera nécessaire, & ôtez-vous d'ici, car si votre père vous y trouvoit, peut-être vous mettroit-il entre les mains du Roi. Renaud & ses frères prirent ce qui leur étoit nécessaire, & dirent adieu à leur mère & partirent.

Nos nouveaux Chevaliers étant partis avec leur cousin Maugis, ils se jetèrent dans la forêt d'Ardenne & par la vallée aux Fées, & vièrent au bord de la Meuse où ils bâtirent un fort sur un rocher inaccessible de tous côtés & ladite rivière couloit au pied ; lorsqu'il fut achevé ils le nommèrent Montfort. C'étoit une des plus fortes pla-

ces de l'Europe, étant environné d'un triple fossé & gardé par de gros bastions chacun entre deux demi-lunes. Ayant bien muni le château de toutes les choses nécessaires, ils s'y cantonnèrent.

Le Roi fit venir le bon Duc Aymon & lui demanda s'il n'étoit pas coupable du meurtre de Bartelot ? Aymon lui dit que non, & qu'il ne savoit rien de tout cela. Le Roi le fit jurer qu'il ne donneroit aucun secours à ses fils, & qu'en quelque part qu'il les trouveroit il les mettroit entre ses mains, s'il pouvoit les prendre. Aymon fit ce serment à son grand regret, mais on fait ce qu'on peut pour sauver sa vie. Après cela il vint à Dordonne ; quand la Duchesse le vit elle se mit à pleurer : Le Duc connu bien son mal, & lui dit : où sont vos fils ? Sire, dit-elle, je n'en fais rien.





Comme Charlemagne assiégea Montfort, en leva deux fois le siège, & à la troisième il fut brûlé par trahison.

J Amais le grand Alexandre ne fut comparable aux fils d'Aigremou; car l'Histoire nous raconte de ce grand Roi de Macédoine qui conquit tant de pays & gagna trente-trois batailles en trente-trois ans qu'il eut de vie, qu'il surpassa les beaux faits de son père Philippe: & même ceux d'Hercule son oncle, & qui à la fin mérita ce bel éloge: *Vincit quod novit*. Il a vaincu ce qu'il a connu: c'est-à-dire qu'il laissa des marques de sa valeur par-tout où il passa. Mais sans nous détourner de notre Histoire ni choquer l'honneur de ce grand Roi, les quatre fils d'Aymon surpassèrent ses beaux faits.

Après que Charlemagne les eut chassés hors de France, il se fit une grande assemblée dans Paris de toute la noblesse du Royaume, il vint un Messager qui s'étant

mis à genoux devant le Roi, lui dit: Sire, je viens du bois d'Ardenne, j'ai trouvé les quatre fils d'Aymon qui ont fait bâtir un Château imprenable & désolent tout le pays. Le Roi s'étonna fort de cela, & dit à ses Princes: Seigneurs, armez-vous, afin que nous ayons vengeance de ces coquins qui m'ont fait tant de mal. Les Barons lui dirent qu'ils lui obéiroient en tout, mais qu'il falloit qu'ils retournassent en leur pays pour s'équiper & lever des soldats. Cela leur fut accordé; tous ces Seigneurs partirent & amenèrent beaucoup de soldats à leur retour.

Le Roi fit commandant de son avant-garde le Comte Regnier de Montpellier, qui vouloit grand mal à Renaud. Quand ils furent en chemin le Roi appela Regnier, Gujon d'Ambesfort, le comte Geofroi, Longon, Oger le Danois, Richard de Normandie, & plusieurs autres pour rester avec lui. Étant arrivés, ils investirent la place de tous côtés & firent sonner trompette & tambours pour intimider les assiégés.

Par cas fortuit les trois frères de Renaud venoient de chasser dans la forêt d'Ardenne avec vingt-quatre Chevaliers, & s'en retournoient à Montfort. Renaud qui en étoit sorti, regarda vers la rivière de Meuse, vit le camp du Roi, & demanda à Guichard quels gens c'étoit. Il répondit qu'il n'en savoit rien, à moins que ce ne fut l'armée du Roi qu'on dit venir nous assiéger. Comme ils parloient de ces choses ils virent l'avant-garde que Regnier conduisoit. Aussitôt Richard courut à l'avance & demanda à Regnier à qui étoient ses soldats. Monsieur, ils sont à Charlemagne, qui vient assiéger un fort que les quatre fils d'Aymon ont bâti dans ce bois. Voilà qui est bien, dit Richard; quant à moi je suis soldat de Renaud & ne veux point d'autre maître, & poussant son cheval contre Regnier il le perça d'un coup de lance, prit son cheval & se retira.

Les Français commencèrent à crier: Mont-joie saint Denis, qui étoit le mot de leur armée, & les autres crièrent Montfort. Il y eut un rude combat, où l'avant-garde fut défaite. Les nouvelles en vinrent au Roi, &

que Regnier étoit mort sur la place ; cela l'affligea fort , & dit qu'il étoit dommage d'avoir perdu ce grand homme. Il commanda à Oger le Danois & au Duc Nesme d'aller secourir l'avant-garde que Richard & les siens avoient maltraitée. Ils partirent aussi-tôt avec trois cents Chevaliers en bon ordre , mais tout cela ne fut rien car Richard les mit en pièces.

Quand Renaud vit ses frères & si grand nombre de gens venir il alla au-devant d'eux & les embrassa , puis il dit à Richard : où avez-vous pris tant de monde ? Mon frère , je vous dirai des nouvelles surprenantes , c'est que le Roi nous vient assiéger avec son armée ; mes frères & moi venions de la chasse dans la forêt d'Ardenne , & nous avons rencontré son avant-garde que le comte Regnier conduisoit : nous nous sommes battus , & nous les avons vaincus & en avons tué une grande partie , & le reste a pris la fuite ; & nous avons emmené tout le bagage que vous voyez. Le comte Regnier a été tué & plusieurs de sa suite.

Mes frères , dit Renaud , je vous dois bien aimer d'avoir fait si bien votre devoir contre nos ennemis , mais ce n'est pas le tout , le tems est venu que chacun doit montrer sa force & son courage ; il faut faire paroître aujourd'hui à Charlemagne qui nous sommes , & si nous sommes gens à souffrir des affronts & être traité fils de putain. Quand Renaud eut dit cela , ils lui dirent que de leur côté ils ne lâcheroient jamais le pied , qu'il pouvoit s'assurer de cette parole.

Renaud ayant entendu la bonne résolution de ses gens , commanda de fermer la porte du château. Oger & ses gens vinrent , mais ils n'osèrent approcher , & rapportèrent au Roi ce qu'ils avoient vu , de quoi il fut fort surpris , & jura que s'il les pouvoit attaquer qu'il les feroit tous pendre.

Sire , dit Fouques de Montmorillon , ne craignez rien , faites avancer toute l'armée , faisons un siège dans les formes. Il faut investir la place de tous côtés , afin que les assiégés ne puissent recevoir aucun secours ni aucune muni-

tion de guerre ni de bouche , & vous les verrez bientôt obligés de capituler.

Le Roi approuva ce dessein & fit sonner tambours & trompettes pour faire avancer le gros de l'armée devant Monfort & l'environner de tous côtés. Ce château étoit bâti comme nous avons dit , sur une haute roche inaccessible ayant un bois fort épais de haute futaye d'un côté & de l'autre la rivière de Meuse.

Quand le Roi eut placé tous ses gens , il voulut reconnoître la place : il s'approcha avec peu de monde pour la bien considérer ; & voyant l'état de cette Forteresse , il dit qu'il faudroit bien du tems pour la prendre. Il fit mettre sur son pavillon un Escarboucle tres-précieuse , qui tendoit une clarté comme un flambeau ardent , fit mettre aussi une pomme d'or d'une grande valeur. Après que tout le camp fut dressé , le Roi entra sous sa tente , & fit appeler le Duc Nesme , & lui dit : que personne ne monte à cheval de huit jours , sinon que pour se divertir. Il faut mander de tous côtés qu'on nous amène des gens & des vivres avant que de donner l'affaut général. Lors Nesme prenant la parole , lui dit : Sire , permettez que je vous dise mon sentiment ; parlez dit le Roi ; c'est , dit Nesme , qu'avant de rien entreprendre , il faut envoyer un Messager à Renaud pour le sommer de vous donner son frère Richard pour lui faire trancher la tête , & s'il refuse de le faire , lui dire qu'il n'aura jamais de paix avec vous. Voilà qui est bien , dit le Roi , mais où trouver un Messager qui veuille accepter cette commission ? Sire , dit Nesme , si vous m'en jugez capable j'irai avec Oger de Danemarck. Je le veux , dit le Roi , & me repose sur votre conduite.

Le Duc Nesme & Oger partirent ; étant près du Château , ils prirent des rameaux à la main , pour montrer qu'ils étoient Messagers. Quand Alard qui étoit de garde vit venir ces deux Chevaliers , il leur cria : Messieurs , qui êtes-vous ? ils lui dirent : nous sommes Messagers du Roi qui nous a ici envoyés pour parler à Renaud. Alard s'en alla d'abord vers son frère & lui dit qu'à la porte il y

avoit deux Messagers du Roi qui souhaitoient lui parler : Renaud commanda de leur ouvrir la porte & de les faire entrer.

On fit entrer les Seigneurs dans le Château ; & on les amena à Renaud , qui les reçut courtoisement , puis ils s'affirent tous trois pour conférer ensemble. Le Duc Nesme lui dit que le Roi lui mandoit de lui envoyer son frère Richard pour en faire à sa volonté , qu'à moins de cela il n'auroit jamais de paix avec lui & que s'il vous peut tenir il vous fera tous pendre. A ces paroles Renaud rougit de colère , & lui dit : vous qui êtes notre cousin comment osez-vous proférer ces paroles : je m'étonne que vous ayez eu l'imprudence de me croire capable de trahir mon sang ; je vous prorexe que si vous n'étiez mon parent & mon ami , vous seriez mal venu ici , & vous direz au Roi qu'il ne nous connoît pas bien encore , & que nous ne le craignons en rien , qu'il fasse au pire tant qu'il pourra.

Le Duc Nesme & Oger se retirèrent bien confus d'une telle réponse. Ils vinrent vers le Roi & lui firent recit de l'accueil que Renaud leur avoit fait , & la réponse qu'il leur avoit rendue. Charlemagne fut outré de cette réponse , & commanda de monter à l'assaut si on ne pouvoit prendre le château par sappe. Il n'avoit que trois portes bien fortes ; dont Gui & Fouques furent commandés pour attaquer la première , le Comte de Nevers & Oger la seconde & la troisième , le Duc de Bourgogne , le Comte Alenois & le vieux aymon qui faisoit contre ses propres fils.

Monfort fut assiégé par une si grande quantité de gens que cela étoit effroyable à voir : Mais Renaud fit une action très-généreuse , il dit aux siens : mes amis , ne montez pas à cheval , car je vois nos ennemis qui sont bien fatigués , nous les vaincrons à présent fort facilement : mais cela ne nous seroit pas si honnête comme s'ils étoient reposés , & lors nous ferons voir notre valeur.

Au Château de Montfort , outre les fortifications visibles il y avoit un chemin couvert par où un Chevalier pouvoit passer tout armé. Ce chemin étoit caché à tous ceux qui étoient dans le Château , excepté aux quatre frères & à leur cousin Maugis , lesquels passoient par là quand ils jugeoient à propos. Quand Renaud vit qu'il étoit temps de sortir , il appella Santon le Bourdelois qui s'étoit jetté dans la place pour les secourir , & avoit amené cent Chevaliers avec lui. Renaud leur fit une petite harangue , & leur dit : mes amis , il est tems de faire voir à nos ennemis qui nous sommes , car si nous tardions plus long-tems on nous traiteroit de lâches. Aussitôt il embrassa son frère Richard & lui dit : brave Chevalier , il est tems de faire paroître aux yeux de l'Univers qui nous sommes : vous êtes mon cadet & je vous aime comme moi-même : toutes les menaces du Roi ne m'ébranleront jamais , & vous ferai voir ce que je vous suis.

Ils sortirent après par la fausse porte sans faire de bruit , tombèrent sur l'armée du Roi de telle sorte qu'ils la mirent en déroute , & tuèrent quantité de monde ; ils mirent le feu au camp du Roi , & tous les bagages furent brûlés : c'étoit merveilleux de voir Renaud monté sur bayard , qui sembloit un foudre de guerre , renversant hommes & chevaux : il ne donnoit aucun coup d'épée qu'il ne coupât un Chevalier , comme s'il eut été sans casque & sans cuirasse.

Quand le vieux Aymon vit que les gens du Roi n'avoient point du meilleur , il se mit à combattre contre ses fils , ce que voyant Renaud , il se tourna vers ses frères , & leur dit : n'est-ce pas bien étrange qu'un père veuille détruire ses propres enfans ; & si vous me voulez croire nous lui laisserons la place : j'en voudrois qu'un de nous l'eût frappé.

Ils retournèrent de l'autre côté , mais le Père les poursuivit , & les traita fort mal. Alors Renaud lui dit : Ah ! mon père , à quoi songez-vous ? au lieu de nous aider à combattre , vous aidez à nous détruire. Ces paroles de son fils aîné l'émeurent un peu , mais néanmoins il lui

dit qu'il avoit promis fidélité au Roi, & qu'il la lui vouloit tenir. Vous ferez bien, dit Renaud, servez-le fidèlement, mais au moins souvenez-vous que nous sommes vos fils & que nous n'avons construit ce Château que pour nous servir d'asile.

Quand Aymon ouï parler son fils de la sorte, il en fut fâché, connoissant bien qu'il disoit la vérité, mais il ne pouvoit pas faire autrement de peur que le Roi ne l'appérçut, néanmoins il se retira & laissa passer les fils. Tandis que Renaud faisoit ses reproches à son Père, voici le Roi qui vient avec Aubery, Oger, le comte Henry & Fouques de Montmorillon. Renaud les voyant venir, fit rallier ses gens, & étant tous assemblés de part & d'autre; un Chevalier du Roi nommé Thieri poussa son cheval contre les gens de Renaud; mais Alard qui le vit venir courut contre lui & le frappa si fort de sa lance qu'il lui perça le corps.

Quand le Roi vit tomber le Chevalier Thieri, il fut si fâché que peu s'en fallut qu'il ne se trouva mal. Il cria à haute voix: Seigneurs, vengez-moi de ses gourmands qui détruisent mon armée. Le vieux Aymon entendant ainsi parler le Roi, de peur d'être blâmé poussa son cheval contre un Chevalier de ses fils & lui donna un si rude coup d'épée, qu'il lui coupa la tête. Ce que voyant Renaud, lui dit: Ah! mon père, vous faites mal de tuer ainsi mes gens, mais sur ma foi, si je ne croyois offenser Dieu, je me vengerois.

Fouques de Montmorillon voyant que les gens de Renaud se maintenoient si bien contr'eux, s'écria: Sire, je vois que nous sommes trahis, faites venir quantité de monde pour prendre ces traîtres qui lâchent le pied. Les François alors poussèrent leurs chevaux contre leurs ennemis, & les frappèrent si rudement qu'ils les forcèrent à reculer. Alard voyant cela mit l'épée à la main & ranima si bien ses gens, qu'ils repoussèrent vivement leurs adversaires, & abattirent tant de Chevaliers que la terre en étoit toute couverte. Renaud de son côté ne frappoit aucun à droit ou à gauche, qu'il ne fut renversé. Dans ce

ce combat il n'y eut aucun patronage qui fut regardé, car ils se tuoient comme des bêtes.

Lors vint Ivon de saint Omer qui montoit un très-beau cheval, contre lui vint un Chevalier nommé Guyon, mais Ivon le renversa, ce qui fâcha fort à Renaud, qui recommanda à ses gens de tâcher d'avoir ce cheval, afin qu'il fasse compagnie à bayard. Guichard à ses paroles poussa son cheval vers Ivon & le frappa si rudement qu'il le tua; puis il prit le cheval par la bride & le mena à Renaud, en disant: mon frère, voici le cheval que vous désiriez tant, & Renaud le remercia.

Or nous avons deux bons chevaux, dirent-ils, auxquels nous pouvons bien nous fier. Renaud commanda à Guichard de monter sur le grison, & de donner le sien à son Écuyer. Guichard obéit & revint au champ de bataille. Renaud vit son père qui revenoit encore sur eux; lui dit: mon père, vous en agitez bien mal, ne pourriez-vous pas vous empêcher de nous voir si souvent? Aymon lui dit: Renaud, gardez-vous bien de Charlemagne, car s'il peut vous prendre, il vous fera tous pendre.

Mon père, dit Renaud, venez-nous aider, & nous obligerons le Roi de faire la paix avec nous. Va, mon fils, je n'ai jamais été traître à mon Roi; voudrais-tu qu'à l'âge où je suis, je commis une trahison? Je ne le veux pas, mais sauvez-vous. Ayant dit cela il poussa son cheval bayard sur Guimer, & lui passa sa lance à travers le corps.

Aymon voyant son homme mort, mit l'épée à la main & se jettât dans la mêlée frappant à droit & à gauche en désespéré; mais cela ne servit de rien, le champ de bataille demeura à ses fils. Charlemagne fit battre la retraite n'y trouvant pas son compte: dans ce temps vint Bernard de Bourgogne, qui frappa si fort Simon le Bernois qu'il le tomba mort par terre. Les quatre fils d'Aymon voyant un tel homme à bas, cela les fâcha fort mais Bernard ne demeura pas long temps impuni, car ils fendirent la presse, rompant les bataillons & renversant tout ce qu'ils rencontroient; il y périt plus de trois cents Chevaliers du nombre desquels fut Bernard.

Alard jouta contre le comte d'Estampe, auquel Renaud vouloit tant de mal, il lui perça le cœur d'un coup de lance, & lui fit passer plusieurs fois son cheval sur le corps. Ce que voyant le formidable Renaud, il lui dit : ah ! mon frère, vous avez tué mon plus grand ennemi. Aussitôt il fit sonner trompettes & tambours pour marque de réjouissance, & pour intimider les gens du Roi, lequel voyant que son armée diminueoit de plus en plus, commanda à ses gens de se retirer.

Renaud voyant la retraite de ses ennemis, les poursuivit l'épée aux reins, en tua plusieurs, & fit grand nombre de prisonniers, entre lesquels se trouvèrent Antoine Guetonea, le comte de Nevers, Thierri d'Ardenne, le comte de Blois & Huon de Bordeaux. Renaud voyant l'armée du Roi ainsi défaite, fit assembler les siens & battre la retraite, puis s'en retournèrent au Château ; lui & ses frères firent l'arrière-garde, & pour plus grande sûreté mirent les prisonniers au milieu.

En se retirant voici leur père qui se jeta sur eux, & leur fit beaucoup de peine, parce qu'ils n'osoient le frapper, mais lui les frappoit ; Renaud voyant cela, porta un coup d'épée sur la tête du cheval de son père, qu'il tomba mort. Aymon se voyant démonté, mit l'épée à la main & se défendit le mieux qu'il put, mais sa défense lui eut bien peu servi ; & si ses fils n'eussent eu de la considération pour lui, ils l'eussent fait prisonnier. Oger lui dit : Père, souvenez-vous que vous avez des fils plus forts que vous. Aymon se remonta & poursuivit ses fils comme un homme hors de sens ; Renaud voyant son père acharné contre ses gens, tourna son cheval, & se jeta si rudement avec ses frères au plus fort de la mêlée, qu'ils mirent en désordre tous les gens de leur père. Le Roi voyant ces prodiges & une si grande perte, vint contre Renaud, & lui dit : je vous défends d'aller plus avant. Renaud obéit, & commanda à ses gens d'en faire autant par respect. Il rallia ses gens, & ils s'en retournèrent au Château bien joyeux du succès de cette bataille.

Quand ils furent tous entrés, ils firent lever le pont & s'allèrent désarmer, puis se mirent à table ayant mis les prisonniers en lieu de sûreté ; & après le repas chacun se retira.

Le Roi voyant que ses ennemis étoient entrés dans Montfort, se retira aussi sous sa tente, & jura qu'il ne lèveroit pas le siège, qu'il n'eût vaincu les quatre frères & rasé leur Château. Ils demeurèrent treize mois devant, & ne passèrent semaine sans donner quelque assaut, mais Renaud n'étoit pas si ferré qu'il n'alla à la chasse & à la pêche quand il vouloit, par le chemin couvert, & souvent il parloit à ses adversaires pour les porter à la paix. Un jour il dit à Oger : Seigneur, comme je fais que vous êtes mon ami & celui du Roi, aussi je vous prie de lui dire que jamais il ne nous prendra par force, car notre Château est si bien muni de vivres, qu'il y en a bien pour longtemps ; & ce qu'il peut avoir par douceur, il ne doit point employer la force, & quand il voudra il aura la place & nous aussi, pourvu que nous sortions sauves de tout le passé. Oger promit de le dire au Roi & qu'il feroit son possible pour les accommoder.

Dans ce même-temps arriva Fouques de Montmorillon qui dit à Renaud : vous êtes un homme insensé, vous laisserez Montfort, car ce n'est pas votre héritage : le Roi est plus puissant que vous. Fouques, dit Renaud, je fais bien que le mal que me veut Charlemagne, est d'avoir tué son neveu Bartelot en mon corps défendant, & si le Roi nous veut pardonner nous mettrons bas les armes. Fouques se moqua de lui & de sa proposition, disant que le Roi avoit juré qu'il les feroit pendres & qu'ils n'auroient jamais de grace. Prenez garde à vous Fouques, dit Renaud, il ne faut pas menacer des Chevaliers qui valent plus que vous, & si vous avez quelque chose sur le cœur contre moi, vous n'avez qu'à le dire. Oger qui vit que Renaud prenoit feu, les sépara, & ils se retirèrent.

Charlemagne fit assembler encore beaucoup de monde, & quand ils furent rendus, il leur dit : Seigneurs, je me plains à vous des quatre fils d'Aymon qui détruisent

mon pays & ont bâti un Château qui ne peut être pris par famine afin de faire payer les contributions à mes sujets. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse ? Le Duc Nesme comme premier chef d'État, dit : Sire, si vous voulez me croire nous retournerions à Paris, & quand le beau temps sera venu, nous pourrons réassiéger Montfort : je vous assure que Renaud va à la chasse quand il veut, & qu'il n'est pas prêt à se rendre.

Hernier de Seine prit la parole & dit : Sire, je vous donnerai un meilleur conseil : si vous me voulez donner le Château, ce qui est dedans & le terrain de cinq lieues aux environs je vous amènerai les quatre fils d'Aymon prisonniers avant que soit un mois ; Hernier, dit le Roi, si vous le faites, je vous accorde votre demande.

Aussitôt, il dit : Sire, donnez-moi un bon Capitaine, avec mille cavaliers, & la nuit je les ferai cacher sous la montagne, & les ferai entrer dans le Château.

Le Roi envoya quérir Guyon de Bretagne, il lui commanda de prendre mille bons soldats & de faire ce que Hernier lui diroit. Hernier partit aussitôt & s'en vint à la porte du Château & dit aux Gardes : Messieurs, ayez pitié de moi & me laissez entrer céans ou autrement je suis perdu, car le Roi me fait poursuivre pour me faire mourir à cause que j'ai dit beaucoup de bien de Renaud ; & je lui dirai quelque chose pour son profit, s'il veut m'écouter. Les gardes entendant cela, le firent entrer sans difficulté. Cependant le Roi fit apprêter Guyon & mille cavaliers, & les fit couler sous la montagne sans aucun bruit pour s'y tenir cachés jusqu'au jour.

Quand Renaud fut qu'un Chevalier de Charlemagne étoit venu, il commanda de l'amener devant lui, il lui demanda son nom & sa condition, il répondit : Sire, je suis Hernier de Seine, je me suis courroucé au Roi pour l'amour de vous : c'est pourquoi je vous prie de me tenir sous votre protection, ne sachant où aller. Renaud lui dit : je le veux bien, mais dites-moi, l'armée du Roi est-elle bien forte ? Sire, dit-il, ils souffrent beaucoup, & il en déserte plusieurs chaque jour. Tant mieux pour nous, dit Renaud.

L'heure du souper étant venue, Renaud & ses frères firent souper le traître Hernier avec eux fort joyeusement. Après souper chacun se retira & s'alla reposer. Hernier fut bien logé, ayant été recommandé par Renaud. Les soldats étant tous endormis, Hernier qui ne dormoit pas se leva & s'arma, puis alla baisser le pont-levis, tua la sentinelle, & fit entrer ses compagnons dans le Château, qui tuèrent tous ceux qu'ils trouvèrent.

Voici une chose bien surprenante, il falloit que Dieu protégéât Renaud & les siens ; car les palfreniers s'étant enivrés, s'endormirent si fort, qu'ils n'ouïrent point les chevaux se battre entr'eux ; mais Renaud & Alard les entendirent ; ils se levèrent & virent la porte de la salle ouverte, & reluire des armes au clair de la lune. Alard fut au lit de Hernier, & ne l'y trouvant pas, il s'écria mon frère, nous sommes trahis ; Hernier a fait entrer nos ennemis. Renaud entendant cela s'arma en diligence, & fit aussi armer ses gens. Il n'avoit avec lui que trente Chevaliers. Guyon fit un grand carnage avec ses gens pendant que Renaud & ses frères s'armoient.

Alors le traître Hernier vint avec cent soldats, faisant un bruit étrange. Alard s'écria : au secours, mes frères, car si nous ne nous défendons bien, nous sommes perdus. Ils se mirent à la porte, & autant qui l'abordoient étoient mis à bas.

Quand les gens du Roi virent qu'ils ne pouvoient entrer au donjon, ils mirent le feu aux magasins. Renaud voyant cela, dit à ses frères : suivez-moi & passons par la fausse-porte. Etant dehors, ils entrèrent dans une fosse souterraine. Le traître Hernier les y vit entrer & vint les attaquer avec ses gens ; mais Renaud & les siens se défendirent si bien, que les traîtres ne purent y entrer. A la pointe du jour ils sortirent dehors, tuèrent tous ceux qui s'opposèrent à eux, & rentrèrent dans le Château.



Comme Renaud après avoir vaincu les gens de Charlemagne, fit pendre & étrangler les douze qui en restoient, & fit tirer Hernier à quatre chevaux, puis brûler & jeter les cendres au vent.

Hernier le traître se trouvant dans la mêlée du Château, Renaud & ses gens fondirent si à propos sur ceux qui étoient dans la place, qu'il ne resta que le traître Hernier & douze de ces complices, que Renaud fit pendre, puis fit attacher chaque membre de Hernier à la queue d'un cheval, sur chacun des chevaux monta un Ecuyer qui piquèrent les chevaux des épérons & démembrèrent ce traître. Après cela on fit un grand feu où on le fit brûler, & jeter les cendres au vent.

Aussitôt les nouvelles en vinrent à Charlemagne qui en fut bien surpris, & dit : est-il possible que moi qui

suis des plus puissans Roi du monde, ne puisse venir à bout de quatre Chevaliers ! leur oncle tua mon fils Lohier, & Renaud mon neveu Bartelot, & à présent ils détruisent mon Camp. Je mourrai de regret si je ne suis vengé. Sire, dit Nesme, si vous m'eussiez cru, vous n'auriez pas perdu tant de monde.

Pendant ce temps-là les assiégés montèrent sur les remparts & virent que leurs magasins brûloient ; Renaud dit à ses frères qu'il falloit quitter la place, vu qu'ils n'avoient plus de vivre. Ils dirent que c'étoit vrai, & sur le soir ils sortirent par la fausse-porte, & prirent la route d'Allemagne. Alard & Guichard prirent l'avant-garde avec cent Chevaliers, ils mirent le bagage au milieu, Renaud & Richard venoient après.

Charlemagne ayant été informé de la retraite de Renaud, fit crier aux armes. Lors l'armée commença à s'ébranler ; Alard & Guichard voyant qu'ils ne pouvoient passer sans combattre, ils poussèrent leurs chevaux contre Charlemagne, & mirent son Camp en désordre.

Renaud voyant que ses frères combattoient les ennemis, commanda à ses gens de sauver les bagages, ce qu'ils firent ; alors il piqua bayard, se mit dans la presse & fit un si grand fracas que tout le camp en fut alarmé. Tous les gens passèrent malgré leurs ennemis : ce que voyant Charlemagne, il pensa mourir de dépit ; quoique d'un côté il fut aisé qu'ils eussent quitté le Château ; mais de l'autre il étoit fâché d'avoir perdu tant de vaillans Chevaliers.

Alors le Roi se mit en bataille avec Oger, Fouques & plusieurs autres Seigneurs. C'est aujourd'hui, dit-il à Renaud, qu'il faut que vous soyez pendus. Sire, lui répondit Renaud, vous vous trompez en votre calcul ; mais prenez garde à vous, car avant que je meure j'en ferai bien mourir d'autres. Aussitôt il poussa bayard contre Charlemagne, & l'eusse peut-être tué si Don-Hugues ne se fut mis entr'eux ; mais ce fut à son malheur ; car Renaud lui perça le cœur d'un coup de lance : le Roi s'écria :

prenez ces gourmands , car s'ils échappent je n'aurai jamais de joie. Ne craignez rien dit l'incomparable Renaud à ses gens , tant que je pourrai combattre vous ne devez rien craindre.

Renaud & ses gens combattirent si vaillamment qu'ils ne perdirent rien , & arrivèrent au bord de la Meuse. Le Roi défendit à ses gens de ne plus poursuivre ; car ce seroit temps perdu : tous nos Chevaliers sont las , laissez-les aller à tous les diables ; il faut qu'ils soient des magiciens. Campons ici , dit le Roi , pour nous reposer , & on dressa des pavillons , après cela il se fit désarmer , pendant qu'on lui préparoit à souper , n'ayant rien mangé de tout le jour.

Lorsque Renaud fut loin du camp du Roi , il trouva une claire fontaine où il y avoit de belle herbe , voyant ce lieu plaisant , dit à ses gens : voici un beau lieu pour faire paître nos chevaux. Sire , dit Alard , vous dites vrai ; mais non pas pour repaître les hommes.

Charlemagne dit au Duc Nefme : Que ferons-nous ici ? Sire , dit-il , si vous voulez me croire , nous retournerons à Paris ; car d'aller plus loin ce seroit folie , parce que ce bois est trop épais , & la rivière périlleuse. Comme ils parloient ainsi , il vint Bidelon , Renier , Oger & plusieurs autres Chevaliers qui furent du même avis. Lors le Roi fit crier que chacun retournasse chez soi.

Après que Charlemagne fut arrivé à Paris ; il appella les Princes , & leur dit : Messieurs , ne suis-je pas malheureux de n'avoir pu vaincre les quatre fils d'Aymon , moi qui suis un si grand Monarque. S'ils retournent à leur château , il faudra les réassiéger. Sire , dit Nefme , ils sont dans les Ardennes , où on ne sauroit les en faire sortir que par famine.

Comme le Duc Aymon alloit en son pays ; il passa à la fontaine où étoient ses fils , il fut fort surpris de les voir , & il dit à ses gens : Messieurs , que ferai-je , voici mes fils , combattrai-je contr'eux ? Si je les tue , j'en aurai regret toute ma vie ; & si je les laisse , je serai parjure envers Charlemagne. Voyant que personne ne lui répon-

pondoit ,

pondoit , il appelle deux de ses Chevaliers , & leur dit : allez dire à mes fils que je veux les combattre. Ils furent le dire à Renaud , qui pensa enrager de dépit , non qu'il appréhendat tant les coups de son père , que la peur de lui faire du mal. Mes amis , dit Renaud , dites à mon père que nous lui demandons trêve & qu'il n'auroit pas d'honneur de nous détruire. Sire , dit un des Chevaliers , ceal seroit inutile , tâchez de vous bien défendre.

Les Chevaliers rapportèrent à Aymon la réponse de Renaud , qui ne servit qu'à l'aigrir davantage. Il courut sur eux à tête baissée , & si Renaud ne lui eut fait une feinte , Aymon l'eut percé. Aussitôt Renaud lui reprocha sa cruauté ; les lions & les tigres , & toutes sortes de bêtes féroces prennent un soin particulier de conserver leurs petits ; mais vous êtes un père dénaturé qui voulez détruire votre propre sang , & si je ne craignois Dieu je vous exterminerois.

Lors Aymon poussa son cheval contre ses fils ; ce que voyant Renaud , qui ne le vouloit point frapper , se jeta sur les gens de son père , & y fit un terrible carnage. Ce choc fut fort sanglant ; mais les gens de Renaud eurent du pire ; car de cinq cents qu'ils étoient , il n'en restoit que cinquante , & le Duc Aymon avoit perdu plus de la moitié des siens. Renaud voyant qu'il avoit du pire , gagna la montagne avec ses gens , & Aymon les poursuivit. Le combat recommença avec opiniâtreté ; là fut tué le bon cheval d'Alard , lequel se voyant à pied , mit l'épée à la main & se défendit vaillamment. Renaud ayant aperçut Alard à pied , & que son père s'efforçoit de le prendre , courut à son secours , & porta un si rude coup au cheval de son père qu'il le renversa. Il retira son frère de la presse , le monta derrière lui , & combattoit comme s'il eut été seul sur bayard.

Comme ils s'en retournoient , arriva Emefroi , un des plus vaillans Chevaliers de Charlemagne , qui étoit très-bien monté , qui dit à Renaud : vous êtes mort ou pris , & frappa fort rudement Renaud sur son écu , lequel lui rendit bientôt la pareille , & le tomba par terre , puis

F

pris son cheval , & le donna à Alard , qui monta dessus & le poussa contre Effroi , lequel il renversa mort par terre. Alors la bataille fut plus rude que jamais ; car il y eut plus de vingt Chevaliers d'Aymon tués. Alors il s'écria de saisir Alard s'ils pouvoient ; car il a tué Effroi mon favori. Quand les gens d'Aymon ouïrent cela , ils coururent sur Alard de telle force , qu'ils lui firent quitter la place , n'ayant plus que quatorze Chevaliers capables de combattre.

Renaud se voyant avec si peu de gens ne fait plus que faire ; les larmes lui tombèrent des yeux. Son père qui s'étoit approché pour le combattre voyant cela , son cœur en fut ému & se mit à pleurer en détestant le sort de ses fils : Ah ! mes enfans , où vous retirerez-vous maintenant ? Je suis en partie cause de votre perte : plut à Dieu ne vous avoir pas rencontrés. Il fit enterrer les corps morts & emmena les blessés pour les faire traiter ; puis fit mettre Effroi sur un brancard , & vint à Dordonne où il ne coucha qu'une nuit. Le lendemain il partit pour Paris , où étant arrivé il se présenta au Roi , & lui dit : Sire , m'en allant en mon pays par votre ordre , j'ai trouvé mes fils avec cinq cents Chevaliers dans la forêt d'Ardenne , je les ai combattus pour les prendre prisonniers , mais cela m'a été impossible ; car ils se sont défendus si vigoureusement , qu'ils m'ont tué quantité de Chevaliers , & il ne leur en reste que quatorze : nous les eussions pris , s'ils ne s'étoient sauvés à la faveur de la nuit.

Le Roi entendant cela , se mit en colère , & dit à Aymon qu'il étoit un traître , qu'il s'excusoit de mauvaise grace , & dire cela à d'autres ; mais non pas à moi. Aymon dit au Roi : Sire , je vous assure que ce que je dis est véritable ; mais ne me croyez pas , interrogez ceux qui étoient avec moi : je ne suis ni menteur ni traître , & si quelques flatteurs vous ont mal parlé de moi , je suis prêt de leur donner le démenti.

Aussitôt il partit sans rien dire au Roi , & se retira chez lui , où il trouva la Duchesse qui lui fit bon accueil , & lui demanda comment il avoit fait. Il lui répondit qu'il avoit trouvé ses fils , lesquels il croyoit prendre pour les amener au Roi ; mais qu'ils s'étoient bien défendus , qu'ils lui avoient tué beaucoup de gens & s'étoient sauvés. *Béni soit Dieu* , dit la mère , j'en suis bien aise ; & moi je suis bien fâché de l'avoir fait , ayant été payé d'ingratitude. Je fus à Paris rendre compte au Roi de ce qui s'étoit passé ; mais après m'avoir écouté , il m'a qualifié de traître & de parjure ; mais je proteste qu'il s'en repentira dans peu de temps.





*Comme les quatre fils d'Aymon se jettèrent dans les Arden-
nes, & vinrent comme des sauvages; comme ils furent voir
leur mère qui leur donna de l'argent pour faire la guerre
à Charlemagne.*

Après que les quatre fils d'Aymon eurent perdu tout leur monde, ils se jettèrent dans la forêt d'Ardenne, où ils souffrirent toutes sortes de maux : tellement que le peu de Chevaliers qui s'étoient attachés à leur infortune périrent de misère & de faim. Ces quatre frères devinrent si maigres, qu'ils avoient peine à se soutenir. Ils furent long-temps en cet état n'osant paroître craindre d'être pris. Enfin se voyant si misérables, ils consultèrent entr'eux, & dirent : ne vaut-il pas mieux mourir une fois que d'être toujours à l'agonie sans pouvoir finir ? Alard prenant la parole, dit mes frères, si vous me voulez croire, nous sortirons d'ici & nous irons voir notre

mère, je suis assuré qu'elle nous assistera ; nous nous rafraichirons un peu, & puis nous prendrons une bonne compagnie, & irons servir quelque Monarque.

Renaud trouva ce conseil bon, se ressouvenant des richesses de son père & considérant la misère où ils étoient réduits : Il dit : mes frères, mais si notre père nous faisoit prisonniers & nous remis au Roi. Frère, dit Richard, je ne crois pas cela, pourvu que nous nous soumettions à lui, nous lui fléchirons le cœur ; mais en tout cas, il vaut bien mieux mourir dans un combat que dans une forêt, de faim & de soif, & comme on dit en proverbe, la faim met le loup hors du bois.

Ce conseil fut suivi & exécuté mieux qu'ils ne l'avoient projeté. Ils arrivèrent à Dordonne, les habitans ne les connoissoient pas, & les prenoient pour des Sarrasins. Ils mirent pied à terre devant le Palais, & donnèrent tenir leurs chevaux aux domestiques, puis montèrent dans la salle. Ils n'y trouvèrent personne, leur père étoit à la chasse, & leur mère bien triste dans sa chambre. Ils furent long-temps dans la salle sans qu'on leur dit mot. Enfin la Duchesse sortant de sa chambre, vit ses fils en si pauvre état, qu'elle ne les connut pas. Alard vouloit la saluer : Mais Renaud dit que non, pour voir quel accueil elle leur feroit. Elle les regarda, & leur dit : Dieu vous garde, mes amis, êtes-vous Chrétiens ? Oui, Madame ; mais les fatigues d'une longue guerre nous a réduits dans le triste état où vous nous voyez, & si vous voulez nous faire du bien nous vous serons obligés.

Elle commanda qu'on leur donna à manger, & leur dit : hélas ! mes amis, peut-être que mes fils sont dans la même nécessité, & ne crois pas les voir jamais ; car il y a sept ans que je n'ai pas su de leurs nouvelles ; en disant cela, les larmes lui tombèrent des yeux.

Renaud voyant la grande amitié de sa mère, lui dit : Madame, ne pleurez point vos enfans ; car les voici devant vous. Quand elle fut revenue de son étonnement, elle reconnut au visage de Renaud une marque qu'il avoit dès son bas âge. Alors elle l'embrassa, disant :

mon fils, où est votre beauté? vous êtes bien défiguré, pourquoi vous eâcher de moi, qui vous aime plus que moi-même.

Ensuite elle regarda les autres trois & les reconnut fort bien. Lors elle s'écria : hélas mes chers enfans, est-il possible que je vous voie comme vous êtes! Elle les fit mettre à table, & leur demanda de quoi étoit devenu leurs gens. Madame, notre père nous les a tués, & il en eut fait autant de nous, si Dieu ne nous eut préservés. Elle dit : ah! mes chers enfans, c'est votre père. Elle dit à un laquais de mettre leurs chevaux à l'écurie & d'en avoir soïn.

Pendant qu'ils étoient à table, le Duc Aymon vint de la chasse, où il avoit pris quatre cerfs & deux sangliers. Il entra dans la salle, & trouva ses fils qui dînoient avec leur Mère. Il ne les reconnut point, & demanda à sa Dame qui étoient ces gens-là? Elle lui dit : Sire, ce sont vos fils, que vous avez maltraités & chassés de par-tout; ils ont été contraints de vivre dans les bois comme les bêtes sauvages : il semble que vous ne les ayez faits que pour les détruire, & vous prie de les retirer pour ce soir, & demain ils partiront.

Aymon entendant ainsi parler la Duchesse, dit à ses enfans : malheureux que vous êtes, ne pouviez-vous pas aller par les Bourgs & les Villes, & les mettre à contribution. Mon père, dit Renaud, si votre pays est en paix, tous les autres ne le sont pas; vous pourriez faire cent lieues que vous ne trouveriez pas une bonne maison; tout c'est retiré dans les citadelles. Ah! mon cher père, que vous nous faites tort! Vous nous avez chassé de par-tout, vous nous avez tué nos gens, où voulez-vous que nous allions? Puisque vous nous haïssez tant, faites-nous trancher la tête, pour plaire à Charlemagne.

Quand Aymon ouït ainsi parler Renaud, son cœur s'attendrit, & se mit à pleurer, disant : Grand Dieu! qui m'avez fait tant de grâces que de me donner une si belle lignée, je me croirois le plus heureux homme du monde si mes fils pouvoient habiter au pays, & avoir

paix avec l'Empereur; car jamais le Roi Priam n'eut fils plus vaillant que moi; mais, infortuné que je suis, j'ai juré que je ne donnerois aucun secours à mes fils; mais au contraire, que j'aiderois à les prendre pour les lui amener. Ah! mon Dieu, ôtez-moi cette pensée, effacez mon parjure; car je l'ai fait inconsidérément.

Dans ce tems-là il se tourna vers la Duchesse, & lui dit : Madame, afin que je ne paroisse parjure envers le Roi, je vais à la compagnie, & vous pourrez donner à vos fils, ce que vous jugerez leur être nécessaire; & je prétends qu'ils lèvent des gens pour faire parler d'eux en Europe. La Dame le remercia du pouvoir qu'il lui donnoit, & d'abord elle disposa tout pour les faire équiper avec magnificence. Après que les équipages furent finis, elle les mena au trésor, & leur dit de prendre ce qu'ils voudroient. Renaud se voyant regalé de toutes les façons, remercia Dieu & sa mère du bien qu'elle leur avoit fait, principalement de les avoir fait rentrer dans l'amitié de leur père, ce qui l'avoit incité à leur faire le bien qu'ils recevoient.

Renaud ayant pris l'or & l'argent qu'il voulut, fit lever des soldats de tous côtés, & ayant choisi cinq cents bons hommes, il les équipa de pied en cap, & les monta de bons chevaux, puis dit adieu à sa mère & à ses amis. Comme il étoit sur le point de partir, son cousin Maugis arriva qui venoit de son pays. Etant descendu de cheval : il courut embrasser ses amis, & leur dit : mes cousins je remercie Dieu de ce qu'il nous rejoint encore. Et moi aussi, dit Renaud, car je vous croyois mort. D'où venez-vous dont maintenant? & vous quittant je fus chez moi pour y lever des troupes, afin de venger la mort de mon Père, & me joindre à vous. J'ai choisi pour cet effet mille bons Chevaliers qui sont tous près d'ici, avec deux mulets chargés d'argent, pour soutenir notre cause commune, & vous prie de les accepter. Renaud le remercia & les accepta.

Comme les quatre fils d'Aymon & leur cousin Maugis, arrivèrent en France où ils firent bien du mal, & comme Yon Roi de Gascogne les retint à son service.

Renaud & ses frères avec leur cousin Maugis ayant rassemblés leurs troupes, qui avoient quinze cents hommes en bon état, traversèrent la Brie, le Gatinois & l'Orléanois, passèrent la rivière de Loire, & firent du dégât par-tout où ils passèrent jusqu'à Poitiers, où ils apprirent que Yon Roi de Gascogne étoit attaqué par les Sarrasins. Maugis dit à Renaud : mon cousin, le Roi de Gascogne est un Prince de grand renom, allons lui offrir nos services. Renaud le trouva bon ; & ils prirent la route de Bordeaux, où ils arrivèrent avec leurs troupes.

Aussitôt ils furent se défarmer, & prirent de riches habits, ayant avec eux une grande suite. Quand ils furent arrivés au Palais, le Capitaine des Gardes voyant Renaud si bel homme & si bien accompagné, alla à sa rencontre, & lui dit : Monseigneur, soyez le bien venu, que souhaitez-vous ? Renaud lui rendit son salut, & lui dit qu'il vouloit parler au Roi. Monseigneur, dit le Capitaine, il est dans la salle du conseil d'État, où il cherche des moyens pour pouvoir se défendre d'un puissant ennemi qu'il a sur les bras, lequel brûle & saccage par-tout où il passe, & on dit qu'il est à présent dans Toulouse avec beaucoup de monde.

Renaud entendant cela, lui dit : cet ennemi est-il si puissant qu'on le fait ? En parlant ensemble le Roi arriva, qui fut bien surpris de voir de tels Seigneurs dans son Louvre. Ils saluèrent le Roi fort civilement, & lui dirent : Sire, nous sommes ici pour saluer votre Majesté & l'assurer en même-tems de nos très-humbles services. Messieurs, vos offres ne sont point de refus & les accepte ; mais il ne vous déplaira pas si j'ose vous demander qui vous êtes ? Sire, dit Renaud, nous sommes les quatre fils d'Aymon, Ducs de Dordonne, Chevaliers de l'Empereur Charlemagne, lequel nous ayant chassé de son pays à cause d'un accident arrivé entre nous, nous a fait

haïr

haïr de notre père & déshériter de nos biens ; ce qui est cause que nous errons ainsi dans le monde, cherchant un asyle plus assuré que notre propre domaine, ce que nous avons cru ne pouvoir mieux trouver qu'auprès de votre Majesté ; nous ne vous demandons aucune solde, seulement qu'après avoir servi votre Majesté, vous nous serviez aussi à la pareille contre nos ennemis.

Yon fut bien surpris d'un tel discours ; & regardant le Ciel, il remercia Dieu de la grace qu'il lui faisoit de lui envoyer ce secours, & leur dit : Messieurs, soyez les bien venus : je vous promets foi de Roi, que si jamais vous avez guerre, je vous servirai de tout mon pouvoir.

Borgon cet ennemi formidable étoit à Toulouse, où il fit assembler son Conseil, & leur dit : mes amis vous savez que quand le fer est chaud il faut le battre, vous entendez bien ce que je veux dire ; il me semble que tandis que les bleds sont grands, il faut descendre à Bordeaux ; car nos chevaux y trouveront de quoi manger. Il partit le matin avec vingt mille cavaliers, & vint camper près de Bordeaux, puis envoya quatre cents Sarrasins pour gêner le pays.

Le Roi ayant été averti, fit armer son peuple ; les quatre fils d'Aymon & leur troupe furent à cheval se présenter au Roi. Renaud lui dit : Sire, ne vous étonnez pas, Dieu nous assistera, & vos ennemis ne retourneront pas tous en leur pays. Renaud, dit le Roi, allez devant, & je vais vous suivre. Il sortit de Bordeaux monté sur bayard qui jetoit le feu par les yeux, & le poussa contre ses ennemis : ses gens le suivirent, & firent un tel massacre de Sarrasins, que la terre en étoit couverte. Borgon voyant son avant-garde défaite, s'avança avec le gros de la cavalerie pour faire tête.

Renaud voyant venir tant de monde, ne s'effraya pas, au contraire il encouragea ses gens, en disant : mes amis, c'est aujourd'hui qu'il faut exterminer tous ces Sarrasins, & planter la Croix de Jésus-Christ au milieu de leur camp. Borgon se mit à repousser les Chrétiens, & leur fit du mal ; mais Renaud & les siens, lui firent bientôt tourner

G

le dos, car après avoir perdu grand nombre de soldats ; il s'enfuit honteusement, & abandonna son armée, qui fut taillée en pièces.

Renaud voyant que Borgon fuyoit, le poursuivit, le combattit & le mit à bas. Borgon se releva d'abord, mit le sabre à la main : Renaud voyant cela, dit qu'il ne vouloit pas se prévaloir de son avantage, descendit de cheval, & se battirent rudement. Borgon voyant la force & l'adresse de Renaud, fut bien étonné, & eut peur de perdre la vie : il recula un peu, & dit à Renaud : brave Chevalier, je te prie de me faire quartier. Je le veux, dit Renaud, & Borgon se rendit à discrétion.

Ils remontèrent tous deux à cheval, & vinrent trouver le Roi Yon. Renaud lui dit : Sire, voici Borgon, je vous prie qu'il n'ait point de mal. Quand ses frères & Maugis virent cela, ils furent joyeux. Le Roi les ramena au Louvre, où ils furent bien traités, & dit à sa Cour qu'il feroit obligé toute sa vie aux quatre fils d'Aymon, car ils ont mis la paix en Gascogne. Le Roi leur donna tout le butin des ennemis, & ils le distribuèrent aux soldats.

Le Roi avoit une sœur fort belle, laquelle entendant parler de la valeur de Renaud, appela un Chevalier nommé Gautier, & lui demanda si ce qu'on disoit de Renaud étoit vrai. Il lui dit que c'étoit le meilleur Chevalier du monde ; car il a pris le Roi des Sarrafins, & nous a délivrés de ces ennemis. La Princesse entendant cela, en fut bien aise.

Quelques jours après Borgon dit au Roi : Sire, si votre Majesté veut me délivrer de ma captivité & mes gens, je vous donnerai dix charges d'or. Yon dit qu'il en parleroit à Renaud & à son Conseil ; ce qu'il fit, & la proposition fut acceptée. Borgon leur délivra les dix charges d'or que Yon voulut donner aux quatre fils d'Aymon ; mais ils le remercièrent.

Un jour que Renaud & ses frères avoient été chasser, ils passèrent au bord de la rivière de Gironde, ils virent un terrain élevé propre à y bâtir un Château, & résolurent de le demander au Roi.

Renaud prenant congé du Roi, lui dit : Sire, je ne fais pas si nos services vous sont agréables ; mais si votre Majesté vouloit nous permettre de nous retirer, nous lui serions obligés. Ah ! Messieurs, dit le Roi, pourquoi me voulez-vous quitter ? demandez-moi ce qu'il vous plaira, & ne me quittez pas. Sire, dit Renaud, nous ne vous quitterons pas ; mais je vous demande une grâce : c'est qu'en chassant près de Gironde ; j'ai vu un endroit propre à y bâtir un lieu de plaisance, si c'est votre volonté de nous l'accorder. Le Roi dit que c'étoit peu de chose, & qu'il le leur accordoit.

Le lendemain le Roi partit avec les quatre frères & vingt Chevaliers de sa garde, ils visitèrent l'endroit qu'ils trouvèrent fort commode. Mais un Chevalier tira le Roi à part, & lui dit : Sire, à quoi pensez-vous ? si vous permettez de bâtir ici un fort, par la suite vous aurez des Maîtres chez vous. Le Roi faisant réflexion sur ces paroles, vit bien que le Chevalier disoit vrai, mais il ne savoit que faire, ayant donné sa parole. Renaud connoissant quelque chose, lui dit : Sire, ne craignez rien de ma fidélité, je vous jure que je n'ai d'autre dessein que celui d'éviter la persécution de Charlemagne, & vous promets de vous servir en toute occasion.

D'abord il fit venir des Ingénieurs pour faire le plan de son château & mettre la main à l'œuvre. En premier lieu il fit faire des remparts de brique fort épais, puis fit faire le corps de logis & le donjon, après cela il le fortifia de quatre gros bastions & d'un ouvrage à corne qui aboutissoit à la rivière. Quand le Château fut achevé, le Roi le vint voir, & Renaud lui en fit voir toutes les particularités qu'il admira fort, principalement la fontaine qui étoit au milieu.

Le Roi dit en riant : Comment appelez-vous ce Château ? Sire, dit-il, il n'est pas encore baptisé, nous vous attendions pour lui donner son nom. Eh bien, dit le Roi, il s'appellera Montauban. Il fit publier que quiconque voudroit s'y établir, il les exemptoit de toutes charges pendant dix ans. Quand les peuples circonvoisins furent

cette franchise ; ils vinrent de toutes parts s'y établir ; & sachant que Renaud étoit ami du Roi, cela les excita davantage.

Quelques courtisans dirent au Roi de prendre garde que Montauban étoit bien fort, & que ses Maîtres étoient à craindre. Un Chevalier lui dit : Sire, je vous conseillerois de faire une chose. Et quoi, dit Yon ? C'est que pour vous bien maintenir avec de si vaillans Princes, il faudroit faire alliance avec eux, & donner votre sœur en mariage à l'incomparable Renaud : ce qui vous feroit redouter de tout le monde.

Le premier jour de Mai, Renaud & Alard s'en allèrent à Bordeaux voir le Roi, qui sachant leur arrivée, vint au-devant pour les embrasser. Comme ils étoient à s'amuser, vint le vieux Chevalier qui avoit parlé du mariage, qui leur dit : J'ai fait un songe cette nuit ; où il me sembloit voir Renaud monté sur un puits, & le peuple s'inclinoit devant lui, le Roi lui donnoit une colombe, & qu'ensuite il étoit venu un grand Sanglier du côté de Gironde, qui faisoit un grand fracas, & nul ne put l'arrêter que Renaud ; je ne sais ce que cela signifie. Lors survint le Docteur Bernard, qui dit : Seigneurs, s'il vous plaît, je vous l'expliquerai. Ils dirent qu'oui. Le puits signifie le Château que Renaud a fait faire ; le peuple qui s'inclinoit devant lui, sont les habitans d'icelui ; le don du roi, qu'il prendroit sa Sœur en mariage ; le sanglier, qu'un grand Prince attaqueroit le Roi Yon, & que Renaud le défendrait. Touchant le mariage, dit le Roi, de mon consentement il seroit déjà fait. Renaud le remercia, & dit : il ne tiendra pas à moi qu'il s'accomplisse.



Comme le Roi Yon après avoir reçu plusieurs services de Renaud, lui donna Clarice sa sœur en mariage, de laquelle il eut deux beaux enfans.

ALors de part & d'autre le mariage fut accordé. Le Roi Yon alla trouver sa sœur, qui étoit dans sa chambre, & lui dit ma sœur, j'ai arrêté votre mariage. Elle lui dit : A qui me donnez-vous, mon frère ? Le Roi répondit, au généreux Renaud.

La pucelle fut fort contente de cela, & dit au Roi que ce qu'il feroit elle l'accepteroit. Le roi la prit par la main, la mena dans la salle, & dit à Renaud en présence de tous : Vaillant Chevalier, voilà ma sœur que je vous donne. Sire, dit Renaud : Je vous remercie, un Chevalier comme moi ne mérite pas une si grande Princesse. Ils allèrent à l'Eglise, où Renaud la fiança. & trois jours après l'Archevêque Aldoin les épousa à l'aspect de toute la ville de Bordeaux.

Après cela Renaud amena sa femme à Montauban, où ils furent reçus fort honorablement de tout le monde.



Comme Charlemagne somma le Roi Yon de lui rendre ses ennemis. Comme Roland fut fait Chevalier, & comme Renaud gagna la couronne du Roi à la course.

Charlemagne étant à Paris, fit un vœu d'aller à saint Jacques en Galice, pour une victoire qu'il avoit remportée sur les Sarrasins. Il partit de Paris, & amena avec lui Oger, Nesme & plusieurs autres. Quand ils furent arrivés à l'Église, le roi offrit dix mars d'or. Après avoir fait sa dévotion, il traversa l'Espagne, vint à Toulouse, puis à Montauban, où il admira le Château nouvellement bâti, disant que le roi Yon vouloit faire la guerre, puisqu'il faisoit construire des Citadelles si fortes. Il demanda à un homme du pays comment se nommoit le Château. Sire, dit-il, on le nomme Montauban : c'est Renaud qui l'a fait faire. L'Empereur en fut irrité.

Peu de tems après être arrivé à Paris, il dit à Oger & à Nesme, d'aller de sa part dire à Yon, de lui remettre

les quatre fils d'Aymon entre ses mains, ou autrement qu'il lui déclaroit la guerre. Oger dit : nous vous obéirons, mais donnez-nous des gens pour nous accompagner ; Charlemagne lui dit de prendre cent Chevaliers, & de partir. Quand Oger fut arrivé à Bordeaux, on lui dit que le Roi Yon étoit à Montauban, il s'en retourna, & sur la route il trouva le Roi Yon, & lui dit : Sire, l'Empereur nous envoie vous demander ses ennemis, les quatre fils d'Aymon, que vous avez retiré en ce pays, pour être conduit à Paris, & si vous ne le faites pas, il vous déclarera la guerre. Oger, dit le Roi, il est vrai que j'ai rerenu les quatre fils d'Aymon, & c'est Dieu qui les envoya à mon secours ; car sans eux les Sarrasins eussent investis mon Royaume ; & pour récompense, j'ai fait épouser ma sœur à Renaud, c'est pourquoi je serois un méchant homme si je trahissois mon sang & mes bienfaiteurs. Je vous prie de dire à Charlemagne, que je ne suis pas capable de faire une telle lâcheté.

Oger & ses gens repartirent pour Paris, & rendirent compte de ce qui s'étoit passé à l'Empereur, qui en fut irrité ; & comme il réfléchissoit sur cela, il survint un beau jeune homme qui avoit avec lui trente-deux jeunes Ecuyers ; il salua l'Empereur avec grace, qui lui dit : qui êtes-vous ? Sire, mon nom est Roland, fils de votre sœur & du Duc Milon. L'Empereur fut fort joyeux & l'embrassa plusieurs fois, lui disant : je veux vous faire demain Chevalier, afin de combattre Renaud. Sire, dit Roland, je ferai votre commandement, & vous promets que Renaud n'aura point de quartier ; car il tua mon cousin Bartelot, & j'en aurai vengeance.

Le lendemain matin Charlemagne fit son neveu chevalier avec l'applaudissement de toute sa Cour. Pendant que la Fête se faisoit, vint un Courrier de Boulogne demander du secours à l'Empereur contre les Sarrasins qui tenoient la Ville assiégée. Le Roi en fut bien surpris ; mais Roland lui dit : Sire, si vous voulez me donner des troupes, j'irai faire lever le siège. Le Roi lui dit : je le veux & me repose sur vous. Il lui donna vingt mille hommes, & lui recommanda d'en avoir soin.

Ils arrivèrent de nuit près du camp des ennemis & s'em-
busquèrent dans des bois. A l'aube du jour ils virent des
Sarrasins qui emmenèrent grand nombre de prisonniers ,
& beaucoup de bétail. Roland & son armée se jetèrent
dessus , délièrent les esclaves & emmenèrent le bétail. Les
assiégeans ayant ouï le bruit , vinrent au secours de leurs
gens. Roland se jeta sur eux , & fit un tel carnage , que
la terre étoit couverte d'hommes & de chevaux morts ,
& fit prisonnier le Roi Accupa qui les commandoit. Le
reste des infidèles prit la fuite ; les François les poursuivi-
rent , les mirent en pièces ou les firent prisonniers. Accupa
dit à Roland de l'amener à l'Empereur , que lui & sa fa-
mille se feroient Chrétiens ; ce que Roland fit.

Charlemagne ayant appris la victoire & l'arrivée de Ro-
land & d'Accupa , vint les recevoir. D'abord que Roland
le vit ; il mit pieds à terre & lui présenta le Sarrasin , &
lui dit : Sire , il m'a promis de se faire chrétien & sa fa-
mille , & qu'il vous payeroit un tribu annuel , si vous lui
vouliez faire grace. Neveu , dit-il , je ne me fie pas à lui ,
il faut le mettre en prison. Ensuite Charlemagne dit au
Duc Nesme : que dites-vous de mon neveu Roland ? Sire ,
dit Nesme , je ne crois pas qu'au monde il y en ait un
tel : il a tout seul défait les ennemis , & s'il avoit un cheval
plus fort , il n'y a homme qu'il ne renverse. Comment
ferons-nous , dit le Roi pour en trouver un bon ? Nesme
lui répondit qu'il falloit faire assembler toute la Noblesse ,
& promettre sa couronne d'or pour prix à celui qui cour-
roit le mieux , & par ce moyen vous connoîtrez le
meilleur cheval , lequel vous pourrez acheter. Le Roi
dit : voilà qui est bien ; il fit faire une assemblée & pro-
posa ce que Nesme avoit dit.

Un homme de Montauban étant à Paris , appris ce qui
se passoit , & le rapporta à Renaud , qui fut bien aise de
cette nouvelle , & se mit à rire , disant à Maugis : Charle-
magne verra le meilleur de tout le monde , je lui aurai
sa couronne sans qu'il me connoisse. Cousin , dit Maugis ,
souffrez que je vous fasse compagnie. Renaud accepta
son offre , & fit appeler ses trois frères , qui prirent les

gens

gens qu'ils voulurent , & partirent pour Paris.

Quand ils furent à Orléans , on leur demanda d'où ils
étoient ? Maugis répondit pour tous , dit : nous sommes
Bernois , qui allons à Paris pour essayer nos chevaux , &
passèrent outre. Étant arrivés à Paris , ils furent loger au
Faubourg saint Antoine. Les gens du Roi leur de-
mandèrent qui ils étoient ? Maugis répondit qu'ils étoient
de Péronne. Nesme qui étoit présent , voyant que Renaud
ne disoit mot , demanda qui il étoit ? Monsieur , dit Mau-
gis , c'est un homme qui ne sait pas parler français. Il lui
dit : mon ami , d'où es-tu ? Renaud répondit : *Y ne sai
point France en Breton parler cheval à Paris couronne Roi
non drap homis haigner mi.* Alors le Duc Nesme se mit à
rire , disant : qui diable t'as si bien appris à parler français ,
& s'en alla. Ils entrèrent dans l'auberge , & firent ar-
ranger leurs chevaux. Maugis prit de la foie , & en lia
le pied à bayard , puis avec certaines drogues dont il le
frotta , il le fit paroître d'un gris pommelé , il oignit
aussi le visage de Renaud d'une pommade , qui fit qu'il
ne paroissoit pas avoir guerre plus de vingt ans. Ayant
ainsi accommodé Renaud & son cheval , il dit à ses
cousins : ne les ai-je pas bien transfigurés ; qu'en dites-
vous ? Ils se mirent tous à rire.

Charlemagne voyant que toute la Noblesse étoit arri-
vée , appela le Duc Nesme , Oger le Danois & Fouques
de Montmorillon , leur dit : Seigneurs , prenez cent Che-
valiers , & allez vous mettre sur le chemin d'Orléans , &
ne laissez passer personne sans savoir qui c'est ; car je crains
fort que Renaud ne vienne. Ils s'en allèrent , & s'arrê-
tèrent au Bourg-la-Reine , où ils demeurèrent long-temps ,
& ne voyant passer personne , ils s'en retournèrent à
Paris.

Le lendemain jour de la course , ils allèrent ouïr la Messe
avec les autres. Le service étant fini , le Roi monta à
cheval avec toute sa Cour , & se rendirent au lieu destiné.
Renaud & Maugis suivirent le Roi ; & bayard alloit
boiteux. Le Roi commanda que sa couronne sur mise
au bout des lices , avec cinq cents mares d'argent , & les

H

draps proposés, ce qui fut exécuté par le Duc Nesme & Oger. Lorsque tout fut prêt, le Roi défendit à tous les Chevaliers d'avoir dispute entr'eux. Ils se moquoient de Renaud & de son cheval qui clochoit, ne sachant pas la finesse qui étoit faite. Maugis voyant que le signal de la course se donnoit, ôta promptement la soie qui serroit le pied de bayard, qui eut bientôt passé les autres, quoiqu'ils fussent devant. Quand ceux qui gardoient les lices virent bayard courir ainsi, ils furent fort surpris, & dirent entr'eux : j'admire ce cheval : il n'y a qu'un moment qu'il étoit boiteux, à présent il les passe tous. L'Empereur dit au Duc de Normandie : vit-on jamais de plus beaux chevaux qu'il y en a ici ? Non certes, dit le Duc : mais ce pommelé les a tous passés ; il ressemble bien à bayard, & s'il étoit du poil, je dirois que c'est lui. & celui qui le monte est un homme adroit.

Renaud étant le premier au bout de la course, prit la couronne & laissa le reste : puis revint vers le Roi, qui lui dit : ami, ma couronne est à vous ; mais si vous voulez me vendre votre cheval, je vous en donnerai ce qu'il vous plaira. Par ma foi dit Renaud, je ne l'ai pas amené ici pour le vendre, un autre ne s'en serviroit pas comme moi : je suis Renaud qui emporte votre couronne : cherchez un autre cheval pour Roland ; car le mien me fait besoin. Il piqua bayard qui disparut comme un éclair. Charlemagne entendant cela, pensa mourir de dépit, & cria à haute voix de courir après pour le prendre. Les Chevaliers obéirent ; mais leur poursuite fut inutile ; car bayard les laissa derrière lui, & passa la Seine à la nage : étant au delà, le Roi lui fit dire de lui remettre sa couronne, qu'il lui donneroit trêve pour deux ans. & le montant de ce qu'elle valoit en argent. Par ma foi, dit Renaud, c'est un gage précieux, je le veux garder, & ferai mettre l'escarboucle au plus haut de la tour de mon château. pour servir de fanal aux passans.

Charlemagne voyant cela, fut plus irrité qu'auparavant, & ne sachant plus que dire, il se retira tout confus. Renaud galopa sans s'arrêter jusqu'à Melun, où il rencontra

ses frères qui l'attendoit avec impatience. Ils s'embrassèrent tendrement, & comme ils le félicitoient, Maugis arriva, & leur dit qu'il falloit partir promptement, parce que les gens de Charlemagne les poursuivoient. En peu de temps ils arrivèrent à Orléans, où ils passèrent la Loire, puis firent tant qu'ils arrivèrent à Montauban ; ils furent bien reçus de la Dame Clarice & de ceux du Château. Renaud leur raconta le suet de son voyage à Paris, & comme il avoit gagné la couronne de Charlemagne, ce qui les rendit joyeux.



Comme Charlemagne assiégea Montauban dont au commencement Renaud gagna la bataille.

Pendant que les quatre fils d'Aymon étoient à Montauban, Charlemagne songeoit à leur faire la guerre. Il assembla son Conseil & leur dit : Seigneurs, comment ferai-je pour me venger de Renaud ? Vous savez comme il m'a rebuté & s'est moqué de moi en emportant ma cou-

ronne ; je mourrai de déplaisir si je ne suis vengé. Nesme, dit : Sire, si vous voulez me croire, vous ferez un Edit pour que toutes vos troupes soient prêtes à la Chandeleur prochaine, & faire des magasins de vivres pour plusieurs années, afin d'avoir Montauban par famine, & vous venger de vos ennemis.

Charlemagne remercia Nesme, & lui dit que son avis étoit bon, qu'il le suivroit. Il fit faire en conséquence une Lettre circulaire qu'il envoya par-tout son Empire, contenant : que tout homme qui avoit accoutumé de porter les armes, fut rendu à Paris au commencement de Février. Quand les Gentilshommes virent cet Édît, chacun s'appréta pour obéir à l'Empereur. L'assemblée fut si nombreuse, qu'ils ne purent tous loger dans Paris. L'Empereur les ayant fait assembler, leur dit : Messieurs, vous savez que le Roi de Gascogne a retiré mes ennemis mortels en son pays : ce sont les quatre fils d'Aymon ; vous savez le tort qu'ils me font, & veut en avoir vengeance, c'est pourquoi je vous ai demandé.

Sire, dit le comte de Nanteuil, vous voyez que nous venons d'Allemagne, & que nous sommes las, dispensez-nous, s'il vous plaît, de faire cette campagne, & faites marcher ceux qui n'ont pas servi. Ce discours ne plut pas à l'Empereur : mais ayant fait réflexion, il remit par un second Édît, l'assemblée de ses troupes aux Fêtes de Pâques.

Un espion de Renaud qui avoit entendu tous ces discours, en avertit son maître qui en fut bien aise. Aussitôt il dit à ses frères : je vous annonce la nouvelle que le Roi nous vient assiéger, & qu'il mène avec lui toutes les forces de France, songeons à le bien recevoir, ils auront plus d'affaires qu'ils ne pensent. Alard prenant la parole, dit : mon frère, pourvu que Dieu nous conserve la vie, j'espère que nous vaincrons nos ennemis.

Les Fêtes de Pâques étant venues, Richard de Normandie fut le premier qui vint avec plusieurs braves Chevaliers. Puis vint Sanson de Bretagne, qui amena aussi une fort belle compagnie. Après vint Désirs d'Espagne,

qui amena six mille hommes. Geofroi Comte d'Avignon, qui avoit fort belle compagnie. Puis vint Berceau d'Allemagne, qui avoit amené quantité de monde : l'Archevêque Turpin avec belle compagnie, dont l'Empereur fut bien aise, parce qu'il étoit un de ses principaux Conseillers.

Quand toute l'armée fut assemblée, il fit si cher vivre à Paris, que si le Roi y eut demeuré guère plus, le menu peuple fut mort de faim ; il fit revue de son armée, & la fit partir aussitôt. Il s'y trouva trente mille jeunes Chevaliers, & plus de soixante mille vieux. Le Roi fit Roland Général de son armée. Il prit la route de Montauban, où étant arrivé il investit la place, & voulut d'abord donner l'assaut, mais Charlemagne dit qu'il falloit plutôt les faire sommer à se rendre ; & s'ils refusoient de le faire, qu'alors on la donneroit.

Lors il fit monter un Chevalier tout désarmé sur une mule, & l'envoya à la porte du château demander à parler à Renaud. Ceux qui gardoient la porte, voyant que s'étoit un Messager, le firent entrer & l'amènèrent à Renaud, lequel le salua humblement, & lui dit : Sire, l'Empereur vous mande que si vous voulez vous rendre & lui donner votre frère Richard pour en faire à sa volonté, il vous fera grâce, & si vous ne le faites pas, il assiégera votre château, & s'il peut vous prendre, il fera de vous une cruelle justice.

Quand Renaud l'eut entendu, il se mit à sourire, en disant : ami, dites à votre Maître, que je ne suis pas si lâche que de lui vendre mon frère, si je faisois ce fratricide, lui-même m'en blâmeroit ; mais dites-lui, s'il vous plaît que moi & mes frères sommes ses serviteurs ; & nous nous soumettrons à lui comme à notre Souverain, pourvu qu'il nous pardonne le passé ; & s'il ne le veut faire, Dieu nous assistera. Le Messager rapporta cela à l'Empereur, ce qui ne fit que l'irriter davantage.



Comme Renaud emporta le dragon de dessus la tente de Roland tandis qu'il étoit à la chasse avec Olivier.

Charlemagne voulant absolument prendre Montauban fit placer sa tente auprès de la porte. Il y eut d'abord plus de mille tentes autour de Montauban. Roland fut si orgueilleux qu'il fit mettre un dragon sur la sienne; il voulut considérer de près la situation de la place, & l'ayant examinée, il dit : je ne crois pas que cette place soit prise de long-temps. Olivier dit qu'ils en avoient bien pris de plus fortes, nous prîmes bien Lauzanne, & abattîmes la grande tour de Constantinople, je crois que Montauban n'est pas plus fort, & si les fils d'Aymon ne se rendent, ils sont en danger d'être pris. Ils n'en feront rien, dit Roland, & je vous jure qu'avant qu'ils se rendent, il y en a dans l'armée qui voudroient être à Paris.

Un jour que Roland se promenoit avec l'Archevêque Turpin & Olivier, il leur dit nous sommes très-bien

pour chasser, il y a ici quantité de gibier, allons en prendre avec nos faucons. Sire, dit l'Archevêque, vous pouvez y aller; mais je ne quitterai point. Roland & Olivier s'en allèrent avec trente de leurs meilleurs Chevaliers; prirent leurs faucons, & furent désormais se divertir au bord de la rivière où ils prirent beaucoup d'oiseaux.

Un espion de Renaud qui étoit au camp du Roi, vint l'avertir de ce qui se passoit. Aussitôt il fit avertir ses frères & Maugis, & leur dit que Roland, Olivier & trente des meilleurs Chevaliers de l'armée, étoient allés chasser aux oiseaux; que ferons-nous? Cousin, dit Maugis: il faut aller attaquer pendant leur absence le camp de nos ennemis. Les frères de Renaud furent du même avis, & l'on donna en conséquence des ordres pour cette exécution.

Renaud voyant tous ses gens prêts, leur dit: Messieurs, si nous avons le bonheur de vaincre nos ennemis, je vous donne tout le butin que nous ferons sur eux. Sire, dirent-ils, étant en votre compagnie nous vaincrons le diable. Ils passèrent par la faulx-porte & se rendirent au camp, qui étoit gardé par Turpin, qui voulant regarder du côté du bois vit les ennemis, dont il fut bien surpris. Il appela Oger le Danois, qui mit l'épouvante dans le camp.

Renaud se voyant découvert, encouragea ses gens, & dit à Maugis de prendre mille Chevaliers, & de demeurer dans le bois jusqu'à ce qu'il seroit besoin de les secourir. Maugis fit son commandement: Renaud piqua bayard, & le premier qu'il rencontra, fut Aymeri comte de Nicol, à qui il passa sa lance au travers du corps, puis prit son épée, fit un tel fracas que tous fuyoient sa rencontre.

Quand l'Archevêque Turpin vit Renaud, il courut sur lui à toute bride; ils se donnèrent de si rudes coups, qu'ils firent voler leurs lances en pièces: mais ni l'un ni l'autre ne tomba. Renaud ayant pris son épée lui en donna un si rude coup sur son casque, qu'il le fit chanceler, & lui dit: Père, vous seriez mieux dans votre Eglise à chanter l'Office que d'être là. Enfin tout le camp se troubla, & il y eut tant de coups donnés de part & d'autre,

que la terre étoit couverte de morts. Alors Oger arriva monté sur Boifort, il frappa Richard frère de Renaud si rudement, que son cheval tomba. Se voyant démonté, il mit l'épée à la main & se défendit généreusement. Renaud voyant Richard à bas, courut contre Oger, & lui porta un si rude coup, qu'il mit l'homme & le cheval par terre, prit Boifort par la bride, & dit à Oger : vous avez mal fait d'abattre mon frère, vous qui devriez nous aider contre tous, vous faites pire que tous, & vous n'en usez pas en cousin ; mais pourtant prenez votre cheval, à condition qu'une autrefois vous nous rendrez la pareille. Oger le lui promit & le remercia.

Renaud voyant le combat échauffé, se mit au fort de la mêlée frappant à droit & à gauche, y fit un terrible carnage. Les ennemis lassés, se voient contraints de prendre la fuite & d'abandonner leur camp, qui fut mis au pillage. Maugis pendant l'action vint à la tente de Roland, & emporta le dragon qui étoit dessus, & le mit au haut de la tour de Montauban. Après qu'ils furent défarmés, Renaud fit apporter le butin devant lui, & le distribua à ses gens. L'Empereur qui aperçut de loin le dragon sur la tour du Château, crut que Roland l'avoit prit ; mais il se trompoit bien.

Comme Roland & Olivier revenoient de la chasse aux oiseaux, Rambeau le franc vint à leur devant, qui leur dit : vous pourrez vendre vos oiseaux bien chers, car ils vous coûtent beaucoup. Les fils d'Aymon nous ont battus, pillé le camp & ont enlevé votre dragon, & l'ont mit sur la tour du Château ; Roland entendant cela, pensa mourir de déplaisir, & devint comme immobile. Ah ! dit-il, que dira mon oncle ? Turpin & les autres Seigneurs le consolèrent, lui disant : qu'à la guerre se faisoit tous les jours des cas pareils. Ils allèrent vers Charlemagne, & après eux venoient plus de cent Chevaliers à pied, qui avoient perdus leurs chevaux dans ce combat. Roland fut deux jours dans la tente de Nesme sans oser paroître. Cependant l'Archevêque Turpin alla voir Charlemagne, & lui dit : Sire, j'ai une mauvaise nouvelle à vous dire.

Quoi,

Quoi, dit-il : C'est que les quatre fils d'Aymon nous ont battus & pillé tout ce qui étoit dans nos tentes, ainsi que le dragon de Roland, & nous ont fait quantité de prisonniers.

L'Empereur en fut si fâché, qu'il jura par saint Denis qu'il s'en vengeroit. Il manda à tous les Princes de venir sous son pavillon, & leur dit : Seigneurs, vous savez la perte que je viens de faire, comment ferons-nous pour nous venger ? Sire, dit Nesme, je vous conseille de demander au Roi Yon, qu'il vous mette vos ennemis entre les mains, ou autrement que vous le prendrez à partie, & lui ferez une rude guerre. L'Empereur goûta fort cet avis, ainsi que tous les Seigneurs. Il dépêcha un Héraut d'armes, & lui donna des lettres de cachet contenant ses volontés.

Le Roi Yon fut fort surpris de ce Messager, ne s'attendant point à cela, & ayant ruminé en lui même, il dit au Messager, que dans deux jours il feroit réponse. Sire, dit-il, je l'attendrai. Le Roi entra dans sa chambre avec plusieurs Princes, & leur dit : Seigneurs, j'ai une affaire qui est importante à vous communiquer ; c'est que l'Empereur est prêt d'entrer dans mon pays avec cent mille hommes, qu'il ruinera par-tout où il passera & me détrônera ; il refuse de lui mettre entre les mains les quatre fils d'Aymon, que me conseillez-vous ? Gaudesroi, son neveu se leva, & lui dit : Sire, je ne vous conseille point de trahir de si bons amis & serviteurs ; cela nous seroit un reproche éternel & aux vôtres ; d'ailleurs, Renaud étant votre beau-frère, oseriez-vous commettre une telle lâcheté ? Ils ont chassé les Sarrasins qui désoloient tout votre pays ; pour récompense oseriez-vous les livrer à leur capital ennemi, pour les voir périr de la main d'un bourreau ? Il vaut mieux les faire évader, peut-être trouveront-ils quelque asyle plus assuré sur les terres d'un autre Prince. Les autres Princes furent d'avis contraire, & dirent qu'il valoit mieux perdre quatre hommes qu'un Royaume.



Comme le Roi Yon fut conseillé de livrer les quatre fils d'Aymon au Roi Charlemagne.

Quand Yon vit que la plupart de son Conseil demeurait d'accord, qu'il pouvoit sans scrupule livrer ces quatre frères, il se mit à pleurer, disant : Ah ! Renaud, que je souffre pour vous ! car vous perdrez la vie & moi l'honneur & la grace de Dieu. Il se fit un beau miracle ce jour-là ; car la chambre où se tint ce conseil de trahison étant blanche parut toute noire.

Un chacun s'étant retiré, Yon se mit à penser comment il feroit : & ayant assez ruminé, il résolut de faire sa trahison ; il fit venir pour cet effet son Chambellan, & lui fit dresser une lettre pour l'Empereur, portant que dans dix jours il lui livreroit les quatre fils d'Aymon, & qu'il les trouveroit aux plaines de Vaucouleurs montés chacun sur une mule, couverts de manteaux, portant en leurs mains des fleurs afin d'être mieux connus, & qu'ils

seroient accompagnés de huit Comtes de son Royaume, & que s'ils lui échappoient, il ne l'en blâma pas.

Quand Charlemagne eut reçu cette lettre, il appella Fouques de Montmorillon & Oger le Danois, & leur dit : Seigneurs, je vous ai fait appeler pour vous faire part de mon secret ; mais il faut que vous me promettiez sur votre foi, que nul ne le saura que nous trois, jusqu'à ce que l'affaire soit faite. Sire, dirent-ils, nous ne voulons rien savoir, si vous ne prenez notre serment.

Vous irez aux plaines de Vaucouleurs avec mille Chevaliers armés ; quand vous y serez arrivés, vous trouverez les quatre fils d'Aymon, & vous commande de les amener morts ou vifs. Sire, dit Oger, comment les connoîtrons-nous ? Vous les connoîtrez, dit le Roi, en ce qu'ils seront couverts d'un manteau d'écarlate fourré d'hermine, & portant des fleurs à la main. Sire, dit Oger, cela me fait bien de la peine que vous me donniez une telle commission contre mes proches parens ; car il ne me convient guères de me présenter là, cela me sera reproché toute la vie ; mais puisque je suis à votre service & que j'ai prêté serment de fidélité, j'obéirai à vos ordres.

Ils partirent secrètement, & se rendirent au lieu destiné, & se cachèrent dans un bois jusqu'à ce que les quatre fils d'Aymon arrivèrent.

Après que Charlemagne eut reçu le serment de fidélité de Fouques & d'Oger, il écrivit une lettre au Roi Yon ; qui la fit lire à Goudard son Secrétaire, qui voyant comme Renaud & ses frères devoient être pris se mit à pleurer. Yon voyant cela, lui dit de lui être fidèle, sous peine de vie. Aussitôt après, il prit cent hommes bien équipés, & partit pour Montauban.

Quand il fut arrivé, il fit loger ses gens dans les Faubourgs, puis monta au Palais comme il avoit accoutumé. Sa sœur courut pour l'embrasser tendrement ; mais ce frère plein de trahison tourna la tête, lui disant : qu'il avoit mal aux dents ; ne lui voulut guères parler, & se fit apprêter un lit pour se reposer. Quand il fut couché, il disoit à soi-même : ah ! mon Dieu, je fais mourir les

plus braves Chevaliers du monde, & mon frère même ! Ne suis-je pas un second Judas ! cela me fera reproché éternellement.

Les fils d'Aymon revenant de la chasse, furent bien joyeux d'apprendre l'arrivée du Roi Yon, à Montauban. Ils furent d'abord le trouver au lit & l'embrassèrent. Lors il leur dit : j'ai été au camp du Roi qui m'a blâmé de ce que je vous ai retiré ici ; mais lui ayant dit mes raisons, nous sommes demeurés d'accord. Enfin il veut la paix, pourvu que vous lui fassiez la soumission que je vais vous proposer. Il demande que vous alliez aux plaines de Vaucouleurs avec vos épées seulement, montés sur des mules, & vêtus de manteaux écarlate, ayant des fleurs à la main, & je ferai aller avec vous huit de mes Comtes. Là vous trouverez les douze Pairs de France avec le Roi qui vous pardonnera le passé, me l'ayant juré sur sa foi.

Sire, dit Renaud : je ne me fie guère à Charlemagne ; mais cependant sur votre parole nous nous y rendrons. Renaud raconta à sa Dame ce qui se passoit, qui ne vouloit pas consentir à ce départ crainte de trahison : quoique pourtant elle ne croyoit pas que son frère eût l'âme si noire pour commettre une si grande lâcheté. Elle dit que ce lieu paroïssoit trop dangereux, & que si Charlemagne vouloit faire sa paix, il faudroit choisir un lieu près de Montauban, afin de ne rien risquer. Madame, il faut que j'y aille puisque j'ai promis.

En sortant de la chambre, il alla dire au Roi Yon que ses frères ne vouloit point y aller sans être armés & montés sur leurs chevaux. Non, dit Yon ; Charlemagne vous craint trop ; si vous alliez autrement, que je n'ai dit, il croiroit que je l'aurois trahi ; mais si vous ne voulez pas y aller, n'y allez pas. Enfin il fut décidé qu'ils partiroient le lendemain matin après la Messe. Ils déjeûnèrent, & s'en allèrent à la garde de Dieu avec les huit Comtes qui savoient tout le mystère.



Comme les quatre fils d'Aymon partirent, croyant faire leur paix avec Charlemagne.

Les quatre frères & les huit Comtes étant arrivés près de la plaine de Vaucouleurs, n'y virent personne, parce que les gens du Roi, s'étoient embusqués dans les bois, pour les attaquer avec plus d'avantage. Alard voulant tourner la tête, aperçut des gens couchés par terre, il dit à ses frères : je crois que nous sommes trahis, retournons-nous-en.

Comme ils s'en retournoient, Renaud vit venir des cavaliers qui galoppoient après eux, & Fouques de Montmorillon à la tête. Les huit Barons dirent alors à Renaud : nous nous en allons, car nous ne faisons rien ici. Ah ! parbleu, dit Renaud, vous êtes tous des traîtres, vous en partirez les premiers, & de leurs épées il les exterminera. Renaud dit à ses frères de se bien défendre, & cria Montauban ; Alard S. Nicolas ; Guichard Balançon,

& Richard Dordonne. Fouques avec sa troupe les joignit & leur dit : vous venez chercher votre mort ; celui que vous croyez votre meilleur ami, vous a trahi : maintenant sera vengé la mort de Bartelot que vous tuâtes d'un coup d'échiquier ; toute votre résistance ne servira de rien ; si vous ne vous rendez vous êtes morts. Fouques, dit Renaud, vous parlez en insensé, croyez-vous m'amener vif à Charlemagne ? Vous devriez agir en vrai Chevalier, & tâcher de faire nos accords avec l'Empereur, & si vous voulez le faire, je vous fais présent de bayard. Par ma foi, dit Fouques, je ne vous laisserois pas pour mille marcs d'or ; car nous avons juré à Charlemagne de vous amener mort ou vif. Puisqu'il est ainsi, dit Renaud, il faut combattre jusqu'à la mort.

Se voyant enfin en nécessité de combattre, ils se jetèrent parmi leurs ennemis comme des lions furieux, & firent tant par leurs forces & adresses, qu'ils mirent trois cents Chevaliers en déroute. Ce que voyant Fouques, il attaqua Renaud, & lui perça la cuisse d'un coup de lance : mais il ne demeura pas long-temps, sans être payé de sa peine ; car Renaud se sentant blessé, lui fendit la tête en deux, & lui dit : ah ! méchant homme, tu ne me feras pas pendre ; puis sautant sur son cheval qui étoit fort bon, prit son bouclier & sa lance, & courut sur ses ennemis, disant : mes frères, avant que je meure j'en ferai bien mourir d'autres.

Quoique Renaud fut mal à son aise sur ce cheval, qui étoit trop bas pour lui, il ne laissa pas de renverser trois Ducs, quatre Comtes & douze Chevaliers, dans moins de demi-heure. Renaud ayant fait ces vaillantises, regarda autour de lui, & fut bien étonné de ne point voir ses frères, il eut peur qu'ils fussent pris ; mais il se rassura quand il vit venir Alard monté sur un beau cheval, un bouclier & une lance à la main qu'il avoit gagné ; mais il étoit fort blessé. Guichard & Richard arrivèrent aussi bien montés ; & s'étant ainsi rassemblés, la bataille recommença ; vous eussiez dit que ce n'étoit pas des hommes, mais des diables incarnés.

Les gens de Charlemagne se voyant ainsi maltraités par quatre hommes, dirent que cela surpassoit les forces humaines, néanmoins ils se rallièrent, & les attaquèrent de tous côtés, dont il y eut bien des coups donnés. Le cheval de Guichard fut tué, lui blessé & fait prisonnier.

On lui lia les mains & les pieds, on le mit sur un cheval, & on le plia dans un manteau pour l'envoyer à l'Empereur. Renaud voyant cela devint furieux & dit à ses frères : Laisserons-nous ainsi emmener notre frère au gibet ? Tous nos beaux faits seroient comptés pour rien, si nous laissons périr notre frère ; suivez-moi, il n'en peut arriver que la mort.

Aussitôt il poussa vers ses ennemis, se jeta dans la presse l'épée à la main, & s'ouvrit bientôt une belle carrière. Ses frères ne faisoient pas moins leur devoir & ne laissoient perdre aucun coup. Ceux qu'Oger commandoient lâchèrent le pied, tellement que ceux qui voulurent résister furent taillés en pièces.

Renaud commanda à Alard de délier leur frère, de le faire monter à cheval, & lui choisit une forte lance, s'il pouvoit s'en servir. Alard lui dit : je le veux bien, mais si nous nous séparons peut-être qu'on nous battra, & si nous allons ensemble, on n'osera nous attaquer.

Renaud l'approuva, ils furent délier Guichard, le firent monter à cheval, lui donnèrent un bouclier & une lance. Les trois frères furent ensemble chercher Richard, qui combattoit vaillamment autour d'un rocher contre un grand nombre de soldats. On lui avoit tué son cheval sous lui, & il étoit bien blessé : toutefois il n'avoit pas laissé de tuer une vingtaine de Chevaliers, dont il étoit si las qu'il ne pouvoit plus se tenir, & se battoit en retraite autour du rocher, lorsque Gérard de Vaucouvent lui dit : maintenant il faut que tu périsses ou que tu te rende, & que je venge la mort de mon cousin Fouques. Je ne me rendrai jamais, dit Richard ; j'aime mieux mourir en combattant.

Aussitôt Gérard lui porta un coup de lance ; mais Richard le para avec la sienne quoiqu'à pied, & empêcha

que le coup ne fut mortel. Gerard commença à crier que Richard étoit mort, & qu'il ne restoit plus que trois fils d'Aymon, & qu'il falloit les avoir pour les amener à Charlemagne. Ces paroles aigrèrent si fort Richard, qu'il se leva tenant son ventre d'une main, l'épée de l'autre, & en lâcha un si rude coup sur Gérard, qu'il le fendit comme un cochon, & se recoucha; car il perdoit beaucoup de sang.

Ses frères survinrent en déplorant leur désastre, & disoient : Ah! perfide Roi Yon, où est ce que tu nous a envoyé? Est-ce notre récompense de t'avoir tiré des mains des Sarrasins qui ravageoient ton pays, & qui sans doute t'eussent rendu esclave? Est-ce là le serment de fidélité par lequel tu as promis de nous assister contre nos ennemis? Ah! perfide, tu es indigne de porter le nom de Roi; mais le Roi immortel ne laissera pas ces crimes impunis.

Pendant ces lamentations, Oger arriva avec Mongon l'Africain, Guimar & un grand nombre d'autres qui crièrent : Renaud, rends-toi, ou tu es mort. Tu fus un sot de te fier aux paroles du Roi Yon, il vous a trahis afin de garantir son Royaume; & si vous eussiez été bien avisés, vous ne seriez pas venus ici sans armes & sans chevaux. Messieurs, dit Renaud, je connois maintenant que tout homme est fautif; mais aussi que tout homme est menteur. Et je ne m'étonne pas si David, dans ses Pseaumes, s'écria hautement : *Ne vous fiez pas aux Princes de la terre, ni aux enfans des hommes, parce qu'ils vous tromperont.* Ne le voyez-vous pas bien en ce notre endroit, Messieurs?... autant vous en peut arriver, & peut-être pire. Ce n'est pas que je vous demande aucune grace sinon d'écouter la plainte que j'ai à vous faire contre l'Empereur Charlemagne, qui seul porte ce beau nom de CAROLUS MAGNUS, ce vainqueur de l'Univers, qui a tant subjugué de nations & gagné tant de batailles, lui qui porte un monde pour sa dévotion, paroît-il aujourd'hui si foible que de se servir de trahisons, & d'employer une armée pour vaincre quatre hommes désarmés?

Après cela il s'adressa à Oger, & le blâma fort de ce qu'il faisoit la guerre à son propre sang. Cousin, dit Oger, je voudrois bien vous aider; mais je ne puis pas. Néanmoins il fit reculer ses gens, par ce moyen les deux frères blessés eurent le tems de s'accommoder. Quand les Français virent qu'Oger demeureroit tant, ils commencèrent à murmurer, disant qu'il ne falloit pas faire de si longs discours, qu'il falloit voir s'ils vouloient se rendre. Oger dit qu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la mort. Parbleu, dirent les Français, il falloit bien tant demeurer pour avoir une telle réponse. Allons, il faut qu'ils se rendent ou qu'ils meurent. Messieurs, dit Oger, vous savez que ce sont mes parens, par conséquent je n'aurois pas d'honneur de les voir mourir par les mains d'un bourreau; mais laissons-les en paix, & je vous donnerai telle somme que vous voudrez.

Ils le refusèrent tout-à-fait, & dirent que Charlemagne le sauroit. Par ma foi, dit Oger, si je savois qu'un de vous en eut envie, je lui couperois la tête. Oger, dit le Comte Guimar, vos menaces ne serviront de rien, nous avons juré fidélité à l'Empereur, & nous la lui tiendrons.

Oger se retira aussitôt, & ils investirent la roche; ce que voyant Renaud, il s'écria : Ah! Magis, où es-tu? Si tu savois, le danger où je suis, tu risquerois tout pour me secourir! J'eus grand tort de partir sans te rien dire, car tu m'eus détourné de ce fatal voyage!



Comme Goudard Secrétaire du Roi Yon déclara à Maugis la trahison, & lui montra les lettres de Charlemagne, les réponses de Yon, & du secours que Maugis leur donna.

Quand Goudard, Secrétaire du Roi Yon, vit que les quatre frères alloient ainsi chercher leur mort, il se mit à déplorer leur sort, & blâmer la lâcheté de son Maître, contre de si généreux Chevaliers; Dieu permit que Maugis entra dans la chambre, qui lui demanda le sujet de sa tristesse. Ah! Maugis, dit Goudard, si j'étois sûr de votre discrétion, je vous confierois un grand secret. Ami, dit Maugis, vous le pouvez en toute assurance. Aussitôt il lui découvrit la trahison, & lui montra les lettres du complot.

Maugis en vint hors de lui-même, & tira son épée pour s'en tuer; mais Goudard l'empêcha, lui disant: vaillant Chevalier, ne vous tuez pas; mais armez-vous plutôt,

montez sur bayard & amenez toute la troupe qui est ici, excepté la garde. Peut-être vous y serez tôt. Il lui vit cet avis, & se rendit en peu de temps aux plaines de Vaucouleurs avec six mille sept cents hommes.

Renaud qui se reposoit sur la pointe du rocher, aperçut Maugis monté sur bayard, & beaucoup de gens avec lui, dont il fut bien joyeux, & dit à ses frères de se réjouir; car Dieu leur envoyoit du secours. Est-il possible, dirent-ils? Oui, dit Renaud, je vois Maugis monté sur bayard qui mène une forte troupe. Aussitôt Alard & Guichard dirent qu'ils étoient guéris, & qu'il falloit descendre pour commencer le combat, tandis que Maugis approcheroit.

Renaud, Alard & Guichard descendirent, & laissèrent Richard sur la roche étant trop blessé. Quand les Français les virent venir, ils crurent qu'ils venoient se rendre à eux, ce qui fit qu'Oger dit tout bas à Renaud: vous êtes des fous de venir vous rendre, vous serez pendus aujourd'hui. Oger, dit Renaud, ce n'est pas notre intention, mais sauvez-vous. Oger tournant la tête, vit Maugis sur bayard, & beaucoup de gens avec lui, il fut bien aise, tel semblant qu'il fit, & dit à ses gens: Messieurs, quel diable a révélé notre secret, retirons-nous, voici Maugis, avec des forces supérieures aux nôtres.

Comme il finissoit de parler, Maugis arriva qui lui dit: morbleu, je suis bien surpris qu'un homme de probité comme vous, se trouve dans une action si lâche que de trahir votre propre sang; il courut sur lui, & le blessa à la poitrine. Oger voulut se revancher; mais il ne le put, parce que bayard connoissant Renaud, courut vers lui pour le servir. Maugis descendit, & Renaud monta dessus.

Aussitôt que Renaud fut sur bayard, il poussa sur Oger & le mit à terre: il lui dit que c'étoit pour récompense de sa trahison, & que ce qu'il en avoit fait n'étoit que par manière d'acquis, qu'il ne lui en savoit point de gré, vu que s'il eut une bonne amitié pour lui, il l'eut

averti avant l'action, & ne se seroit pas porté sur le lieu. Puis il courut contre Guimar qu'il renversa mort par terre, mit l'épée à la main, frappant d'estoc & de taille, il renversa avec ses frères & Maugis tout ce qui se présenta. Les François laissèrent quantité de morts sur la place, & Oger se sauva à la nage. Renaud le voyant delà l'eau, lui cria de lui vendre du poisson, qu'il avoit pris, ou s'il vouloit jouter contre lui qu'il passeroit la rivière. Voyant qu'il ne disoit mot, il lui dit : Oger, tu es traître à l'Empereur, car tu laisses Fouques & Guimar derrière toi, avec plus de quatre cents Chevaliers.

Les François voyant la gaufferie de Renaud, dirent à Oger : vous méritez pire que vous n'avez, car si vous eussiez fait votre devoir, les quatre fils d'Aymon seroient déjà en prison. Ils le quittèrent, & ne resta avec lui que dix Chevaliers. Quand il se vit blâmé de part & d'autre, il pensa enrager; & dit à soi-même : faut-il que pour avoir fait du bien j'en reçoive du mal!

Alard & Guichard blâmèrent Renaud des injures qu'il avoit dites à Oger, lui représentant que sans lui ils auroient été pris.

Oger s'en revint au camp du Roi fort blessé, & de trois mille hommes qu'il avoit emmenés, il n'en revint que trois cents. Charlemagne lui demanda si les fils d'Aymon étoient pris; Oger répondit en soupirant qu'ils ne se prenoient pas comme des moineaux, & lui raconta tout ce qui s'étoit passé dont ils furent bien surpris. Roland & Olivier dirent que s'ils y étoient allés, ils ne se seroient pas sauvés; mais que comme Oger étoit leur cousin, il leur avoit fait grace. Si je ne croyois choquer Sa Majesté, dit Oger, je dirois que vous en aviez menti, & se mit fort en colère contr'eux.



Comme le Roi Yvon fut pris par Roland en habit de Moine.

Après que Renaud, ses frères & Maugis eurent vaincus les François, ils retournèrent vers la roche pour chercher Richard, qu'ils trouvèrent couché par terre, tenant ses boyaux dans ses mains, & en eurent grande pitié. Maugis après avoir visité la plaie, dit qu'il n'en vaudroit pas de moins; il se fit apporter du vin, & en lava la plaie & les boyaux, puis les remis dans le ventre, & ayant cousu la peau, il frotta la plaie d'onguent nommé *Manus Dei*. Alard le pria de le penser, & les autres deux en firent autant. Après qu'il les eut tous bien pensés, ils montèrent à cheval, & prirent la route de Montauban.

Comme ils s'en retournoient, un espion du Roi Yvon vint l'avertir du retour des quatre frères & Maugis avec eux : que les François avoient été vaincus, qu'ils emmenèrent quantité de prisonniers, & que pour son profit

il lui conseilloit de se sauver. Quand Yon ouï cela ; il lui demanda si cela étoit certain. Il lui dit que trop pour vous, & vous les verrez bientôt, si vous restez encore ici. Ah ! méchant que je suis, falloit-il ainsi me laisser aller à la trahison, je vois bien que je suis perdu, & que je mérite la mort.

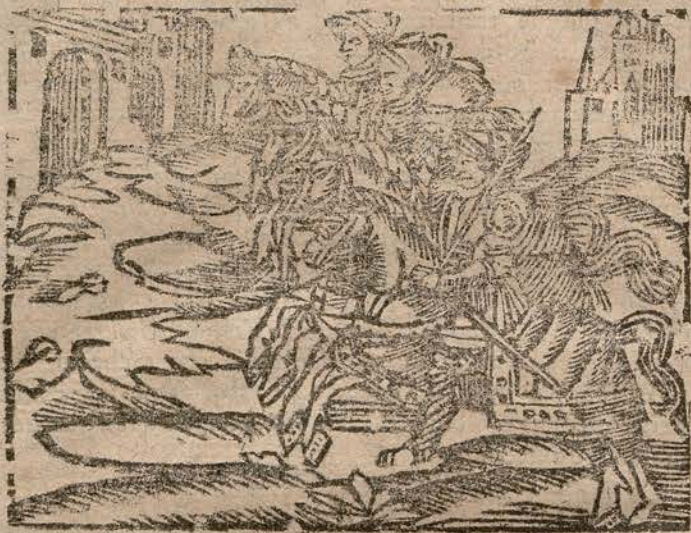
Aussitôt il délogea à grande hâte, & s'en fut dans un Couvent ; & se vêtit en Moine, croyant par ce moyen garantir sa vie ; car, disoit-il, si Renaud me trouve en cet état, il aura pitié de moi. Il y avoit un espion nommé Pignaut, qui ne perdoit rien de tout ce qui se passoit, lequel avoit dix pieds de hauteur, & marchoit aussi vite qu'un cheval ; il s'en alla vers le bois de la Serpente, sachant que Renaud y devoit passer, & l'ayant rencontré, il lui dit comme Yon s'étoit métamorphosé.

Ensuite Pignaut s'en alla trouver Roland au camp de Charlemagne, & lui rapporta aussi tout ce qui se passoit, tant du côté de Renaud que de celui de Yon. Roland en fut bien aise, & le remercia, puis il fut dire à Charlemagne que le diable s'étoit rendu Moine ; mais qu'il verroit s'il savoit bien chanter Matines, & lui récita toute l'histoire : Charlemagne se mit à rire, quoiqu'il n'en eut pas le sujet ; de voir la manière d'agir de ce Roi, qui appréhendoit plus Renaud qu'une armée rangée en bataille. Roland fort aise de ces nouvelles, dit à Olivier : mon ami, montons promptement à cheval, & amenons avec nous Guidelon & Richard de Normandie, Oger viendra aussi avec nous, & nous verrons la valeur des fils d'Aymon ; ils ont avec eux cinq mille hommes, & je n'en veux amener que quatre mille.

J'irai avec vous, dit Oger : pour voir si vous les prendrez, & quand vous les aurez pris, je vous fournirai d'une corde pour les pendre. Quand ils furent prêts, l'espion les conduisit au gué de Balançon, où ils trouvèrent l'Abbé & les Moines qui disoient l'Office. L'Abbé ayant salué Roland, lui dit : Sire, que désirez-

vous de nous ? Roland lui dit : je cherche le Roi Yon, le plus insigne traître qui soit au monde, & je veux le faire pendre comme un larron. Ne ferez dit l'Abbé ; car il a prit notre habit, & nous l'assisterons de tout notre pouvoir. Roland prit l'Abbé par le froc, & Olivier le Prieur, qu'ils jettèrent contre la muraille, & les firent tous briser. Puis Roland dit à l'Abbé : rendez-moi ce méchant homme, qui est aussi traître que Judas ; je veux le payer de sa peine. Les Moines s'enfuirent : Roland trouva Yon à genoux, il le prit, & lui dit : où sont les fils d'Aymon, que vous deviez mettre entre les mains de Charlemagne ? Présentement je veux vous payer, il le fit monter sur un méchant cheval, la face tournée vers la queue. Le Roi Yon se voyant perdu, envoya un de ses affidés vers Renaud lui demander du secours.





Comme les quatre fils d'Aymon retournerent à Montauban, du secours qu'ils donnèrent à Yon, du combat de Renaud contre Roland.

Renaud & ses frères étant guéris de leurs plaies, s'en retournerent à Montauban. Dame Clarice vint au-devant d'eux avec ses enfans Aymonnet & Yonnet. Quand la Dame vit son Seigneur, elle fut fort joyeuse, & les deux enfans coururent aux pieds de leur père & de leurs oncles pour les embrasser; mais Renaud leur donna du pied, & les fit retirer. La Dame voulut le baiser; mais il ne voulut pas, & lui dit d'aller trouver son traître de frère: il n'a pas tenu à lui de nous faire mourir, si Dieu & Maugis ne nous eussent secouru. Sire, dit la Dame, vous savez que je fis mon possible pour vous empêcher d'y aller; c'est pourquoi je vous prie d'y avoir égard, & de me redonner votre amitié: en disant cela elle tomba pâmée, & Richard la releva,

en

en disant: Madame ne vous affligez pas, vous êtes notre sœur & vous ne nous quittez pas. Ils représentèrent à Renaud que sa femme étoit innocente, & que s'ils eussent suivi son conseil, ils ne seroient pas allés à Vaucouleurs. Alors Renaud dit: je lui pardonne pour l'amour de vous. D'abord la joie recommença dans le Palais & ils se mirent à table.

Étant à table, un Messager du Roi Yon arriva, & dit à Renaud: Sire: le Roi Yon vous prie de le secourir, ou autrement il est mort; car Roland & Olivier le mène pendre à Monfaulcon; il vous supplie de n'avoir pas égard à sa lâcheté commise contre vous & vos frères, d'autant qu'il a été forcé par les menaces de Charlemagne, & incité par son mauvais conseil. Vous savez que notre Seigneur J. C. pardonna jusqu'à ceux qui l'avoient crucifié, c'est pourquoi je vous prie de ne pas refuser votre frère qui avoue son crime, & vous en demande très-humblement pardon. Je n'y irai pas, dit Alard: maudit soit Roland, s'il ne le fait pendre comme un traître. Renaud ne dit rien, pensant à ce qu'il devoit faire, puis regardant ses frères, il leur dit: mes frères, on connoît l'ami dans le besoin. Puisque j'ai promis au Roi Yon de lui aider dans toutes ses affaires, c'est mon devoir de lui tenir ma parole, quoiqu'il ne le mérite pas. J'aime mieux passer pour un honnête homme que pour fourbe.

Renaud ayant fait plusieurs remontrances à ses frères, tant sur le bon traitement qu'ils avoient reçu de Yon lorsqu'ils ne savoient où aller, que sur l'alliance qu'il avoit faite avec lui en épousant sa sœur, de laquelle il avoit deux fils l'un desquels portoit son nom; résolu de le secourir; mais Alard & Guichard dirent qu'ils n'y iroient pas, & alors Renaud dit qu'il y iroit seul.

D'abord Renaud monta sur la plus haute tour du château, sonna trois fois son cor de chasse, qui étoit le signal de s'armer. Ses frères voyant cela, furent les premiers armés, ce qui obligea tous les Chevaliers à se mettre en campagne. Les habitans du pays vinrent supplier Renaud d'assister leur Prince en cet extrême besoin, afin qu'ils

L

n'eussent pas le déshonneur que le Roi des Gascons fut pendu, ce qui leur seroit un reproche éternel. Parbleu, dit-il en riant, vous dites vrai.

Il fit la revue de son armée, qui se trouva de six mille cavaliers & deux mille fantassins. Ils marchèrent promptement jusqu'à ce qu'ils virent le camp de Roland. Renaud rangea d'abord ses gens en bataille; ce que voyant Oger, il dit par ironie à Roland: Sire, voici les fils d'Aymon que vous voulez tant voir: vous les amenez à Charlemagne, & vous aurez bayard pour récompense. Oger, dit Roland, vous gaussez, mais nous verrons à qui l'honneur restera.

Les deux armées étant rangées, les deux Généraux se mirent à la tête, & se saluèrent. Lors Renaud descendit de cheval, se présenta devant Roland, & le pria de ne se point battre; mais de faire la paix avec Charlemagne; voilà qui est fait dit Roland, pourvu que vous me donniez Maugis pour le mettre entre les mains de l'Empereur. Je n'achèterai jamais la paix à ce prix, dit Renaud, ni ne commettrai pareille lâcheté. Aussitôt il monta à cheval, & coururent l'un contre l'autre de telle sorte que leurs lances se cassèrent: on vit sortir du feu de leurs boucliers. Les deux armées s'avancèrent, & le combat fut si rude & si opiniâtre, qu'il resta plusieurs vaillans champions sur la place.

L'avant garde des Impériaux étant défaite, Roland fit son possible pour la railler: mais ses efforts furent inutiles, la terreur étoit si grande, que chacun cherchoit son salut dans la fuite. Olivier revint sur Renaud & lui porta un si rude coup de lance dans la poitrine, qu'il lui faussa sa cuirasse quoique d'acier; mais Renaud ne bougea point de la selle, au contraire il le heurta si fort, que le cheval culbuta; & s'il n'eût été prompt à l'épéon, il auroit été renversé.

Cependant Olivier se battoit contre Alard, & faisoient de terribles coups, Richard contre Guidelon, Guichard contre Richard de Normandie, & Maugis menoit le corps de bataille contre Oger. Les meilleurs Chevaliers du

monde combattoit ce jour-là, & il sembloit que Lucifer eut suscité cette guerre.

Les deux armées étant ainsi échauffées, & Roland voyant quantité de siens tués, dit à Renaud: faisons cesser le combat général, & combattons nous deux en particulier, & celui qui sera abattu le déclarera vaincu. Tope, dit Renaud. Ils prirent chacun une lance de fer, & coururent l'un contre l'autre en présence des deux armées, & se frappèrent si fort que Roland & son cheval furent renversés, & Renaud passa outre en criant: *Vive Morvain.*



Comme Roland fut abattu d'un coup de lance que Renaud lui donna, & de la mêlée qui vint ensuite.

Roland se voyant à bas, pensa crever de dépit. Il mit l'épée à la main, & vint contre son cheval malengris pour lui couper la tête, lui disant: maudite rosse, falloit-il tomber pour un seul coup de Gascon?

l'envie me prend de te tuer. Ce n'est pas sa faute dit Renaud ; car si vous l'eussiez bien fait manger, il n'eut pas tombé en défaillance : mais Bayard qui a mangé, est plus fort que le vôtre.

En disant cela par moquerie, il lui donna un si rude coup d'épée sur son bouclier, qu'il lui en coupa une partie, puis lui dit : Roland, mon épée coupe-t-elle bien ? Lors Roland de la sienne lui rendit la pareille, lui fendant le sien en deux, & lui dit : voilà ce que vous m'aviez prêté. Vint alors Oger & Olivier qui firent monter Roland à cheval, & la bataille recommença plus forte qu'auparavant.

D'abord que Roland fut remonté à cheval, il dit à Renaud : que l'on ne peut pas bien juger qui est le meilleur Chevalier de nous deux ; mais achevons notre combat, afin que l'honneur demeure au vainqueur. Vous parlez bien, dit Renaud ; mais si nous combattons ici, nos gens ne le souffriront pas ; c'est pourquoi il faut passer la rivière, & nous irons vider notre querelle dans le bois de la Serpente. Voilà qui est fait, dit Roland. Mais comme ils s'en alloient, Olivier arrêta Roland malgré lui, & laissa aller Renaud seul.

Il trouva le Roi Yon sur la route, conduit par cent Chevaliers qui le menaient prisonnier. Il loua Dieu de cette rencontre, & cria hautement : laissez le Roi Yon, il se jeta sur eux, & en ayant tués quelques-uns, les autres prirent la fuite. Il délia Yon, & lui reprocha fort aigrement ce qu'il lui avoit fait & à ses frères, dont peu s'en fallut qu'il ne lui trancha la tête ; mais il lui fit pitié, car s'étant mis à genoux devant lui, il pleura à chaudes larmes, & lui demanda pardon, imputant la faute au Duc d'Anjou & le Comte Arnoine, qui l'avoient porté à commettre cette trahison, & lui raconta comme tout s'étoit passé.

Comme Roland & ses gens furent défaits, & comme Richard fut fait prisonnier.

Après que Renaud fut parti, Oger & Olivier se battirent contre Alard, Guichard, Richard, Maugis & leur gens, dont la bataille fut fort sanglante de part & d'autre : ceux de Roland furent vaincus. Comme Roland fut revenu, Oger lui dit : qui vous a ainsi gâté votre bouclier ? votre cheval est blessé à la cuisse, avez-vous pris les fils d'Aymon prisonniers ? Roland voyant qu'Oger se moquoit de lui, mit l'épée à la main, mais Olivier & Idelon les séparèrent. Lors vint Richard qui attaqua Roland pour jouter ; mais il le mit à bas. Il se leva promptement, mit l'épée à la main, & se défendit courageusement. Quand Roland vit cela, il cria de l'arrêter. Sire, dit Richard, je me rendrai à vous non à d'autres ; car vous le méritez. Ils lui ôtèrent son épée, puis le firent monter sur une mule, & l'emmenèrent. Son Ecuyer voyant cela, courut le dire à Renaud, qui en fut si fâché, qu'il en pensa mourir ; & demanda à l'Ecuyer s'il étoit bien loin, il lui répondit qu'oui ; cela l'affligea davantage. Alard & Guichard arrivèrent & demandèrent à Renaud le sujet de sa tristesse. Il leur dit : comment avez-vous laissé prendre Richard, malheureux que vous êtes ? Ah ! dirent-ils, vous en êtes la cause ; car si vous ne fussiez pas venu ici, cela ne seroit pas arrivé. Ils voulurent se venger sur Yon ; mais Renaud les empêcha, & le fit conduire à Montauban.

Comme les trois frères parloient ensemble, Maugis, arriva qui leur demanda le sujet de leur tristesse. Ah mon cousin ! dirent-ils, Roland amène Richard à Charlemagne, jamais plus nous le verrons. Cousin, dit Maugis, laissez-moi faire, je m'en vais voir ce qui se passe. Il fut se désarmer, & s'étant mis tout nud, il mangea d'une herbe qui le fit venir enflé comme un crapeau, puis en pris d'une autre dont il se frotta, qui le fit paroître noir comme un More, & tourna ses yeux de telle sorte, qu'il sem-

bloit un moribon; s'habilla d'une façon si étrange, qu'il étoit impossible de le connoître. Il courut promptement au pavillon de Charlemagne, & y fut arrivé avant Richard. il demeura-là sans dire mot. Lorsqu'il marchoit il faisoit le boiteux & s'appuyoit sur son bordon. Quand Charlemagne sortit de son pavillon, il lui dit: Sire, je prie le Roi de gloire de vous garder de mort & de toute trahison.

Charlemagne le rebuta fort, en disant: ôte-toi d'ici maraud, je ne veux plus me fier à personne, depuis que le fripon de Maugis m'a trompé. Sire, si Maugis est un fripon, tous les autres ne le sont pas, & un misérable comme moi est incapable de faire du mal; je viens de Jérusalem vénérer le saint Sépulcre; & passant hier par Balançon des voleurs ruèrent tous mes compagnons & me mirent en cet état. Je demandai à des payfans qui étoient ces gens-là: ils me dirent que c'étoit les fils d'Aymon & Maugis, qui ne laissoient passer personne sans les maltraiter & les voler, c'est pourquoi, Sire, je vous demande justice.

Charlemagne lui dit: dis-tu la vérité? Assurément, Sire: il lui demanda son nom & sa patrie, il répondit qu'il s'appeloit Guiden, & qu'il étoit Breton, & lui demandoit justice. Comment, dit le Roi: veux-tu avoir raison de ces gens-là, puisque je ne puis l'avoir pour moi. Sire, dit notre Pèlerin, Dieu me fasse justice, puisque vous ne le pouvez.

Les Seigneurs qui étoient-là, dirent: Sire, ce Pèlerin a la mine d'un honnête homme, faites-lui la charité. Le Roi lui fit donner trois pistoles. Puis il demanda à manger, & on lui donna. Dans ce temps arriva Roland; qui amenoit Richard prisonnier. Un Page fut en avertir l'Empereur qui, sortant de sa tente, vit Roland avec son prisonnier; il le félicita, & lui dit qu'il le distinguoit bien des autres, & que si Oger l'eût servi fidèlement, les quatre fils d'Aymon ne seroient pas impunis. Mais puisque vous n'avez pu prendre que celui-là, il le faut faire pendre. Et où serai-je pendu, dit Richard? A

Monfaulcon, dit Charlemagne. Prenez garde à vous, dit Richard. Charlemagne lui donna un coup de lance sur la tête; Richard pour s'en venger lui sauta au col, & l'eût étranglé sans le secours.

Les Seigneurs dirent: qu'il ne convenoit pas de maltraiter un prisonnier. Charlemagne dit qu'il falloit qu'il fut pendu. Maugis qui n'osoit rien dire, fit signe à Richard de ne point s'étonner, & partit pour Monrauban, où Renaud & les autres l'attendoit: & lui demandèrent d'abord où étoit Richard; il dit qu'il étoit en prison, & qu'on le devoit pendre à Monfaulcon; c'est pourquoi il faut s'équiper & y aller. Renaud consolé de ces paroles, s'arma promptement avec ses gens, & coururent vers Monfaulcon. Lorsqu'ils furent près, Renaud leur dit qu'il falloit sauver Richard à tel prix que ce fut. Tous lui promirent de combattre jusqu'à la mort, & ils s'embesquèrent dans un bois bien touffu, sur le chemin qu'on devoit passer.

Charlemagne voulant faire une prompte exécution, envoya chercher Beranger, Idelon, Oger & beaucoup d'autres, & leur représenta que comme Richard étoit criminel de lèze-Majesté & Chevalier de ses Ordres, qu'il falloit par conséquent qu'un autre Chevalier le pendit; ainsi, Messieurs, celui d'entre vous qui voudra faire cette expédition, je l'exempterai du droit annuel, lui & les siens. Tous lui répondirent qu'il seroit dommage de faire mourir ce jeune homme, & qu'ils ne le feroient pas pour un Empire.

Quand Charlemagne vit que ses Chevaliers le refusoient, il s'adressa au Duc Nefme, & lui dit: que ferai-je dans cette affaire? Sire, je vous donnerai bon conseil, si vous me voulez croire: vous savez que les fils d'Aymon & Maugis sont les meilleurs Chevaliers du monde, qu'il y a seize ans que cette guerre dure, que plusieurs braves Chevaliers y sont morts, c'est pourquoi vous manderez à Renaud, ses frères & Maugis, que s'ils veulent vous servir fidèlement, vous délivrerez Richard. Je n'en ferai rien, il faut qu'il soit pendu. Sire, dit Nefme,

il est d'un grand lignage, vous ne trouverez personne qui le veuille pendre.



Comme Charlemagne envoya pendre Richard; comme Renaud le secouru, & pendit Ripus à sa place.

Quand Charlemagne se vit refusé de tous ses principz amis, il s'adressa à ripus, & lui dit : si vous voulez m'obliger, il faut que vous pendiez richard, & je vous ferai mon Chambellan. Sire, je ferai ce qu'il vous plaira; car renaud tua mon oncle au gué de Balançon. Cela est vrai, dit Oger, & vous seriez un poltron si vous ne le vengiez pas. Ripus dit : Sire, pourvu que ce soit du consentement des douze Pairs de France, j'accepte vos offres. Tous lui promirent, & d'abord il alla s'armer, monta à cheval & vinrent à la tente du roi, qui lui dit : prenez mille cavaliers avec vous : & si renaud & Maugis y viennent, pendez-les avec lui. Sire, je vous obéirai. On monta richard sur

sur un mulet, ayant la corde au col comme un larron, & on le fit passer devant la tente du Roi, qui dit : venguez-moi de ce coquin. Sire, dit Ripus, plut à Dieu que je tinsse ainsi les autres.

Etant arrivés à Monfaulcon, Ripus montra à Richard la potence, disant : Voilà votre logis; maintenant sera vengée la mort de Fouques mon oncle, que Renaud tua au gué de Balançon. Richard ne voyant pas ses frères, fut bien étonné; il s'avisa d'entretenir Ripus de belles paroles, lui disant : Ripus, ayez pitié de moi, sauvez-moi la vie : si vous me faites cette grace, je vous donne cent marcs d'or. Je n'en ferai rien dit Ripus; je ne le ferois pas pour une Province. Richard lui dit : si vous n'avez pitié de mon corps, ayez-le de mon ame, & vous prie de me faire venir un Confesseur; car j'en ai grand besoin. Je le veux, dit Ripus.

Le Confesseur étant venu, Richard dit beaucoup plus de péchés qu'il n'en avoit commis pour prolonger sa vie. Quand il vit que le secours ne venoit point, il commença à s'étonner, & dit au Confesseur qu'il n'avoit plus rien à dire, de lui donner l'absolution. Quand Ripus vit qu'il étoit confessé, il lui fit monter l'échelle, & commença à l'attacher; Richard lui dit : ami, je te prie de me laisser dire une Oraison que j'ai accoutumé de dire, qui est fort courte. Ripus dit : il faut que je fasse mon devoir. Ses gens dirent que c'étoit la moindre grace qu'on lui put accorder, & il lui laissa dire ce qui suit :

O bon Dieu! qui de rien créâtes le Ciel & la terre, formâtes l'homme à votre image & ressemblance, & lui donnâtes domination sur tous les animaux. Vous grand Dieu qui sauvâtes Noé & sa famille du déluge, Daniel de la fosse aux Lions, & Jonas du ventre de la Balaine; plaise à votre Majesté me pardonner tous mes péchés, & accepter ma mort pour la satisfaction d'iceux; car je vous proteste que s'il me restoit quelque peu de vie, je l'emploierois mieux pour votre service que je n'ai fait ci-devant. Puis il dit : Ah! mes frères, où êtes-vous? Et se voyant sans secours, il dit à Ripus de faire son devoir.



Comme Renaud, Alard, Guichard & Maugis délivrèrent Richard, & vinrent remercier les Princes devant Charlemagne.

Comme Ripus étoit prêt de jeter Richard au vent, il entendit un grand bruit de chevaux, & voulant regarder derrière lui, il vit que c'étoit Renaud & ses frères; il voulut s'enfuir, mais Renaud ayant fendu la presse comme un éclair l'arrêta, & aidé de ses frères & de Maugis, enlevèrent Richard malgré la résistance des troupes de Ripus. On lui ôta la corde du col, & Renaud la mit à celui de Ripus, & commanda à Richard de le pendre à sa place; ce qui fut dit fut fait.

Après cette expédition, ils dirent qu'il falloit aller remercier les douze Peux de France. Charlemagne voyant venir cette troupe, crut que c'étoit Ripus qui revenoit de l'exécution, mais c'étoit le contraire; il demanda s'il avoit bien fait son devoir: oui répondit Richard, qui avoit pris les armes & le cheval de Ripus. Puis il dit au

Roi: Sire, vous croyez donc que c'est Ripus qui a pendu Richard; c'est bien le contraire; car c'est Richard qui a pendu Ripus à sa place. Le Roi entendant cela, se jeta sur lui, & cria aux Princes de courir dessus: mais Richard fut secouru par ses frères & Maugis, ce qui fit un terrible carnage.

Charlemagne prit son cheval, courut aussitôt contre Renaud, & ils se choquèrent si fort, que leurs lances volèrent en pièces & tombèrent par terre: ils prirent leurs épées, & le Roi dit: vraiment si je suis vaincu par un Chevalier, je ne mérite pas d'être Roi. Renaud connoissant que c'étoit l'Empereur, se recula & lui demanda un peu de temps pour lui parler. Le Roi lui accorda sa demande, & lui dit: je ne fais pas qui vous êtes, mais vous joûtez bien. Sire, je suis Renaud, qui vous demande pardon, & vous prie de l'accorder à mes frères. Vous nous avez chassés il y a quinze ans de votre Empire & de notre maison, ce qui a causé la mort à plusieurs bons Chevaliers. Vous savez mieux que moi les avantages de la guerre: aujourd'hui on gagne & demain on perd; c'est pourquoi, Sire, je vous prie de la finir en notre endroit; ce n'est pas la crainte de la mort qui me fait dire cela; mais bien le zèle & l'affection que j'ai de vous servir. Vous parlez en vain dit Charlemagne, & vous promets que vous n'aurez jamais de paix que vous ne m'ayez mis Maugis entre les mains, pour en faire à ma volonté.

Renaud voyant qu'il parloit inutilement, lui dit: Sire: ne prendriez-vous pas de l'or pour notre rachat? Non, dit-il, vous serez pendus, ou je ne pourrai pas. Lors tirant son épée, il en frappa Renaud sur son casque, & le coup glissa sur son bouclier, dont il lui en coupa une partie. Renaud prit alors le Roi à travers le corps, & le mit devant lui sur bayard pour l'emmenner prisonnier. Lors Charlemagne se mit à crier: *Mont joie-saint-Denis*, Roland, Olivier, où êtes-vous? Si vous me laissez emmener, cela vous sera reproché.

D'abord Roland, Olivier & les autres Seigneurs furent au secours du Roi, & de l'autre côté vinrent les frères

de Renaud, & Maugis avec quatre cents Chevaliers, & il y eut un combat fort sauglant. Roland courut sur Renaud, & le frappa si fort sur son casque, qu'il l'étourdit. Renaud ayant le roi devant lui, ne pouvoit se défendre, il le laissa tomber, & combattit généreusement. Ses frères étant venus à son secours, ils mirent l'armée de Charlemagne en déroute.



Comme après la défaite de Charlemagne on lui abattit son pavillon, & on lui coupa son aigle d'or qui étoit dessus.

Renaud voyant que l'armée du roi, étoit en déroute, incita ces gens à aller piller le camp, ce qu'ils firent; d'abord qu'ils y furent arrivés, chacun mit la main à l'œuvre, & Maugis s'attacha au pavillon royal, coupa les cordages, & enleva l'Aigle d'or qui étoit dessus, d'une valeur inestimable, puis cria : *Montauban*. Puis les gens du Roi, furent bien épouvantés, & ne savoient plus que

faire; car les fils d'Aymon en renversoient autant qu'il s'en présentoit.

Quand Maugis eut mit l'aigle d'or en main sûre, il retourna chercher Charlemagne, & l'ayant rencontré, il lui dit : c'est à présent que la mort de mon père sera vengée, & lui porta un coup de lance dans la poitrine, qui le blessa légèrement, & sans la bonté de sa cuirasse, il étoit mort. Il cria au secours : Roland & Olivier vinrent à lui. Alors Maugis regarda derrière lui, & ne vit plus ses cousins, ce qui l'étonna fort, & voyant que ses affaires n'iroient pas bien, il délogea promptement, & galopa après ses cousins.

Après qu'il eut passé Balançon, il vit un détachement de cavalerie qui venoient à lui, il les attendit, & se battit courageusement contr'eux. Dans ce temps arriva Olivier qui lui porta un coup de lance dans la poitrine qui le blessa & le mit à bas : il se releva, & se défendit de son épée en brave. La nuit étoit déjà si sombre qu'ils ne se connoissoient pas; Olivier lui dit : Chevalier, je ne fais qui tu es, mais si tu veux te rendre, je te fais quartier. Qui êtes-vous, dit Maugis? Je suis Olivier. Vraiment je me rendrois à vous si je croyois avoir grace de l'Empereur. Assurez-vous, dit Olivier, que je ferai mon possible pour vous accommoder ensemble. Lors Maugis lui donna son épée, & Olivier le fit monter à cheval, & le mena au camp.

Quand Olivier vit la tente du Roi à bas, il fut bien surpris, & craignit que Maugis ne lui échappât par son art magique, c'est pourquoi il lui dit : vous savez que vous êtes mon prisonnier, il faut que vous juriez que vous ne sortirez pas d'ici sans mon congé. Je le veux; alors il jura tout ce qu'Olivier voulut; celui-ci le fit désarmer, panser sa plaie, & le fit mettre au lit.

Pendant ces choses, les quatre fils d'Aymon emmenèrent leur butin à Montauban. Alard ne voyant point Maugis, le demanda à ses frères, qui lui dirent qu'il étoit sans doute devant.

Charlemagne assembla son conseil, & dit : Messieurs,

maintenant que je suis vieux je croyois être en repos, cependant c'est le contraire, & je vois bien que je ne mérite pas d'être Roi, puisque je me suis laissé enlever ma couronne & mon aigle; c'est pourquoi, Messieurs, je vous conseille de faire Renaud votre Roi; car il le mérite mieux que moi.

Le Duc Nesme portant la parole pour tous, lui dit: Sire, je fais bien que nous avons failli en supportant par trop vos ennemis, mais nous le faisons pour vous porter à la paix. Vous savez que les guerres civiles ruines les États les plus florissans, & que cette guerre a fait mourir quantité de braves Chevaliers, qui ne le seroient pas si vous aviez suivi mon conseil: mais vous ne voulûtes jamais la paix, & vous avez toujours perdu. Certes, dit-il, je ne ferai jamais la paix que Renaud ou Maugis ne soient pendus.

Olivier arriva dans ce moment, qui lui demanda le sujet de son courroux. Nesme lui raconta ce qui se passoit. Alors Olivier lui dit: Sire, consolez-vous, Maugis est mon prisonnier. Faites-me-le voir, dit le roi, car je ne croirai que lorsque je l'aurai vu.

D'abord Olivier & Roland allèrent quérir Maugis, & l'amènèrent au roi, qui lui fit mille reproches, surtout de ce qu'il lui avoit emporté son aigle d'or de dessus sa tente. Sire, dit Maugis, nous vous avons demandé la paix plusieurs fois sans pouvoir l'obtenir, ainsi j'ai fait comme à la guerre. Pour te récompenser, dit Charlemagne, il faut que tu sois pendu. Vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira, dit Maugis; mais mes cousins ne laisseront pas ma mort impunie.

Quand les quatre fils d'Aymon furent arrivés à Montauban, ils furent reçus de la Princesse & des habitans avec des grands témoignages de joie. Renaud demanda si Maugis étoit venu; on lui dit que non. Il en fut bien en peine, & songea comme il devoit faire. Au sortir de table voyant qu'il ne revenoit point, il partit pour l'aller chercher; & étant au gué de Balançon, il trouva des laquais du roi, qui abreuvoient leurs chevaux, lesquels

lui demandèrent à qui il étoit? Renaud répondit qu'il étoit un des gens de ripus, qui s'étoit sauvé du combat quand les fils d'Aymon l'avoient pendu à Monfaulcon; & il leur demanda des nouvelles du roi. Certes, dirent-ils, il a perdu tout son chagrin depuis qu'on lui a amené Maugis prisonnier. Comment, dit-il, qui l'a pris? Olivier.

Après qu'ils eurent assez parlé, les laquais s'en allèrent; laissant Renaud dans une grande inquiétude. Il ruminoit en lui-même ce qu'il devoit faire: son esprit étoit combattu de mille passions: tantôt il vouloit aller au camp du roi chercher son cousin Maugis au hazard de sa vie; après il disoit que ce seroit une rémérité qu'un homme seul attaquât toute une armée. Enfin il résolut d'attendre au lendemain.





Comme Maugis condamné à la mort se sauva, emporta la couronne, l'épée & le trésor du Roi, prit les épées des Pairs de France & les emporta à Montauban.

Charlemagne voyant Maugis en son pouvoir, fit assembler son grand Conseil, & leur dit : Seigneurs, vous savez les pièces que Maugis m'a faites, vous savez que c'est un voleur achevé, un magicien & un enchanteur, c'est pourquoi il faut le faire pendre dès ce soir, afin qu'il ne nous échappe pas.

Le Duc Nesme, comme chef du Conseil, dit : Sire, je ne vous conseille pas de faire mourir Maugis la nuit, parce que les fils d'Aymon diront que vous n'avez pas osé le faire le jour, de peur qu'ils ne l'enlevassent, ce qui vous feroit tort & à l'état. Il faut le faire mourir de jour, & l'escorter si bien, qu'en cas que ses cousins viennent pour l'enlever, ils soient pendus avec lui. Nesme, dit le Roi, vous vous moquez de moi, si ce voleur venoit à se
sauver,

fauver, on se gauceroit de nous. Sire, dit Maugis, si vous avez peur que je m'en aille, je vous donnerai caution. Quelle caution me donneras-tu ? Lors il dit à Olivier : vous savez bien que quand je me rendis, vous me promîtes de m'aider envers le Roi, je vous prie d'être ma caution pour cette nuit, & je prie les Pairs de France d'en faire de même, afin de pouvoir mettre ordre à mes affaires. Ils lui dirent de jurer qu'il ne s'en iroit pas sans leur congé ; & qu'ils s'engageroient pour lui. Il jura sa foi qu'il ne s'en iroit pas sans leur dire adieu. Ils prirent cela en bonne part, & se rendirent caution pour lui. Charlemagne leur dit de bien prendre garde à ce sorcier, qu'ils ne se laissassent point tromper.

Maugis voyant que son affaire alloit bien, dit aux Pairs de France : Messieurs, puisque vous m'avez fait une grace, faites-moi celle de me faire donner à manger, car ma foi je meurs de faim. Le Roi lui dit : méchant homme, pourras-tu bien manger ? Assurément, dit-il, pourvu que j'aie de quoi. Le Roi commanda qu'on se mit à table, & fit mettre Maugis à côté de lui, de peur de le perdre. Pendant le souper Maugis mangeoit plus que deux, & le Roi ne pouvoit rien manger. Olivier qui s'en aperçu, se mit à rire & heurta du coude Roland, & lui dit bas : le Roi n'ose pas manger de peur que Maugis ne l'enchanter. Il est vrai dit Roland.

Après souper, le Roi commanda à son Sénéchal de garder des flambeaux allumés toute la nuit ; il commanda aussi à Olivier, à Roland & aux douze Pairs de France de passer la nuit avec lui, afin que ce maudit larron ne leur échappât, & qu'on mit des gardes par-tout. Après cela il fit mettre Maugis vis-à-vis de lui, qui lui dit : Sire, où dois-je reposer ? Comment, veux-tu dormir ? Oui, Sire, s'il vous plaît. Ma foi tu reposeras mal, dit le Roi. Aussitôt il lui fit mettre les fers aux pieds & aux mains, puis le fit attacher au travers du corps à une longue chaîne qui tenoit au pillier de son lit, & lui fit mettre un collier de fer au col, dont il prit la clef, & dit après à Maugis : je ne crois pas que tu puisses à présent m'échapper. Non certes,

lui dit-il, car je suis trop bien attaché & gardé.

Quand Maugis vit qu'il étoit temps, il commença à faire son charme & les endormis profondément. Dès qu'ils furent endormis, il en fit un autre qui fit tomber tous les fers dont il étoit attaché; il mit un coussin sous la tête du Roi, prit joyeusement son épée, & la mit à son côté: après cela il vint à Roland, lui prit la sienne, celle d'Olivier & celles des Ducs & Pairs. Puis il vint aux coffres où étoit la couronne & le trésor du Roi, & prit tout; puis avec une certaine herbe il frota le dessous du nez du Roi & lui fit une moustache à l'espagnole, & s'en alla sans qu'il put lui rien dire, quoiqu'il l'eut éveillé & lui eut dit adieu.

Le charme étant fini, Charlemagne se voyant dupé, pensa enrager de dépit; il appela les douze Pairs, mais il ne put les éveiller sitôt. Enfin ils s'éveillèrent en se regardant les uns les autres, & rioient de voir le Roi ainsi transfiguré. Il y eut bien du changement quand ils ne virent pas Maugis. Le Roi s'écria fort contr'eux, disant qu'il falloit qu'ils le trouvassent, puisqu'ils en avoient répondu, & que s'ils l'eussent laissé pendre, ils ne seroient pas dans cette peine. Roland dit à Ogers'il l'avoit fait sauver? Non certes, dit-il. Charlemagne dit qu'il l'avoit vu partir, mais qu'il n'avoit pu rien dire, parce que ce sorcier l'avoit charmé.

Roland se voyant sans épée, commença à se grater l'oreille, & à regarder ça & là, pour voir si elle n'y étoit point, & voyant que les autres n'en avoient pas, il leur dit, par ma foi, Messieurs, nous sommes tous vêtus du même drap. Charlemagne voyant ses coffres ouverts, s'écria hautement: Ah! larron de Maugis, je n'ai point gagné à ta prise; & ne voyant point sa couronne, il tomba pâmé.

Ils coururent après, mais il étoit trop tard, Maugis étoit dans Montauban. Quand ses cousins le virent, ils lui firent un grand accueil, & lui témoignèrent une joie parfaite. Il leur montra sa capture, & après l'avoir examinée, ils dirent qu'ils avoient de quoi faire la guerre

dix ans. Maugis fut d'avis qu'on plaça l'aigle sur la plus haute tour de Montauban, afin que tout le monde la pu voir; ce qui fut d'abord exécuté.

L'Empereur voyant que ses affaires alloient mal, fit de nouveau assembler son Conseil, & dit: Messieurs, je vois que depuis que nous sommes ici, nous avons toujours perdu, & ne fais comment faire pour me venger de ces coquins: vous y êtes autant intéressés que moi; comment ferons-nous pour en venir à bout? Ils dirent qu'ils ne savoient que faire, mais qu'ils suivroient en tout très-scrupuleusement ses ordres. Lors il dit: il faut envoyer Oger avec le Duc Nesme, l'archevêque Turpin & Estou, qui sont parens des fils d'Aymon à Montauban pour dire à Renaud & à Maugis, que s'ils me veulent rendre ma couronne, mon aigle & nos épées, je leur donne trêve pour dix ans. Aussitôt ils montèrent à cheval, & allèrent à Montauban. Lorsqu'ils furent au premier corps-de-garde, on leur demanda qui ils étoient, & ce qu'ils demandoient. Ils répondirent qu'ils voudroient parler à Renaud de la part de l'Empereur. Messieurs, on va l'avertir. Renaud sachant cela, dit: mes frères, voici les députés du Roi, faisons paroître qui nous sommes. D'abord ils vinrent à la porte du Palais, & les reçurent avec politesse.

Après les premiers complimens, on fit servir une très-belle collation, ces Seigneurs furent ravis de voir tant de magnificence. Ensuite Oger prononça ce discours: Mes chers cousins, vous savez que nous vous avons toujours aimés, & qu'il n'a pas tenu à nous que vous ne soyez en paix avec l'Empereur, mais nous sommes venus ici pour vous proposer une trêve, qui sera un acheminement à la paix; Renaud dit qu'il en étoit content. Aussitôt Oger dit que Maugis les avoit trompé en ce qu'ils s'étoient rendus caution pour lui sauver la vie, & que cependant il étoit parti & avoit emporté la couronne du Roi & beaucoup d'or, avec toutes nos épées; je vous prie, mon cousin, de nous les rendre avec la couronne & l'aigle, vous aurez trêve pour dix ans; cependant nous tâcherons de faire la paix.

Maugis les embrasse amicalement, & leur dit : Messieurs, vous voyez qu'il est déjà tard, vous demeurerez pour ce soir, & demain nous vous rendrons réponse. Volontiers, dirent-ils. Lors Maugis ordonna le souper & tout ce qu'il falloit. Après souper Oger dit à Renaud : mon cousin, je vous conseille de venir avec nous : Maugis & vos frères demeureront ici pour garder le château. Je le veux bien, mais peut-être que le Roi me fera quelque outrage. Venez avec assurance, dit Nesme, nous répondons de vous. Le lendemain matin ils montèrent à cheval, Renaud & Alard les suivirent, n'ayant avec eux que deux de leurs chevaliers. Ils passèrent la rivière à Balançon; & quand ils l'eurent passée, Oger dit : Messieurs, vous savez que le Roi veut un mal mortel à tous nos cousins, je crois qu'il seroit bon que vous restassiez ici, tandis que nous irons savoir la volonté du Roi. C'est bien pensé, dit Nesme. Amis, dit Renaud, je me fie à vous, que tout soit dans la sincérité. Certainement vous pouvez vous y fier, dirent-ils.

Nesme & Oger allèrent au camp, & Renaud demeura avec l'archevêque Turpin & Estou. Pinnacle l'espion de Charlemagne, étoit sur le gué de Balançon qui entendit tout, & qui le rapporta promptement au Roi, disant : Sire, j'ai laissé Renaud & Alard au gué de Balançon avec Turpin & Estou; Oger & Nesme viennent ici pour savoir s'ils seront en assurance. Est-ce bien vrai, dit le Roi? Oui, Sire. Il commande en même temps à Olivier de prendre deux cents hommes, & d'aller à Balançon pour prendre Renaud & Alard, & si vous les prenez, vous serez bien recompensé.

Olivier étant arrivé sur le bord de Balançon, surpris Renaud à pied, & ne lui donna pas le temps de monter sur Bayard. Il se tourna vers l'archevêque Turpin & Estou, & leur dit : vous m'avez trahi, je ne l'eusse jamais cru. Cousin, dirent-ils, nous en sommes innocens, & nous vous défendrons au péril de nos vies. Puis Roland vint, qui cria à Renaud : vous êtes pris. Aussitôt Oger arriva, qui dit à Roland de ne le point toucher, car Nesme

& moi l'avons amené sur notre foi & serment pour prendre ôtage de la trêve que nous lui avons donnée de part du Roi.

Olivier dit à Roland : Renaud me fit un jour une courtoisie, je serai un ingrat si je ne lui rendois la pareille. Si vous me voulez croire, nous le mènerons vers le Roi, & tâcherons de faire sa paix. Messieurs, dit Nesme, je trouve ceci fort à propos : & si nous faisons le contraire, nous passerions pour des traîtres. Roland & Olivier emmenèrent Renaud à Charlemagne; mais l'archevêque Turpin, Oger, Nesme & Estou ne le quittèrent point; & lorsque Olivier le présenta au Roi, Oger dit : Sire, vous savez bien que vous nous avez envoyés à Montauban pour faire une trêve avec les quatre fils d'Aymon & Maugis, nous y avons été reçus avec toute la civilité possible, & on nous a accordés toutes nos demandes, & avons amené Renaud sous sauf conduite, répondant tous quatre de sa personne, cependant vous l'avez fait arrêter très-mal à propos, vu que voici votre couronne & nos épées; pour l'aigle d'or, vous l'aurez quand il vous plaira.

Oger, dit Charlemagne, vous parlez en vain, & les autres aussi : il m'échappera pas comme l'autre, car il faut qu'il périsse. Il n'en sera rien, dit Oger, je serai sincère jusqu'à la mort.

Sire, dit Renaud, que voulez-vous que je fasse, vous m'avez appelé traître, & je ne l'ai jamais été, & s'il y a quelqu'un qui me le veuille soutenir, je lui donne le duel. Hé bien, dit Roland, je l'accepte.



*Comme Renaud combattit contre Roland, & comme Mau-
gis porta Charlemagne à Montauban.*

D'Abord que Roland vit le jour, il se leva & s'en alla à la Messe, puis se fit armer & monta à cheval. Charlemagne lui dit : mon neveu, je prie Dieu qu'il vous préserve de mort ; vous savez que Renaud a droit, & nous avons tort : vous ne deviez pas accepter ce défi, mais puisque la chose est si avant, il la faut soutenir en honneur.

Roland trouva Renaud qui l'attendoit, auquel il dit : Renaud, aujourd'hui vous aurez affaire à moi, & moi à vous, dit Renaud, & j'espère abattre votre orgueil. Ils coururent l'un contre l'autre si furieusement, que leurs lances volèrent en pièces, & Roland tomba de cheval. Lors Renaud lui dit : ami, combattons à pied, de peur de tuer nos chevaux, car nous n'en trouverions pas de si

bons. Vous dites vrai, dit Roland. Ils combattirent ensemble pendant un long-temps, comme deux lions, sans se pouvoir vaincre.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient pas se vaincre, ils reculèrent pour se reposer étant fort las. Le Roi voyant que l'un ne pouvoit vaincre l'autre, & qu'ils étoient affoiblis, eut peur pour son neveu. Il leva les yeux au ciel, & pria Dieu de délivrer son neveu du péril, & de faire cesser le combat.

Les frères & les amis de Renaud avoient pour lui la même appréhension, & faisoient des vœux au ciel qui n'étoient pas moins ardents que ceux du Roi. Le Seigneur exauça leurs prières, & fit un beau miracle, car il fit lever sur eux un nuage si épais, que ni l'un ni l'autre ne se voyoient. Roland dit à Renaud : où êtes-vous ? je ne vois rien. Ni moi aussi, dit Renaud. Renaud, faites-moi un plaisir, & une autre fois j'en ferai autant pour vous. Renaud lui répondit : je le veux, pourvu que mon honneur n'y soit pas intéressé. Roland le remercia, & lui dit : ce que je veux vous demander, c'est de m'amener avec vous à Montauban. Je le veux, dit Renaud, & je vous assure que vous y serez reçu honorablement, tant de ma part, que de celle de mes frères & de mon épouse. Roland le remercia de sa courtoisie, & l'assura de faire son possible auprès du Roi, pour le porter à faire une paix générale.

Après que Roland eut dit ces paroles, il recouvra la vue. Il prit son cheval monta dessus, & Renaud sur bayard. Le Roi voyant cela, fut fort ébahi, & se mit à crier : Messieurs, regardez, je ne comprends pas cela, Renaud emmène Roland, & vous le laissez amener. Quand les Barons ouïrent ainsi parler le roi, ils coururent après Renaud.

Charlemagne les suivit jusqu'aux portes de Montauban, & cria hautement : Renaud, il vous souviendra de ce que vous avez fait, car tant que je vivrai, vous n'aurez de paix avec moi, & s'en retourna à son camp. Il commanda aussitôt d'aller mettre le siège devant Montauban ; ou

mit pavillons & tentes à bas, pour les amener devant cette place.

Lorsque tout fut arrive, le Roi fit tendre son pavillon devant la grande porte & quand tout fut prêt, le sentinelle qui étoit sur la grande tour s'en vint à Maugis, & lui dit : Sire, l'Empereur est arrivé avec son armée, & a mis son pavillon devant la grande porte. N'ayez point de peur, dit Maugis, car il décampera bien plus vite qu'il ne pense.

Maugis avertit Renaud de tout ce qui se passoit, & du camp du Roi devant Montauban. Sur le soir il dit à Maugis : cousin, je vous prie de faire bonne garde, car nous en avons besoins. Etant couchés, Maugis s'en alla à l'écurie, prit bayard & monta dessus; il sortit de Montauban, & alla au pavillon du Roi, lequel il charma & tous ceux de sa garde; puis fut au lit du Roi, le prit entre ses bras, le mit sur bayard, l'emporta dans Montauban, & le mit dans son lit. Il alluma un flambeau au milieu de la chambre, & s'en alla trouver Renaud, & lui dit : cousin, que donneriez-vous à un homme qui vous mettroit le Roi entre les mains? Par ma foi je donnerai tout ce que j'ai au monde. Cousin, promettez-moi de ne lui faire aucun mal, je vous le ferai voir ici. Renaud lui promit qu'il ne lui feroit aucun mal. Maugis le mena dans sa chambre, & le lui montra qui dormoit, & lui dit : prenez garde qu'il ne vous échappe. Maugis laissa Renaud dans la chambre, & fut prendre une grande écharpe & un bordon & sortit de Montauban.



Comme Maugis s'en alla dans un hermitage, pour faire pénitence de ses péchés.

QUand Maugis eut rendu Charlemagne prisonnier à son cousin Renaud, il s'en alla de Montauban sans qu'aucun du Château ne le sût que le portier. Il chemina tant qu'il vint à Dordonne passer la rivière, il entra dans un bois fort épais, & où après avoir marché long tems, il vit dans une hauteur un Hermitage fort ancien, où il alla; & devant la porte duquel sortoit une belle fontaine. Lors Maugis entra dans la Chapelle; & pria Dieu de lui pardonner ses péchés, faisant vœu de faire sa demeure en ce lieu le reste de ses jours, & qu'il ne mangeroit que des racines & des herbes sauvages, priant Dieu de donner la paix à Renaud & à ses frères, & faisant pénitence des maux qu'il avoit commis pour venger la mort de son père, que le traître Ganelon & ses complices avoient fait mourir.



Comme Charlemagne enragé de dépit de ce que Maugis l'avoit enchanté, affama Montauban par un long siège.

Renaud dit à ses frères : dites-moi ce que nous devons faire de la personne du Roi, que nous avons entre nos mains ? Ils dirent qu'il falloit en avertir Roland ; ils furent à sa chambre & le prièrent de se lever, & d'envoyer chercher Oger, l'archevêque Turpin & tous les autres Seigneurs, ayant des choses de conséquence à leur communiquer.

Roland envoya quérir ses compagnons, & lorsqu'ils furent arrivés, Roland leur dit : Messieurs j'ai ici le Roi prisonnier, il faut que vous ayez la bonté de lui parler pour moi, afin qu'il me donne la paix.

Roland dit à Renaud : comment avez-vous pu prendre le Roi, car on fait garde nuit & jour autour de son pavillon ? Je ne fais, dit Renaud, comment Maugis a fait, il l'a porté ici, & l'a couché dans son lit. Roland & les

autres allèrent à la chambre où le roi étoit tellement endormi, qu'on ne put l'éveiller.

Quand les barons virent le roi si endormi, ils furent bien surpris : & Roland dit à Renaud : où est Maugis qui l'a si bien endormi, je vous prie de le faire venir, afin de l'éveiller, & lorsqu'il sera éveillé, nous irons nous jeter à ses pieds pour lui crier merci. Renaud fut chercher Maugis, mais il ne put le trouver. Le portier sachant que Renaud le cherchoit, lui dit : Sire, vous ne le trouverez pas, car il est sorti cette nuit très-mal vêtu, & depuis que je lui ai ouvert la porte, je ne l'ai plus vu. Renaud s'imagina que Maugis s'en étoit allé pour ne point voir le courroux du roi. Il commença à se lamenter, & fut le dire aux Barons. Hélas ! que ferons-nous désormais, dit Richard ? nous avons perdu tout ce que nous pouvions perdre ; il n'y a que six mois que sans lui je serai mort sur un infâme gibet. Il grinça des dents de dépit, & mit la main à l'épée pour tuer le roi, mais Renaud l'en empêcha. Oger & Nesme dirent : Richard, cela seroit lâcheté de tuer un homme qui dort, & s'il plaît à Dieu nous mettrons tout en bonne paix. Je ne fais comment nous pourrons lui parler sans Maugis, & saurions l'éveiller si Dieu n'y met la main. En parlant ensemble l'enchantement finit.

Quand le roi fut éveillé, il se leva, & commença à regarder autour de lui, il fut fort étonné de se voir à Montauban, & connut bien que c'étoit un tour de Maugis, & jura qu'il ne ferai de paix qu'on ne le remis pour en faire à sa volonté. Alors Renaud & les Pairs de France se mirent à genoux devant lui pour lui demander la paix : mais ce fut en vain. Il persista toujours à dire qu'il vouloit la mort de Maugis avant que de faire la paix. Renaud voyant cela se mit en colère, & lui dit que s'il n'avoit pas plus de considération pour lui qu'il en avoit pour les Pairs, il l'enverroit bientôt dans l'autre monde.

Se voyant ainsi rebuté de son prisonnier, il usa encore d'une largesse incompréhensible en son endroit

en lui offrant la liberté, & bayard qu'il estimoit plus que chose du monde, pour le rendre en son camp. Ses frères voyant cela, pensèrent enrager de dépit, disant qu'il pouvoit faire alors sa paix avantageuse, au lieu que quand il seroit en liberté, il se moqueroit d'eux. Renaud leur dit qu'ils auroient la paix quand Dieu voudroit.

Charlemagne étant arrivé en son camp sur bayard, ses gens crurent que la paix étoit faite; mais ils furent bien surpris quand ils virent qu'il envoyoit bayard & qu'on faisoit de nouveaux préparatifs pour continuer la guerre, & assaillir la place. Les Seigneurs étoient tous confus, & comme on ne disoit rien, le Roi dit: qu'il falloit donner l'assaut général. D'abord on s'approcha de la place; on dressa plusieurs escalades qui n'aboutirent qu'à leur perte, car les assiégés les renversèrent dans les fossés.



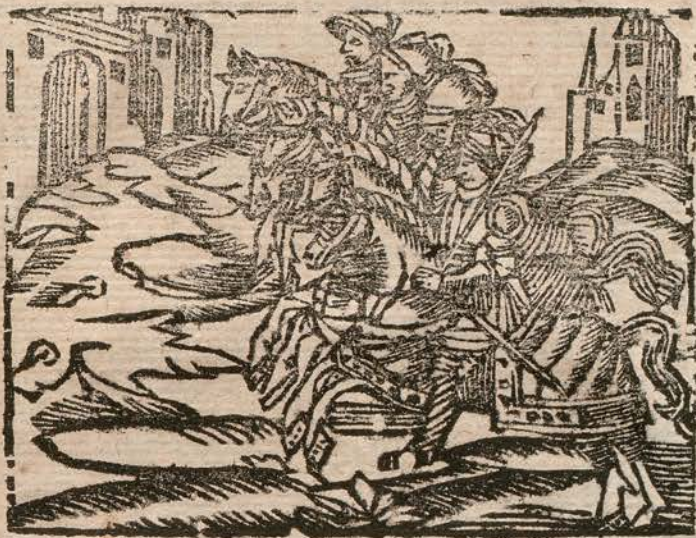
Comme Charlemagne, après un long siège, prit Montauban par famine, croyant y trouver morts les fils d'Aymon.

Charlemagne voyant qu'il ne pouvoit plus rien faire, s'avisa d'avoir Montauban par famine. A cette fin il fit fermer toutes les avenues pour empêcher que rien n'y entra.

Le Duc Aymon ayant appris le désastre de ses fils, se rendit au camp du Roi, pour tâcher de leur être de quelque secours. Les gens de Renaud étant tous morts, & leurs chevaux ayant été mangés, excepté bayard: Renaud monta dessus, & s'en vint trouver Aymon son père au camp Impérial. L'ayant trouvé dans sa tente, il lui raconta tout ce qui se passoit dans Montauban: ce qui obligea ce vieillard à verser des larmes, & à lui donner des vivres tant que bayard en put porter, ensuite il commanda à son maître-d'hôtel, de remplir de pain & de

viandes les machines que le Roi avoit fait construire pour démolir les murs & jeter des pierres dans la place. Ce qui fut exécuté fort adroitement.

Plusieurs Chevaliers blâmoient Aymon de ce qu'il faisoit contre ses fils ; car ils croyoient que ce fut des pierres qu'il leur faisoit jeter. Charlemagne ayant été averti de cette ruse , dit qu'il le payeroit avant qu'il fut nuit. Aymon lui dit : Sire , si mes fils avoient tort , je ne ferois pas ce que je fais ; mais voyant que c'est vous , je dois les protéger au dépend de ma vie. Vous faites une guerre injuste ; & mes fils n'ont été que trop soumis. Et puique vous en agissez ainsi , je vais me retirer avec mes troupes , & sachez que je trouverai quand je voudrai cent mille hommes , pour que mes fils soutiennent encore la guerre contre vous. Charlemagne fut outré de colère , & dit qu'il s'en vengeroit.



Comme Renaud & les siens sortirent de Montauban , étant affamés par la longueur du siège , & comme ils vinrent à Dordonne , où Charlemagne vint les assiéger.

Lorsque Renaud fit faire son Château , il y fit faire un chemin couvert qui alloit à une lieue de-là. Il résolut de quitter la place & d'emmener sa famille. Il monta sur bayard avec ses trois frères , & virent dans le bois de la Serpente , auprès de l'hermitage du père Bernard. Ils allèrent voir cet Hermite , qui leur donna à manger & y demeurèrent jusqu'à la nuit.

Sur le soir l'hermite leur procura deux chevaux , dont la Dame monta sur un & ses deux enfans sur l'autre , & partirent toute la nuit pour Dordonne. Lorsqu'ils y furent arrivés , tout le peuple vint les saluer : & leur firent grand accueil.

Charlemagne voyant que personne ne paroissoit , crut qu'ils étoient morts de faim , c'est pourquoi il fit monter l'escalade , & ils ne virent personne. Ils visitèrent la place , ouvrirent les portes , & Charlemagne entra. Et vo-

yant qu'il n'y avoit personne, il dit que c'étoit un tour de Maugis. Sire, vous blâmez Maugis : mais voici un sou-fouterrain qui paroît être fait depuis long-temps. Charlemagne ordonna qu'on y entra pour savoir où il alloit. Roland fit allumer des flambeaux pour voir clair, & entra dedans avec un grand nombre de Français, & vinrent sortir au bois de la Serpente. Ils vinrent vers Charlemagne à qui ils racontèrent tout, dont il eut un grand dépit, & fit décamper son armée pour aller camper devant Dordonne, châteaueu de leur père, où ils s'étoient refugiés avec lui & ses troupes.

L'armée du Roi étant arrivée à Dordonne, il la fit camper devant. Les fils d'Aymon les attendoient avec bonne disposition, leur père ayant avec lui plus de dix mille combattans. Renaud monta sur les murs du Châteaueu pour voir la disposition de l'armée Impériale; après l'avoir examinée, il vint trouver ses frères, & leur dit: il faut que nous fassions une sortie par la fausse porte, & que chacun de nous fasse aujourd'hui son dernier effort, car c'est le coup de la partie. Ils sortirent donc environ douze mille hommes comme des enragés, & coururent sur l'armée du Roi de telle sorte, qu'ils la mirent toute en déroute, & ses meilleurs Chevaliers y furent tués ou faits prisonniers, & même le Roi fort blessé; car Renaud avoit commandé de ne point épargner le Roi. Entre les prisonniers, il y avoit beaucoup de Noblesse, & particulièrement Richard de Normandie, dont le Roi pensa enragé de dépit, & vit bien pour lors qu'il falloit faire la paix par force.

Sire, dit Roland, vous savez bien qu'il y a long-temps que cette guerre dure contre ces quatre chevaliers, qui sont les plus braves du monde, je suis certain que si depuis ce temps là vous eussiez fait la guerre aux Sarrasins vous seriez maître de tous leurs pays; ainsi je vous prie de faire la paix. D'ailleurs vous savez qu'ils tiennent Richard prisonnier, & s'ils venoient à le faire mourir, ne vous serois-ce pas un reproche éternel? Charlemagne ne voulut rien écouter.

Maugis



Comme Maugis étant en chemin pour aller voir Renaud, tua des brigands qui avoient volés deux Marchands, qui par son moyen recouvrèrent leurs biens.

MAugis étant dans son Hermitage, songea une nuit en dormant qu'il étoit à Montauban, & qu'il voyoit Renaud & ses frères qui venoient à son devant, & se plaignoient à lui de ce que Charlemagne vouloit prendre bayard; mais Renaud l'en avoit empêché.

Maugis eut tant de regret de ce songe, qu'il résolut d'aller chercher ses cousins; pour cet effet il prit son bourdon & sa cape, & se mit en chemin. Passant dans un grand bois, il rencontra deux pauvres Marchands que des voleurs avoient volés qui se lamentoient fort. Il leur demanda le sujet de leurs pleurs, ils lui dirent que des voleurs leur avoient pris ce qu'ils avoient, & tué un de leurs compagnons. Maugis en eut pitié, & leur dit de le suivre qu'il leur feroit rendre leur bien. Quand les marchands

P

entendirent ainsi parler Maugis, ils lui dirent: ils sont sept & nous ne sommes que trois, comment les vaincre? Si vous me voulez croire, demeurez comme vous êtes.

Comme il s'en alloit, il rencontra les voleurs, & leur dit: amis, bien vous soit, pourquoi avez-vous pris le bien de ces Marchands? cela est mal fait, c'est pourquoi je vous prie de le leur rendre ou nous aurons du bruit. Les voleurs se mirent en colère contre lui, & le voulurent frapper; mais il se mit en défense, & de son bourdon il rua le principal de tous. Les autres voyant leur maître à bas, ils coururent sur Maugis; mais il se défendit si bien de son bourdon, qu'en peu de temps il en tua cinq, & les autres se sauvèrent.

Les Marchands survinrent, & voyant les corps morts, dirent que Maugis étoit un bon pèlerin, & ils lui demandèrent excuse de ce qu'ils l'avoient méprisé. Il leur dit de prendre leurs marchandises, & de prier Dieu pour lui. Puis il leur demanda si Charlemagne avoit pris Montauban & les fils d'Aymon? Ils répondirent que Montauban étoit pris; mais les fils d'Aymon s'étoient retirés dans Dordonne, & que Charlemagne les y avoit assiégés. Il prit son chemin de ce côté-là, il s'approcha de la place comme il put, & y entra, puis vint au Palais, où il trouva Renaud avec ses gens qui étoient à table.

Maugis s'appuya contre un pilier de la salle, & regardoit dîner ses amis. Le sénéchal voyant ce pèlerin, ordonna qu'on lui donna à manger. Quand il vit qu'on lui servoit des mets exquis, il les pria de lui donner du pain & de l'eau dans une écuelle de bois, étant son aliment ordinaire: il mit son pain dans cette eau, & le mangea de bonne grace.

Après le repas chacun se rendit à son poste pour se défendre. Lors Renaud s'approcha de Maugis, & lui demanda qui il étoit. Maugis se déclara à lui, & ils s'embrassèrent amiablement, & se racontèrent leurs aventures. Renaud le pria de changer d'habit, il lui dit qu'il avoit fait vœu de n'en point changer, & qu'il étoit venu seulement pour les voir, puis s'en iroit à Jérusalem, & retourneroit finir sa vie dans son hermitage.



Comme les douze Pairs de France prièrent Charlemagne de faire la paix avec Renaud, pour avoir Richard de Normandie, craignant qu'on le fit mourir.

Charlemagne étoit bien fâché de ce qu'il ne pouvoit vaincre les quatre fils d'Aymon; mais aussi de ce qu'il ne pouvoit avoir Richard de Normandie, un de ses meilleurs Chevaliers. Il fit assembler tous les Pairs & leur dit: Messieurs, je vois bien que mes affaires vont mal, puisque Renaud ne m'a pas envoyé Richard de Normandie. Sire, dit Roland: je ne fais comment vous osez dire cela; jamais vous ne verrez Richard, si vous ne faites grace aux fils d'Aymon. Par plusieurs fois ils se sont soumis à votre volonté, & jamais vous n'avez voulu la paix; ne vous étonnez pas si Renaud se dépite; car si vous considérez la courtoisie qu'il vous fit étant son prisonnier, & la grande humilité qu'il vous fait tous les jours, vous en useriez autrement; mais voyant qu'il ne peut trouver de

grace auprès de vous, il fait cesser la courtoisie, & vous garde le meilleur de vos Chevaliers. Le Roi connut bien qu'il disoit vrai, & se mit à soupiner. Alors l'Archevêque Turpin, Nesme & Oger s'avancèrent. & lui dirent : Sire, Roland vous dit la vérité : Renaud a bien sujet d'être fâché contre vous. Quand Charlemagne ouï ainsi parler ses Barons, il leur dit : Messieurs, je vous prie d'aller à Dordonne, & dites à Renaud de ma part de me rendre le Duc Richard & Maugis, & que je lui rendrai tout son pays, que je prendrai ses deux enfans, & les garderai tant que je vivrai.

Sire, dit Nesme, ce ne seroit que temps perdu, parce que je fais que Maugis n'y est pas il y a plus de trois ans, & l'on ne fait où il est. Nesme, dit Charlemagne, allez toujours voir & vous verrez ce qu'il vous dira.

Ils prirent des rameaux en leurs mains, & partirent pour Dordonne, où étant arrivés ils furent au château. On les fit entrer, & le Duc Nesme, après avoir salué Renaud, lui dit : Sire, Charlemagne vous mande que vous lui rendiez le Duc Richard & Maugis, & vous aurez la paix. Il vous rendra toutes vos terres, & prendra vos deux enfans avec lui, les fera Chevaliers de sa main.

Seigneurs, dit Renaud, comme vous êtes les Chevaliers du monde que j'aime le plus, je vous remercie de tant de peine que vous prenez. Je ne fais pas comme le Roi ose me demander Maugis, vu que je ne sais où il est, & qu'il est cause que je l'ai perdu. Plut à Dieu que j'eusse ici Charlemagne aussi-bien que le Duc Richard; car s'il ne me donnoit la paix, je vous promets qu'il laisseroit sa tête pour les outrages qu'il m'a fait : je l'aurois cru plus humain qu'il n'est, & si je n'avois compté l'adoucir, il y a long-temps que je serois vengé. Je vous prie de lui dire que je n'ai point Maugis, & que quand je l'aurois, je ne le remettrais pas, & pour lui faire voir que je ne le crains pas, je ferai pendre demain Richard sur cette porte, & en sa présence. Les Seigneurs le voyant si irrité, n'osèrent plus parler & se retirèrent. Quand ils furent

au camp, le Roi leur demanda quelle réponse ils apportoient? Sire, dit le Duc Nesme : Renaud vous mande qu'il n'a point Maugis, & que vous êtes cause qu'il l'a quitté, & pour s'en venger, il fera pendre demain Richard, & il en fera autant de tous ceux qu'il prendra; de plus, que s'il vous tenoit, vous feriez la paix ou y laisseriez la tête.

Lors Roland dit : Sire, ne vous déplaît si je vous dis la vérité; vous avez eu tort de n'avoir pas accepté dans le temps les offres de Renaud. Vous voudrez faire la paix vous ne pourrez pas, & assurez-vous que s'il fait pendre Richard, ce sera déshonneur éternel à votre Majesté. Charlemagne lui dit : vous croyez m'épouvanter par vos paroles, je ne suis pas un enfant, & ne crois pas tout cela; car si Renaud étoit si hardi de faire mal à Richard, je le ferois pendre & toute sa race. Nesme lui dit : Sire, je suis fort surpris de ce que vous nous menacez avec Renaud, & puisque vous ne voulez pas suivre notre conseil, nous allons nous retirer, & vous ferez la guerre vous-même.

Ce même jour Renaud fit planter un gibet sur la porte de la Ville, que tout le camp pouvoit voir. Roland dit à Charlemagne : Sire, venez voir la récompense qu'on va donner à Richard pour vous avoir si bien servi, & ce qui nous doit servir d'un bel exemple. Taisez-vous, dit le roi, il fait cela pour avoir la paix; mais il n'en fera rien.

Comme Richard de Normandie écrivit au Roi, pour le prier d'avoir pitié de lui; & comme les Pairs de France abandonnèrent le Roi.

Richard de Normandie & Renaud, ayant comploté ensemble pour intimider le roi, lui écrivit d'avoir pitié de lui, & de le secourir; car autrement il étoit mort, & supplioit en même-temps tous les Pairs de France de parler pour lui. Le roi ayant lu cette lettre s'en moqua, & persista dans son opinion. Roland & les autres vo-

yant l'opiniâtreté du roi, emmenèrent leurs troupes, & il ne resta avec lui que le Comte Ganelon & sa famille. Le Messager raconta à Renaud tout ce qui se passoit, & regardant Richard, il lui dit : Cousin, je suis bien aise que vous connoissiez aujourd'hui Charlemagne.

Comme le Roi fit rappeler les Pairs de France, & leur promit de faire ce qu'ils voudroient.

Charlemagne voyant que les Pairs de France l'avoient quitté par son opiniâtreté, fit courir après pour les ramener, leur promettant de faire ce qu'ils voudroient. Le Courier galopa jusqu'à ce qu'il les eut joints, & s'acquitta de sa commission. Les Seigneurs retournèrent à Charlemagne, qui leur dit : Messieurs, vous me forcez à faire une paix honteuse; mais pour finir cette guerre, il faut que Renaud me laisse bayard, & qu'il s'en aille en Jérusalem vêtu en pèlerin, & je rendrai à ses frères & à ses fils tout ce qui est à eux.

Nesme fut député pour cette affaire, lequel s'en acquitta très-bien, & Renaud lui accorda tout. Il donna bayard, & vint au camp, où il fut reçu de Charlemagne. En même-temps on fit des feux de joie par-tout, & Renaud fut festiné de tous ses amis. Ensuite il se vêtit d'une robe violette, prit un bourdon, & fut dire adieu à sa femme & à ses fils; ses frères l'accompagnèrent assez loin.



Comme Richard présenta au Roi les trois frères de Renaud; & comme bayard fut jeté dans la rivière, & comme Maugis & Renaud firent la guerre aux Perses.

Renaud étant parti, ses frères vinrent avec Richard de Normandie se jeter aux pieds du Roi, qui fut fort aise de cela; & toute l'armée en montra une joie extrême. Il dit aux trois frères : mes amis, puisque Dieu veut que nous ayons la paix, j'en suis content, & s'il fait la grace à Renaud de revenir, je l'aimerai autant que mon neveu Roland.

Puis il s'en vint sur le bord de la Meuse, où il fit attacher une grosse pierre au col du cheval bayard, & le fit jeter dans l'eau : mais bayard frappa tant des pieds qu'il cassa la pierre & se sauva dans les Ardennes.

Renaud étant arrivé à Constantinople, fut loger chez une femme où étoit précisément Maugis bien malade. Ils se reconnurent; & Renaud lui raconta comme il avoit

fait sa paix avec le Roi, & tout ce qui s'étoit passé depuis son départ. La joie qu'en ressentit Maugis, fit qu'il se trouva guéri. La Dame chez qui ils étoient logés voyant leur joie, & ayant entendue une partie de leur entretien, jugea que ces pèlerins étoient de conséquence, c'est pourquoi elle eut pour eux toutes sortes d'attentions.

Le lendemain ils partirent, & firent tant qu'ils se rendirent en peu de temps près de Jérusalem, où ils trouvèrent les Chrétiens qui en faisoient le siège. Ils rencontrèrent un soldat qui leur raconta comme les Perses s'étoient rendus maîtres de la sainte Cité par surprise, & que les Chrétiens la reprendroient s'ils avoient quelque bon chef. Renaud se mit à rire, & dit : ami, nous allons voir ce que c'est. Aussitôt ils se mirent parmi les chrétiens, & leur demandèrent des armes pour leur aider. Dans ce moment l'Amiral de Perse fit une sortie avec trois mille hommes; le Comte de Rames, Galerand de Sargette, Gaudefroy de Nazareth, & nos Pèlerins les reçurent si vigoureusement que les Perses furent contraints de se retirer avec perte.

Le Comte de Rames ayant appris l'arrivée de Renaud, vint se jeter à ses pieds, & le pria de prendre le commandement, afin de délivrer le Roi Thomas de captivité. Renaud voyant que le comte de Rames & tout le camp le prioit d'être leur Général : il accepta. Alors le comte l'emmena dans sa tente, où il fut proclamé, & reçu le serment de fidélité.

Ensuite on lui amena de beaux chevaux, il en choisit un, puis il prit les armes, & Maugis aussi. Ils furent après traité à table avec magnificence, & tout le camp fut illuminé en signe de réjouissance. Les Sarrazins en furent bien surpris, & leur Général dit que les Chrétiens faisoient comme les ciges, qui chantent avant que de mourir. Le Roi Thomas sachant cela ne pensa pas de même, & crut bien que ses gens ne faisoient pas tant de réjouissances sans quelque chose d'extraordinaire.

Renaud



Comme la Ville de Jérusalem fut prise par le moyen de Renaud & de Maugis, délivrée de la Tyrannie des Perses.

Renaud pour délivrer le Roi Thomas de sa captivité, assiégea Jérusalem dans les formes. Il fit faire brèche, & passa par la porte forte, chassa les Perses jusqu'au Temple de Salomon.

Quand l'Amiral de Perse vit que ses affaires alloient si mal, il monta dans la tour où étoit le Roi Thomas, & lui demanda la vie, & à trois de ses Chevaliers. La Capitulation fut faite, & le Roi fut mis en liberté. Il embrassa Renaud & Maugis, & fit passer au fil de l'épée tous les Perses. Puis ils allèrent au saint Sépulchre de notre Seigneur pour le remercier des graces qu'il leur avoit faites. Ensuite le Roi Thomas amena Renaud & Maugis dans son Palais, & les y traita magnifiquement.

Q

Après que tout fut pacifié dans Jérusalem, ils partirent pour Palerme, où étoit le Roi Simon, qui les reçut à bras ouverts. Quelques jours après, un Chevalier vint dire au Roi que les Perses étoient devant Palerme avec une puissante armée. Le Roi en fut fort attristé, & Renaud s'en réjouit, & lui dit : Sire, ne vous inquiétez pas, car aujourd'hui vous serez vengé, Dieu aidant. Aussitôt toute la Ville fut en armes. Renaud & Maugis se mirent à la tête des troupes, & furent attaquer le camp des Perses.

L'Amiral les voyant, dit qu'il falloit que le diable eut porté ces deux grands vilains de Jérusalem à Palerme pour lui nuire; en effet, son armée fut défaite, & il se sauva dans son vaisseau, laissant tout son bagage & plus de vingt mille hommes sur la place.

Comme les deux fils de Renaud combattirent contre les fils de Fouques de Montmorillon & les vainquirent.

Renaud fut fort affligé de la mort de sa femme; mais il ne le fut pas moins de celle de Maugis. Il se consola avec ses frères le mieux qu'il put. Il leur laissa tous les biens patrimoniaux, & ne garda que Montauban pour lui & ses enfans. Il les fit instruire dans les bonnes mœurs & les éleva jusqu'à ce qu'ils purent porter les armes comme il faut. Un jour il les fit jouter contre d'autres petits chevaliers: ils firent si bien, qu'ils lui donnèrent des marques d'une grande valeur. Il leur fit de belles instructions sur ce qu'ils devoient faire, puis les fit équiper selon leur condition, & les envoya à Charlemagne avec cinq cents chevaliers.

Quand ils furent devant Charlemagne, ils s'agenouillèrent: & il leur demanda qui ils étoient? Ils répondirent qu'ils étoient fils de Renaud de Montauban, qui lui baisoit très-humblement les mains. Vraiment, dit le Roi, vous n'êtes point bâtarde; car vous ressemblez bien votre père. L'aîné lui dit qu'ils étoient venu pour le servir, s'il

les en jugeoit capables. Le Roi leur dit qu'il en étoit bien aise, & qu'il les feroit Chevaliers quand ils voudroient.

Roland & les autres Pairs leur demandèrent que faisoit leur père. Ils répondirent qu'il se portoit bien, & qu'il leur baisoit les mains. Toute la Cour fut enchantée de la venue de ces jeunes Princes, excepté les fils de Fouques de Montmorillon, qui furent jaloux de ce que le Roi les avoit si bien reçus, lesquels leur cherchèrent querelle, sur ce que Yonet avoit marché sur le pied d'un d'entr'eux. Yonet s'excusa; mais Constant l'injuria en l'appelant fils de traître. Yonet dit qu'il mentoit; que c'étoit lui qui sortoit des traîtres Ganelons; mais qu'il vuideroit cette querelle-là quand ils voudroient.

Comme Charlemagne manda à Renaud de venir pour assister à la cérémonie de ses fils.

Charlemagne voulant faire Chevaliers les deux fils de Renaud, lui manda de venir pour ce sujet. Renaud en fut fort joyeux; & incontinent lui & ses trois frères montèrent à cheval, & se rendirent à Paris, où ils furent très-bien reçu du Roi & de toute la Cour. Le lendemain jour de Notre-Dame, Charlemagne les fit chevaliers avec l'applaudissement de tout le monde, excepté les fils de Fouques qui remuèrent la querelle. Le Roi voulut savoir ce que c'étoit; étant informé de tout: il commanda que les deux frères de chaque parti se rendissent dans l'Isle Notre-Dame, & combattissent ensemble à la vue de toute la Cour pour connoître leur valeur. Nos jeunes champions obéirent, & après plusieurs coups donnés de part & d'autres, les fils de Renaud furent vainqueurs: Renaud remercia le Roi & toute la Cour, & chacun se retira.

*Comme Renaud partit de Montauban en habit de Pèlerin ;
après avoir légué ses enfans.*

Après que Renaud fut arrivé à Montauban, il partagea ses biens entre ses enfans, & la nuit d'après il se vêtit en Pèlerin, & s'en alla sans dire mot à personne ; excepté au portier à qui il donna sa bague ; & lui dit de prier Dieu pour lui, & qu'on ne le reverroit plus dans Montauban, qu'il alloit finir ses jours dans quelque solitude pour faire pénitence de ses péchés. Le lendemain ses fils ayant appris cette nouvelle, en furent inconsolables, & sans le secours de leurs amis, se seroient peut-être ôté la vie.



*Comme Renaud se mit à servir les Maçons qui le tuèrent par
envie & le jetèrent dans le Rhin.*

Renaud étant parti de Montauban, il se mit à cheminer tout le jour par les bois, ne mangeant que quelques fruits sauvages ; la nuit étant venue il se coucha sur l'herbe, fit sa prière & reposa jusqu'au jour. A la pointe du jour il se mit en chemin, & dix jours après il trouva un couvent de Religieux où l'on faisoit bâtir ; & s'y reposa. Il fit connoissance avec l'Architecte, & par un esprit de pénitence, il lui demanda à servir ses Maçons, ce qu'il lui accorda. Un jour qu'il fallut remuer de grosses pierres, ils se mirent quatre pour en remuer une, & encore n'en pouvoient-ils pas en venir à bout ; ce que voyant Renaud, il les fit reculer, & porta lui seul la pierre en son lieu. Les Maçons voyant qu'il faisoit plus de besogne que fix, en furent tellement envieux, qu'une nuit comme

il dormoit, ils l'assommèrent, le mirent dans un sac & le jetèrent dans le Rhin. Ainsi finit le plus vaillant & le plus redoutable de tous les Chevaliers.

Comme on trouva le corps de Renaud, lequel des branches avoient arrêté.

Quelques personnes se promenant sur le bord du Rhin; aperçurent le sac où étoit le Corps de Renaud, qui étoit accroché à des branches d'arbrisseaux, ils l'ôtèrent de l'eau pour le transporter à la Ville; mais ils ne purent en venir à bout. Ils pensèrent alors qu'il falloit que ce fut un corps Saint.

L'Archevêque en étant averti, y vint en procession avec tout son clergé. Il le fit mettre dans un carrosse, & quoique les chevaux n'y fussent pas attelés, il ne laissa pas d'aller jusqu'au lieu où il devoit être inhumé. Ce que voyant l'Archevêque & les assistans, ils crièrent tous miracle, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Croine, petite Ville où il s'arrêta.

L'Archevêque le fit porter dans l'Eglise sur un beau lit de parade environné de cierges allumés, où il fut exposé pendant huit jours, après lequel temps on le mit dans un cercueil de plomb; & fut inhumé au milieu de l'Eglise, où Dieu fit plusieurs miracles par son intercession.



FIN.



